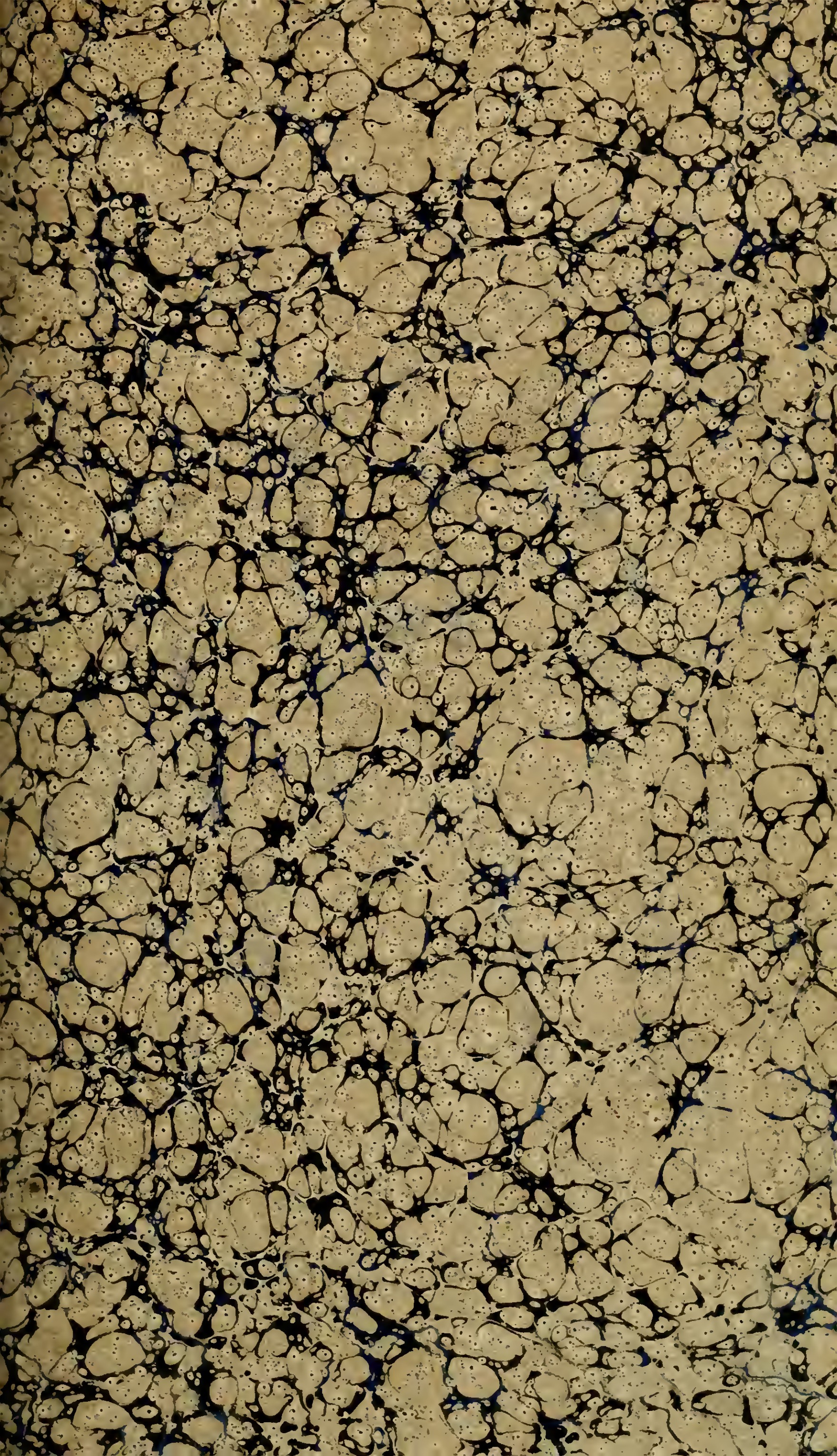

U d'/of OTTAWA
39003002517232



LE BRASSEUR ROI.

IMPRIMERIE DE FELIX LOCQUIN,
rue N.-D.-des-Victoires, n° 16.



« APPROCHE, VAUTOUR! VOICI TA PROIE. »

LE

BRASSEUR ROI

CHRONIQUE FLAMANDE DU QUATORZIÈME SIÈCLE.

PAR

M. LE VICOMTE D'ARLINCOURT.

Tome Premier.

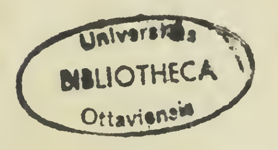
PARIS

AMBROISE DUPONT, ÉDITEUR,

16, RUE VIVIENNE.

—

M DCCC XXXIV.



Le règne du *Brasseur Roi* en Flandre, au QUATORZIÈME siècle, est une des plus effrayantes leçons de l'Histoire. Il y a là, autre chose que des événemens à lire: il y a des enseignemens à puiser; il ya des prophéties à entendre.

Un ambitieux, de haut lignage, se faisant populace pour devenir royauté, se vautrant dans la fange pour arriver à se pavaner sous la pourpre, frappant la veuve et l'orphelin pour se parer de leurs dépouilles, assassinant pour hériter, tout détruisant pour tout saisir, se déclarant l'enthousiaste adorateur de la liberté pour devenir le beau idéal de la tyrannie, et descendant enfin au dernier degré de la bassesse humaine pour monter au plus haut échelon des pouvoirs sociaux ; un chef de pareille nature, sans foi, sans honneur, et sans âme, est une de ces monstruosités publiques dont il est bon de présenter

l'image aux nations, comme instruction et comme lumière. Le phare est horrible sans doute, mais il a des clartés utiles.

Le *Brasseur Roi* eut des triomphes; ces triomphes eurent un terme. Jamais spoliateur couronné ne paya plus cher ses forfaits. Si, par cas fortuit et funeste (et de ce, que Dieu nous préserve!), il existait en ce moment, n'importe où, quelque usurpateur en Europe, qu'il se garde d'ouvrir ce livre! Il pourrait s'y voir, et frémir.

LE
BRASSEUR
ROI.

I

Un vent glacial soufflait avec violence contre les croisées d'une habitation solitaire, située à quelques lieues de Gand. Il était nuit. Le ciel était couvert de nuages,

et de lourdes vapeurs couvraient les marais d'Éverghem (1).

Aucun bruit ne se faisait entendre sous les murs de la maison isolée : elle n'était cependant point déserte. On y voyait briller une lampe; elle éclairait une salle basse, où deux personnes, à moitié dans l'ombre, ne s'adressaient plus aucun mot.

Leur entretien avait dû être extrêmement animé, car leurs physionomies conservaient l'empreinte d'émotions pénibles et récentes. Leur discussion avait dû être vive, car leur respiration oppressée était pour ainsi dire palpitante des discours et des sons passés. L'un de ces individus était une femme de

---

(1) C'est au village d'Éverghem que l'empereur Frédéric vint camper, à la fin du quinzième siècle, avec une armée de 40,000 Allemands. Il ravagea toutes les campagnes d'alentour. (Voyez *Guide des voyageurs à Gand*, par Auguste Voisin, p. 50.)

moyen âge, l'autre un soldat de haute stature.

Bertrade s'est agenouillée sur un siége en forme de prie-dieu, placé à l'un des angles de la chambre. Urbin Wenemare, assis près d'un foyer à peu près éteint, remue machinalement entre ses doigts un missel à fermoirs en vermeil. L'une est aux espérances du ciel, l'autre est aux passions de la terre.

Bertrade avait jadis été belle : son port était plein de noblesse, son langage était doux et grave; mais il lui était sans doute arrivé de grands malheurs, car sur ses traits flétris avant l'âge, on eût pu lire : « *Inconsolable.* » Bertrade était une puissance en Flandre. Sa générosité, ses vertus et sa piété l'avaient fait adorer du peuple. Pélerine infatigable, elle avait beaucoup voyagé; il était peu d'églises flamandes qu'elle n'eût

visitées; et ses nombreux amis, professant pour elle une vénération superstitieuse, ajoutaient foi à ses paroles comme à un arrêt du destin.

Elle aimait à vivre dans la retraite, mais elle n'avait point d'habitation fixe. Sa fortune passait pour immense, mais elle ne possédait aucun domaine. D'où lui provenaient donc ses richesses?....

Son opulence, du reste, ne se faisait remarquer ni dans son costume ni dans ses habitudes; elle ne choisissait point des palais pour demeure; elle ne s'entourait point de nombreux domestiques; elle portait habituellement une robe simple, de couleur brune; et ses trésors, à source cachée, prodigués aux malheureux seuls, n'existaient de fait que pour eux.

Sa vie de bienfaisance et de sainteté l'avait mise en rapport avec des prélats et des

princes. Plusieurs cours étrangères l'avaient accueillie avec distinction. Elle exerçait dans son pays sur l'opinion publique, un ascendant inconcevable; et, bien que sa famille fût inconnue, que son nom même fût un secret, ses admirateurs, ayant jugé à son langage et à ses manières qu'elle devait être de haut lignage, l'avaient appelée « *la Noble veuve.* » Le surnom lui était resté.

Urbin Wenemare était fils du célèbre Guillaume Wenemare, premier échevin de la Keure de Gand, qui, dans une des dernières révolutions du pays, ayant embrassé la cause des comtes de Flandre, avait péri de la main de Robert de Cassel, sur le pont de Reckelyn près de Deynze (1). Urbin,

(1) Il fonda à Gand *l'hospice Saint-Laurent*, ou *de Wenemare* en 1323. Son tombeau, qui était fort remarquable, fut détruit pendant les troubles du seizième siècle; on n'en a sauvé que deux belles figures en

resté orphelin de bonne heure, avait voué une sorte de haine aux princes légitimes, pour lesquels sa famille s'était sacrifiée. Il ne pouvait leur pardonner la mort de son père; et, quoique Bertrade, qui lui avait voué une affection de mère, eût en horreur les idées démagogiques, Urbin s'était déclaré en toute occasion l'ennemi des grands et du trône.

Le fameux Gérard Denys, doyen des tisserands de Gand, et l'un des chefs les plus puissans de la bourgeoisie flamande, était son oncle maternel. Gérard Denys se faisait remarquer parmi les défenseurs du comte

---

bronze fort précieuses pour l'histoire en Belgique. Au commencement du siècle dernier, on érigea à Guillaume Wenemare un nouveau monument en marbre. (Voyez *Guide des voyageurs à Gand*, par Aug. Voisin, t. 1, p. 272.)

de Nevers (1), tandis qu'à la tête des hommes de révolution apparaissait Jacque Artevelle (2).

Urbin, fuyant le zélé serviteur du prince de Flandre, s'était épris d'amour et d'enthousiasme pour le brasseur Jacque Artevelle, l'idole de la populace. Il s'était voué à son service. Bertrade s'était en vain efforcée de combattre ses opinions; son éloquence y avait échoué. Il ne voyait dans sa bienfaitrice qu'une mère; il voyait dans son chef un dieu.

Une éducation aussi brillante que l'époque le permettait, lui avait été donnée par les soins de Gérard Denys, et sous la

---

(1) Meyeri, *Ann. ad annum* 1345. — *Hist. de la Flandre*, par Jules Van Pract, t. 2, p. 53. — *Hist. générale de la Belgique*, par M. Dewes, t. 3, p. 178.

(2) Mézerai, *Hist. de France*, in-fol., t. 1, p. 769. — Daniel, *Histoire de France*, in-4, t. 5, p. 313 et suiv. — Froissard, chap. 3. — Nangii, continuat.

surveillance de Bertrade : il n'en avait profité qu'en partie. Son âme rêveuse, impatiente et hautaine, ne s'était livrée à l'étude que comme on s'inflige une peine. La liberté, la gloire, l'amour, telles étaient les seules pensées qui, aux jours de l'adolescence, dormaient vivantes au cœur d'Urbin, pour s'éveiller terribles un jour, et s'enchaîner à sa carrière, comme l'épée se lie au fourreau.

Il avait alors vingt-cinq ans. Sa taille était élevée; son courage était indomptable. La vigueur de ses membres ne pouvait être comparée qu'à l'inébranlable fermeté de son caractère. Son visage était habituellement pâle, et ses beaux sourcils noirs, presque toujours froncés, y donnait de temps à autre une expression farouche. Ses traits mâles et réguliers avaient une majesté triste et un éclat mélancolique qui révélaient en

lui toute une vie passée, présente ou future, de passions, de contrastes et de souffrances. Son regard s'éteignait parfois; puis il lançait des jets de lumière: on eût dit qu'une fièvre intérieure en dirigeait les feux au dehors. Urbin était du nombre de ces hommes à œil fascinateur qu'une femme n'oublie jamais quand cet œil s'est fixé sur elle.

Il régnait en lui je ne sais quelle vertu magnétique qui attirait les sentimens d'autrui dans le cercle de sa volonté. Les esprits du bien et du mal semblaient le guider conjointement, et laissaient douter au public à quelle puissance il appartenait réellement. Ses infatigables pensées, une fois sorties de son âme, étaient incapables de jamais rebrousser chemin. Un serment, prononcé par lui, était une destinée faite d'avance; il fallait, quel qu'il pût être, que ce serment fût accompli; et, selon lui, sur cette terre,

il n'y avait aucune volonté de l'imagination où la force humaine ne pût atteindre.

Le jeune soldat s'est levé.

« — Bertrade, je vous remercie. Vos conseils sont bons, je le sens; mais il me serait impossible de les suivre. La jeune fille que j'adore causera peut-être ma perte, c'est possible; sa beauté... mes transports jaloux... tout est, pour moi, dangers auprès d'elle. L'amour, j'en conviendrai aussi avec vous, l'amour qui brûle mon sang dans mes veines est plus qu'un sentiment, plus qu'un joug : c'est la fatalité, c'est l'enfer. Eh bien! n'importe; cette fatalité, c'est pour moi la vie: cet enfer, c'est mon ciel, à moi. Je ne veux rien de plus, rien de moins. Cela seul, seul; pas autre chose.

» — *Pas autre chose*, Urbin! et la Flandre? et ton dévouement au pays? »

Wenemare a redressé son front avec une mâle fierté.

« — Mon bras et mon épée sont à lui.

» — Dis plutôt à Jacque Artevelle (1).

» — Parlons de Néolie, Bertrade.

» — Insensé! Sais-tu qui tu aimes? as-tu étudié ton idole?

» — Etudie-t-on ce qu'on adore! l'étude veut la réflexion: pourrais-je réfléchir auprès d'elle! Ah! vous n'avez donc jamais aimé, vous qui croyez qu'on peut faire de l'observation dans du délire, et du calcul dans la passion! Il est possible, me disiez-vous tout à l'heure, que mon idole un jour se décompose à mes regards, et tombe en

---

(1) Une grande quantité de notes historiques était au bas des pages du *Brasseur Roi;* l'éditeur a cru devoir en supprimer une partie, pour ne pas trop distraire et fatiguer l'attention du lecteur : on n'a laissé que les notes indispensables. (*Note de l'éditeur.*)

ignoble poussière : oh ! si pareille chose advenait, adieu rêves et paradis ! plus d'enchantemens, plus de femme ! il me faudra des guerres, du sang, je ne sais quoi d'actif et de chaud, des haines, des crimes peut-être! un si vaste vide à remplir ! Mais pourquoi prévoir ces horreurs ! En quoi Néolie, fleur gracieuse jetée sur mon passage, a-t-elle pu vous sembler imparfaite ? Je me laisse aller, en l'aimant, au flot qui me pousse et m'enivre. Est-il une vertu qui lui manque !.....

» — Attendons le jour des épreuves. Je la connais ; je tremble pour elle. Êtes-vous aimé, Wenemare ?

» — Elle est trop pure pour me le dire.

» — Des chevaliers de haute fortune ont mis à ses pieds leurs hommages.

» — Néolie les a repoussés. Plusieurs

bannerets de la cour ont été même, je le sais, jusqu'à méditer un enlèvement; mais je veille sur Néolie, et leurs lâches plans échoueront. La nation, honteuse du joug, est lasse du comte de Flandre et de son odieux entourage; le temps approche, je l'espère, où il nous sera permis, à nous bourgeois et hommes du peuple, de réclamer l'égalité devant la loi, de braver la morgue féodale, et de lever une tête libre. On peut chasser le roi qu'on déteste, on peut briser les chaînes qui pèsent; et notre célèbre Artevelle.... »

La noble veuve l'interrompt.

« — Arrêtez, homme de révolte! Ne recommençons pas nos querelles. Songez-y bien, le brasseur Jacque, aidé par un peuple égaré, pourra renverser à son profit institutions, ministres et trône; mais l'arrêt de la Providence, supérieur aux lois

des rebelles, fera sortir l'expiation du principe qui aura fait le scandale; et les brutes, que vous nommez *nation souveraine*, sauront se venger tôt ou tard de l'usurpateur aveuglé qui se sera dit *roi citoyen* (1). »

Wenemare a souri avec une amertume dédaigneuse. Son attitude, au milieu de l'obscurité de la salle, était puissante de pensées. Un frisson étrange et sans cause a soudain passé sur ses membres, comme un

(1) Ce monstre, arrivé au pouvoir, dit le père Daniel, établit comme un gouvernement républicain, où il était maître absolu, et où rien ne se faisait que par ses ordres... Jamais pareil tyran ne s'était vu; et cependant il se disait l'homme du peuple, le roi du choix de la nation. — *Histoire de France*, Daniel, in-4, t. 5, p. 313 et suiv. — Mézerai, t. 1, in-fol., p. 769 et suiv. — Froissard, chap. 3. — Levesque, *la France sous les Valois*, t. 1. — Anquetil, *Hist. de France*, t. 2, in-12, et tous les chroniqueurs.

souffle de prophétie à travers un champ des ténèbres.

« — Il s'accomplit d'étranges choses, reprend-il d'un accent sauvage. De grands dangers.... en ce moment.... pèsent, en Flandre, sur quelqu'un. Tenez, touchez ma main : j'ai froid. Je viens de me sentir bouleversé comme doit l'être un homme, ici-bas, à l'approche d'une grande phase de sa destinée. Il y a eu des meurtres ce soir ; il a coulé du sang quelque part. »

Bertrade se lève effrayée.

« — Le chef des brasseurs est à Gand.

» — Je n'ai pas parlé d'Artevelle.

» — Vous pressentez des crimes, Urbin. Quelque émeute a pu avoir lieu. Jacque est aujourd'hui le centre où se rattachent les fils qui font mouvoir brigands et rebelles. Il a déjà, en grande partie, révolutionné nos provinces ; il va maintenant,

sous les murs de la capitale, décorant la barbarie du surnom de sublimité, exploiter l'usurpation sous le titre d'affranchissement. Il réussira peut-être à s'élever du milieu des ruines, gros d'or, d'astuce et d'infamie : que l'ordre du Très-Haut s'accomplisse. Il est possible en effet que le bas peuple de nos cités, à la vue d'un chef sans croyances ni cœur, à l'appel d'un tyran sans foi ni loi, se juge assez bassement misérable pour croire que c'est là le maître qui lui convient. Eh bien ! que le brasseur soit son roi. C'est un homme à poignards et à torches : il laisse rarement vieillir ceux dont il attend l'héritage : cachots et potences lui plaisent (1) : mais l'avenir vengeur, il

(1) Mézerai, *Hist. de France*, in-fol., t. 1, p. 769 et suiv. — Daniel, *Hist. de France*, in-4, p. 313. — Froissard, chap. 3. — Meyeri, *Ann.* — Anquetil, *Hist. de France*, t. 2.

viendra. Gare au traître! le Ciel est juste.

» — Votre prophétie m'effraie peu, réplique froidement Urbin. Nous touchons à l'heureuse époque où la barbe des rustres pourra frotter la joue des princes, et où la navette des tisserands élevera son bruit à l'égal du clairon des chevaliers (1). Mais je ne saurais vous comprendre. Quoi! vous qui exercez sur Artevelle un si mystérieux empire, vous à qui notre chef ne refuse jamais aucune grâce, vous le haïssez à tel point!...

» — Laissons là ce sujet, jeune homme; ne m'interrogez plus sur le brasseur que

(1) Paroles de la comtesse de Hainaut, sœur de Philippe de Valois : *Sainte Mère de Dieu, quelle époque! la barbe des rustres veut frotter la joue des princes, et la navette des tisserands élever son bruit à l'égal du clairon des chevaliers.* (*Hist. de Flandre.— Hist. génér. de la Belgique*).—*King's secret. power*, t. 1.

vous admirez, sur l'ambitieux qui vous subjugue; vous frémiriez si je parlais. »

Deux coursiers au galop s'arrêtent en ce moment sous les murailles de la maison solitaire d'Éverghem. La noble veuve a prêté l'oreille avec surprise à ce bruit inaccoutumé. Son habitation était éloignée des grandes routes ; peu de voyageurs y passaient. Qui pouvait venir, à pareille heure, lui demander l'hospitalité?....

La porte s'est ouverte à la hâte. Une femme, enveloppée d'une mante noire, se précipite dans la salle.

« — Qui que vous soyez ! s'écrie-t-elle ; de grâce, un asile, ou je meurs ! »

L'infortunée, dont les forces semblaient épuisées, n'a achevé ces mots qu'avec peine ; ses genoux tremblans ont fléchi. Urbin, la voyant près de défaillir, accourt vers elle et la soutient. Il la dépose doucement

sur un siége auprès du foyer; il la débarrasse en partie du manteau noir qui lui enveloppait le visage; et, s'apercevant que ses membres glacés ne lui prêtaient plus aucun secours, il rallume le feu mourant.

Bertrade avait ravivé la clarté de sa lampe. Elle s'approche de l'inconnue, et pousse un cri d'étonnement.

« — Que vois-je! vous ici! vous, princesse!

» — *Princesse!* a répété Wenemare. Quoi! cette femme?...

» — Est Marguerite, la fille du duc de Brabant. »

Urbin a fait un pas en arrière. Le retentissement du grand nom a visiblement affaibli son intérêt pour la personne souffrante; et, laissant à Bertrade seule le soin de secou-

rir la princesse, il s'est assis loin d'elle à l'écart.

Cependant, jamais plus charmante figure n'avait fait battre un cœur de jeune homme. Marguerite était au printemps de la vie. La blancheur de sa peau était éblouissante; ses doux regards étaient pour ainsi dire veloutés. Son âme tendre et généreuse se reflétait sur son visage gracieux et pensif. L'état de souffrance et de dénuement où elle se trouvait alors, formait un douloureux disparate avec les habitudes de luxe et de mollesse empreintes dans toutes ses manières. Sa complexion délicate, et ses formes aériennes, étaient loin d'être en harmonie avec sa position aventureuse et dramatique. On eût dit un ange aux ailes coupées, tombé du haut des cieux sur la terre, et passé de la joie aux larmes, sans transition, sans faute et sans chute.

Wenemare, l'œil fixé sur elle, ne contemplait ni les riches pierreries ni la parure somptueuse qui resplendissaient sous sa mante. Que lui importaient ces rubans, ces velours, ces broderies, ces parfums, qui réunissaient à tous les charmes de la nature, toutes les séductions de l'art! Son regard scrutateur et muet, cherchait à comprendre par quel étrange effet du sort, cette rose mystérieuse venait d'être enlevée si brusquement à sa tige. La princesse avait repris ses sens; et, par un sourire languissant, avait fait parler sa reconnaissance. Son front, plié par la frayeur et la fatigue, ne présentait qu'une vague résistance aux premiers coups de l'adversité. Mais que sa faiblesse était touchante! il y avait une suavité angélique dans son inexplicable infortune, et toute une poésie de pudeur dans ses gestes silencieux. Cette jeune femme, née sous l'her-

mine, et portant des habits de reine, semblait, sous l'humble toit de Bertrade, une des Grâces de l'Albane, dans un des ateliers de l'artiste : ou plutôt, au fond de l'antre obscur de quelque jeune derviche, un rêve oriental de l'amour.

Bertrade, en ses divers pélerinages à *Notre-Dame de Malines*, avait visité le Brabant. Le hasard l'avait réunie plus d'une fois à la pieuse Marguerite; et la princesse l'a reconnue.

« — Dieu soit loué! dit-elle. Bertrade!

» — Oui, c'est moi; calmez vos esprits. Mais vous étiez à Gand, chez nos princes. Que vous est-il donc arrivé?... d'où venez-vous? pourquoi cette fuite?...

» — Eh quoi! interrompt Marguerite, vous ignorez encore l'horrible catastrophe de Gand? La révolte y est triomphante; le peuple est maître, et le sang coule.

» — Le sang coule! » s'écrie Urbin.

Et se retournant vers la veuve :

« — Mon pronostic!... qu'avais-je annoncé! »

Sa main a hérissé ses cheveux. Une idée menaçante a traversé son esprit; et sa figure hautaine a souri intérieurement à une implacable espérance.

L'attention de Marguerite s'est dirigée sur lui. Sa voix avait une harmonie profonde qui remuait l'imagination. Le regard inquiet de la princesse a rencontré l'œil sombre d'Urbin. Son front se baisse; elle a pâli.

« — Mais, reprend Bertrade alarmée, notre souverain a des troupes; son nom, sa vaillance, ses forces...

» — Ont succombé devant l'émeute. La ville est au pouvoir des rebelles. La populace soulevée s'est emparée du palais, a

chassé son prince légitime, et s'est choisi pour maître un brasseur (1).

» — Artevelle! s'écrie Wenemare.

» — Lui-même: il domine le peuple. Le peuple vainqueur est présentement à ses pieds, haletant, hurlant, ricanant, pleurant. Le peuple est à lui corps et âme (2).

» — Où donc est Louis de Nevers? a demandé la veuve accablée.

» — Il a voulu lutter quelques instans

---

(1) Ce grand événement est tellement connu, que toute note est inutile. (*Voy.* les historiens de l'époque.)

(2) Voici son portrait par un écrivain moderne « Artevelle sut flatter la multitude et lui en imposer, » exciter ses fureurs et les modérer, être injuste et » féroce comme elle, pour lui paraître ami de la jus- » tice. Comme il ne paraissait animé que de la vo- » lonté du peuple, il le plia d'abord à toutes ses volontés. » Tyran farouche, il avait une bande d'assassins à ses » ordres..... Les Flamands supportèrent en trem- » blant son empire pendant quelque temps, parce que » c'était un tyran de leur choix. (Levesque, *la France* » *sous les Valois*, t. 1, p. 433 et suiv.)

contre les flots de l'insurrection ; mais, abandonné d'une partie de ses défenseurs, il a fui du côté de Bruges.

» — Et son fils, le comte de Male ?

» — Il a suivi les pas de son père.

» — Vous étiez restée seule au palais ?

» — Oui, pendant les premières attaques. Tout à coup, à la nuit tombante, les rugissemens de la victoire populaire se rapprochent de ma demeure. Séparée de mon père, qui combattait pour les princes de Flandre, j'étais sans appui, sans défense. J'allais périr, livrée aux bourreaux... lorsqu'un de mes vieux serviteurs, Brabançon dévoué, vint m'arracher des murs du palais. Il s'était procuré deux chevaux ; et à la faveur des ténèbres, je pus m'échapper de la ville. Ignorant la route de Bruges, j'errai long-temps dans la campagne. J'allais ex-

pirer de fatigue : Bertrade, vous m'avez sauvée! »

Le regard de Marguerite s'est tourné de nouveau vers le neveu de Gérard Denys. On ne pouvait lire à pages ouvertes sur ce mâle visage, où se heurtaient trop d'émotions tumultueuses et trop de sentimens passionnés ; mais il était facile d'y découvrir cette haute intelligence d'une âme audacieuse qui saisit l'espace et les temps comme née pour y prendre un rôle, cette supériorité de génie que la Providence jette à certains mortels, comme pour prouver aux apôtres du nivellement le mensonge de l'égalité. La main de Wenemare s'appuyait sur la coquille ciselée à jour d'une forte rapière. Les touffes épaisses de ses cheveux noirs étaient bouclées des deux côtés de son large front ; et une barbe rude et bleuâtre encadrait le bas de sa figure. La physionomie de cet

homme singulier, beau de puissance et de mystères, avait quelque chose d'attractif et de persécuteur qui, s'emparant de la curiosité des femmes, les poussait à l'admiration. Son ascendant parmi les hommes était non moins inexplicable : leurs volontés, pliant à sa voix, subissaient, au gré de son vœu, la contagion de ses pensées.

Les grands lui étaient odieux. Leurs priviléges, auxquels il ne pouvait atteindre, indignaient son jeune courage. Urbin, né parmi les chevaliers flamands, eût été un héros du nord : il le sentait au fond de lui-même ; mais, né parmi la bourgeoisie, il n'était appelé, par son origine, qu'à être un riche commerçant. Or, c'était la gloire, et non l'or, qui pouvait remplir son grand cœur.

Marguerite avait été promise en mariage, dès l'enfance, à Louis de Male, fils du comte

de Nevers (1). Le duc de Brabant, veuf, et avancé en âge, se séparait peu de sa fille. Il avait voulu passer par Gand à son retour d'un long voyage avec elle. La révolte d'Artevelle ayant éclaté alors même, il s'était mis à la tête de quelques hommes d'armes pour défendre son auguste allié. Le hasard des combats l'avait poussé hors de la ville; et tandis qu'il luttait contre les rebelles sur la grande route de Bruges, sa fille fuyait, éperdue, du côté des bois d'Éverghem.

Bertrade a fait préparer à ses hôtes un repas modeste et frugal : la princesse y a peu fait honneur. Elle veut repartir pour Bruges; elle compte y retrouver son père.

« — Ces contrées, dit-elle à Urbin, me sont inconnues, ainsi qu'au fidèle serviteur

---

(1) *Hist. de la Flandre*, par Jules Van Praet, t. 2, p. 21.

qui m'a accompagnée jusqu'ici : j'aurais besoin d'un guide, d'un brave.

» — Un seigneur banneret, répond brusquement Wenemare, peut seul servir de chevalier à une princesse royale. Je ne suis pas noble, madame.

» — Urbin ! a répliqué Bertrade, est-il besoin d'être d'antique lignage pour avoir le droit de prêter secours à une illustre infortune ? Le courage et le dévouement sont de toute classe ; l'honneur égalise les rangs. »

La fille des souverains a redressé son front avec une dignité imposante.

« — Je partirai seule, dit-elle. Les femmes, en temps de révolution, changent de rôle avec les hommes. Le sexe fort, transigeant avec le parti de la trahison, passe aux camps de la couardise ; le sexe faible, dévoué à la cause de la justice, monte au poste de la

bravoure. Restez! je n'ai besoin de personne. »

La physionomie de Marguerite avait pris, en prononçant ces paroles, une énergie extraordinaire. Son âme était faite pour les grandes inspirations et les sublimes sacrifices; mais sa nature languissante n'avait été créée que pour les tendres affections et les tranquilles délassemens. Sa constitution frêle et sa santé chancelante venaient constamment paralyser en elle les élans de l'imagination. Elle a voulu sortir de la salle : son pas est indécis et tremblant. Hélas! dans toute sa personne, il n'est de fort que sa pensée.

« — Qu'elle est heureuse, la comtesse de Monfort! reprend-elle d'une voix découragée. Son corps a été fait pour son âme. Elle joint la vigueur de l'homme à l'abnégation de la femme. Elle a le génie d'un

héros avec le dévouement d'une mère. La Bretagne, qui l'a vue dormir sur la bruyère dans le manteau de laine du pâtre et sur l'armure du soldat, n'a jamais ouï d'elle une plainte. Les fatigues la délassaient. Elle a grandi dans les tempêtes ; elle a fait du malheur la gloire; et pourtant, femme aux blonds cheveux, roseau plié du moindre vent, on l'eût dit faible comme moi (1). »

Une larme de regret a coulé de ses beaux yeux bleus à demi voilés par la souffrance. Urbin a paru attendri.

« — Je devrais être à Gand, se dit-il; Néolie m'appelle peut-être.... »

Il s'avance vers Marguerite.

« — Vous êtes souffrante, accablée : me voici; disposez de moi. Je ne me serais point armé pour la puissante princesse, je me fe-

---

(1) *Hist. de Bretagne*, Daru.

rais tuer pour la pauvre proscrite. Vous êtes faible, vous pleurez : pardon de mes premières paroles; j'en ai honte, je les rétracte. Me voulez-vous pour guide? Partons.

» — Partons! a répété Marguerite. Mais quel bruit entends-je!.... Écoutons.

» — C'est le vent qui siffle avec violence, répond Wenemare d'un ton calme. La pluie bat contre les croisées. C'est une nuit horrible, madame. »

La fille du duc de Brabant a joint ses mains d'un air consterné. Ses dents claquaient de froid et de peur.

« — Oh oui! horrible! reprend-elle; j'entends encore les clameurs de Gand. La Flandre est frappée d'anathême. Il y a partout d'affreux présages. Deux comètes brillent au ciel (1).

(1) Kron. *Van Vlaend.—Oudegherst*, t. 2.—*Hist. de Flandre.—Hist. gén. de Belgique.*

» — Passez la nuit ici, dit Bertrade.

» — Non ! non ! s'est écriée la princesse. Mon père, au désespoir, est à Bruges. Peut-être y a-t-il encore là des soulèvemens et des combats : je veux partager ses dangers. Dussé-je périr sur la route, je dois partir, je partirai.

Son sang était glacé dans ses veines ; et ses lèvres décolorées avaient un sourire morne et éteint. La beauté suppliante est une puissance magique. Il y a une sorte d'amour dans la protection de l'homme qu'implore une douce voix de femme. L'orgueil se plaît à la pitié. Wenemare enveloppe avec soin la princesse dans les longs replis de sa mante. Son front n'a plus rien de farouche.

« — Douce et touchante créature ! se disait-il à demi-voix. Que tu es belle, ainsi délaissée ! »

Et, marchant à pied devant son palefroi, bravant les périls du chemin, trempé d'eau, battu par la tourmente, errant à travers les ténèbres, le voilà tout à Marguerite.

—

II

La Flandre, en ce moment, déchirée par les factions, était en proie à la plus désastreuse anarchie. Une ère de révolutions venait de s'ouvrir devant elle, déployant de toutes parts l'affreux cortége de sang et de

ruines qui suit habituellement l'usurpation.

Le comte Louis de Nevers avait régné paisiblement sur la Flandre depuis un certain nombre d'années; mais, le siècle d'auparavant, ses ancêtres avaient eu à subir toutes les rigueurs de la fortune; et lui-même, chassé de son pays par une populace égarée, n'était remonté sur son trône que grâce à l'aide du roi de France (1).

La Flandre, sous le comte de Nevers, était pourtant heureuse et paisible; le commerce y avait refleuri; elle était devenue l'école du goût et des arts, tandis qu'une grande partie de l'Europe était encore dans la barbarie. N'importe; bien que la paix rendue à la nation l'eût élevée au plus haut degré de prospérité, une agitation sourde,

---

(1). *Hist. générale de la Belgique*, par M. Dewes, t. 3.—*Hist. de Flandre*, par Jules Van Praet, t. 1.—Froissard.—Meyer, etc.

un levain de discorde, un désir de bouleversement, fermentaient parmi les classes commerçantes, la haute bourgeoisie, les artisans et les ouvriers. Les habitans des campagnes étaient pour le prince et la noblesse; les habitans des villes étaient pour les révolutions et le désordre. Les premiers, qu'on avait surnommés *lénianen* (1), s'honoraient du haut protectorat de la France qui soutenait le pouvoir légitime; les seconds appelaient la domination de l'Angleterre, qui, en toute occasion, se déclarait le patron des révoltes (2).

Les Français, par l'entremise de leur roi,

---

(1) *Lénianen* voulait dire *partisans des lis. Voy.* Meyeri, *Ann. Fland.*, *fol.* 85.—Oudegherst, *Annales de Flandre.*

(2) Rymer, t. 1. — *Excellente onde kronyke.* — *Hist. de Flandre.*—*Hist. de Belgique.*—Froissard.—Mézerai. — Levesque, *la France sous les Valois*, t. 1, p. 434 et suiv.

avaient fait donner à la capitale flamande une charte qui lui concédait une foule de droits et de libertés (1); les Anglais, au contraire, entrés jadis en maîtres à Gand, n'y avaient porté que l'incendie et le pillage (2). Inutile comparaison! Le dévouement et l'admiration des missionnaires de l'indépendance appartenaient de droit au peuple, qui, se complaisant au désordre, fraternisait avec les traîtres.

L'histoire des révoltes d'un pays est presque toujours celle de sa dégradation. La Flandre, en ses divers soulèvemens, avait été déjà mise à feu et à sang par plusieurs grands chefs de rebelles. Le tisserand Pierre

---

(1) Kron. Van Vlaend, t. 1.—Oudegherst, *Ann. de Flandre*, t. 2, p. 196. — *Hist. de Flandre*, t. 1, p. 25.

(2) Meyeri, *Ann. Fland.*, fol. 86. — Oudegherst, ch. 136, p. 288.

de Coning, le boucher Jean Breyel, Lambert Boonen, Zegher Jansonne, Zannekin, Bocle et autres, avaient déclaré, à plusieurs époques, une guerre d'extermination aux châteaux et au trône (1); il en était résulté pour l'État des calamités de tout genre : le haut commerce y avait perdu ses plus illustres appuis, et les ouvriers leurs travaux les plus lucratifs. La misère et les maladies s'étaient jointes aux discordes civiles pour dépeupler le royaume. Vaines leçons! vaine expérience! Les fléaux et les désastres n'avaient nullement éteint l'amour des révolutions dans le cœur des prétendus fils de la liberté; une multitude aveuglée, vouée par avance à toutes les fureurs du

---

(1) Meyeri, *Ann. Fland.*, fol. 90.—Denys Sauvage. —Oudegherst. — Butkens. —Van Praet, *Histoire de Flandre*, t. 1.—*Hist. générale de la Belgique*, t. 3. — *Kronyke Van Vlaenderen.*

premier audacieux disposé à en faire son marchepied et son jouet, n'attendait que le signal de la rébellion. Artevelle venait de le donner : ce chef était alors son idole (1).

Était-ce un factieux vulgaire, un misérable aventurier? Non. Jacque ne ressemblait en aucune façon aux brigands populaires qui l'avaient devancé dans la carrière des trahisons et du crime. Artevelle était de haut lignage : on le disait même allié, par sa femme, à quelques familles souveraines (2).

---

(1) Mézerai, *Hist. de France*, in-fol, t. 1, p. 769. —Levesque, t. 1.—Daniel, *Hist. de France*, in-4, t. 5, p. 313 et suiv.—Froissard, ch. 3.—Anquetil, t. 2, et les auteurs déjà cités.

(2) Meyeri, *Ann. ad annum* 1335.—Denys Sauvage, p. 143. — Froissard, t. 1.—Nangii, continuat. —*Guide des voyageurs à Gand et notice historique sur cette ville*, par Aug. Voisin, t. 1, p. 19.—*Chro-*

La noblesse de son origine eût été un obstacle à ses projets de renversemens et à la popularité qu'il ambitionnait si le perfide, ayant médité pendant de longues années son vaste plan d'insurrection, n'eût su jouer à la fois, à son profit, la noblesse et les basses classes, les princes et la bourgeoisie. Il avait donc jeté de côté ses titres féodaux pour s'emparer de l'esprit du vulgaire, et s'était fait peuple au sein du peuple (1). Affectant la simplicité patriarchale et la bonhomie bourgeoise des vieux marchands de la Cité, il avait pris l'état de brasseur (2); et sa maison, devenue le

---

niques de Flandre, Oudegherst. — Spicileg., t. 2, p. 788, et les auteurs déjà cités.

(1) Jean Petit, t. 1. — Kheit, *Hist. comitatus Holland.* — Mézerai, t. 1. — Levesque, *la France sous les Valois*, t. 1, p. 433. — Daniel, t. 5, in-4. — *Gand sous Artevelle*, par Auguste Voisin, p. 19.

(2) Edouard d'Angleterre, pour se populariser en

rendez-vous de tous les ennemis de l'autorité légitime, était le foyer menaçant d'où devait partir, à l'improviste, l'incendie révolutionnaire.

Van Artevelle, astucieux et avare, n'avait ni grandeur d'âme ni génie; mais il savait arriver peu à peu par les déceptions et la persévérance où d'autres ne parviennent ordinairement que par la vaillance et l'audace. Son esprit prenait avec habileté la souplesse des circonstances. Nul n'était plus prodigue de démonstrations citoyennes, lorsqu'il y avait un gain présumable à l'étreinte patriotique; il ne rougissait d'aucune bassesse pourvu qu'elle lui tournât à

Flandre employa un moyen semblable. « *On ne regarde point en Flandre les Artevelle comme descendans d'un brasseur*, dit le père Daniel; *il y est prouvé incontestablement qu'Artevelle était de la plus haute naissance.* » — *Hist. de France*, in-4, t. 5, p. 313.

profit; il ne reculait devant aucune souillure quand l'or était au fond de la fange. Il parlait beaucoup et disait peu, promettait tout et ne donnait rien. La profondeur de ses vues sur le mensonge et la déloyauté, comme moyens de faire brèche dans les monarchies, était chose en lui singulièrement remarquable ; et personne ne s'entendait mieux que Jacque à fouiller dans les bassesses d'autrui pour en tirer butin à son compte (1).

La révolte avait éclaté; le célèbre brasseur était enfin parvenu au but de ses longues espérances. Le comte de Flandre était en fuite, et le traître montait au trône.

---

(1) *Kronyke Van Vlaenderen.*—Oudegherst, *Ann. de Flandre.*—Meyeri, *Ann. Fland.*—Froissard, t. 2, ch. 3.—*Hist. générale de la Belgique,* par M. Dewes, t. 3, p. 178.—Mézerai, *Hist. de France*, in-fol., t. 1, p. 769.—Daniel, *Hist. de France*, in-4, t. 5, p. 313.—Anquetil, t. 2.—Levesque, *la France sous les Valois*, t. 1, p. 433 et suiv.

C'en est fait ! le peuple de Gand, vil esclave d'Artevelle, s'essaie à la souveraineté. Il fait à la fois du féroce et du magnanime, de la rage et de la clémence. Il tue, il épargne, il pille, il donne, il se venge, il fait grâce; et, paré de ces glorieuses abominations, il couronne le tyran, dont la griffe ne tardera pas à s'enfoncer toute rouge dans ses chairs (1). La grande cité, chaudière de sang, est comme posée sur des flammes : il n'y va bouillir que des cendres.

---

(1) Mézerai, *Hist. de France*, in-fol., t. 1, p. 769. —Daniel, *Hist. de France*, in-4, t. 5, p. 313.— Froissard, ch. 3.

III

Des fanfares, des cris de victoire, et le carillon des cloches, venaient de réveiller en sursaut les habitans de la petite ville de Ridervode. Des bandes armées, arrivées de Gand dans la nuit, y proclamaient à son de

trompe le triomphe de la grande insurrection populaire. Le nom de Jacque Artevelle, accompagné des *vivat* de la multitude, retentissait de toutes parts. Les joies de la désorganisation éclataient sur les figures stupidement féroces des ennemis de l'ordre public. Les magistrats se consultaient avec effroi. La populace était radieuse : une révolution démocratique, à ses yeux, était le droit acquis de braver toutes les supériorités, de renverser toutes les lois, et de se rire de tous les devoirs. Artisans, taverniers, malendrins, écoliers, mendians et filles de joie, hurlaient sur les places publiques le mot d'usage : *liberté*, mystification obligée de toutes les saturnales de la révolte.

Il en était de même dans presque toutes les villes de Flandre : c'était à qui ferait le plus d'enthousiasme sur ce qu'il était con-

venu d'appeler l'*affranchissement du pays.* Artevelle a déchaîné les passions populaires : sera-t-il maintenant assez fort pour les dominer? Il a divinisé la destruction : pourra-t-il désormais arrêter la hache des destructeurs? Le temps résoudra la question ; mais, hélas ! il faudra à la nation, dégradée par l'usurpation, bien des leçons inconnues, et bien des expiations mystérieuses avant de revenir au bonheur, en rentrant dans les saintes voies de l'honneur et de la justice.

Une maison de simple apparence s'élevait à l'écart près d'une des portes de Ridervode. Là demeurait un ancien marchand de laines nommé Hamstède. Cet homme, d'une probité équivoque, et d'une ambition effrénée, avait perdu, à son amour pour les commotions politiques, la fortune que lui

avaient laissée ses pères. Il avait compromis, en outre, les biens d'une jeune orpheline dont il s'était fait nommer le tuteur. Cette orpheline était sa nièce.

Néolie, paisiblement assise auprès d'une des croisées de sa demeure, écoutait, sans y prêter attention, les acclamations lointaines de Ridervode. La tête appuyée sur sa main, elle s'abandonnait doucement aux rêves d'amour qui passaient gracieux devant elle, en dépit des malheurs du temps. Sa pensée, capricieusement mobile, semblable à un ciel de printemps, lui donnait, tantôt quelque chose d'imposant dans le maintien, tantôt quelque chose d'oublieux dans les manières. La vivacité de son regard était presque toujours tempérée par la nonchalance de son sourire. Était-ce nature ou calcul? c'était l'un et l'autre peut-être.

On eût dit qu'il y avait de la coquetterie

dans sa toilette , et de la recherche dans sa grâce , tant son négligé avait d'art , et son innocence de volupté ! Ses yeux, taillés en forme d'amande, étaient d'un noir à feux brillans. Des veines bleues traversaient son front d'albâtre, et ses lèvres vermeilles laissaient voir des dents d'une blancheur éclatante. Qu'elle était belle, l'orpheline ! hélas ! trop pour sa destinée ! A son vague port de souveraine, on s'étonnait qu'elle ne fût qu'une simple femme : un diadême aurait si bien convenu à ce front candide et hautain !

Tout en admirant sa simplicité modeste, on s'effrayait de sa tyrannique puissance. Amour , lutin, déité, ange , elle était trop parmi les hommes, pour qu'un seul osât se croire assez pour elle. On ne pouvait l'aimer qu'avec inquiétude et tremblement. L'inexplicable variété de ses charmes et de son langage présentait trop de piéges et de

périls, pour qu'il n'y eût pas autour de son char plus de mécomptes que d'ivresse. Et cependant ses accens enchanteurs étaient si purs dans leur prestige, que lorsqu'ils s'élevaient vers le ciel, on eût dit qu'ils en descendaient.

Le pas lourd et pesant de Hamstède a retiré Néolie de ses visions silencieuses.

« — Hola ! ma pensive madone ! s'écrie le commerçant d'un ton rude ; réjouissons-nous, tout va bien : Gand s'est débarrassé de ses princes. Le peuple, grandi par ses haines, s'est mis face à face devant la royauté ; et tandis que l'un s'agglomérait en masse d'airain, l'autre s'éparpillait en grains de poussière. Voilà, tu-dieu ! qui va faire redresser de joie et d'espoir la crinière du lion britannique ! A bas les maisons féodales ! nous n'aurons désormais de monarchie qu'au comptoir, et de souverains qu'en

boutiques. Les denrées et marchandises ne porteront blasons et couronnes, qu'en l'honneur des chefs du commerce. Le manant pourra faire de la chevalerie tout aussi bien que le gentilhomme. On pendra le noble et le riche au même gibet que le vilain et le pauvre. Tout sera nivelé, raccourci, nétoyé, fondu et mêlé, à la plus grande gloire des ateliers, fabriques et magasins. Vive à jamais le Brasseur-Roi !

» — Quoi ! dit Néolie étonnée, Gand est vraiment au pouvoir de Jacque Artevelle ?

» — Et je m'en réjouis pour ma nièce.

» — Pour moi ?

» — De grands destins nous attendent.

» — Je ne vous comprends pas, mon cher oncle.

» — Le fils d'Artevelle t'adore. Philippe est au sommet des grandeurs. »

La vierge naïve a rougi.

« — Philippe!... Ce n'est pas lui que j'aime.

» — Je le sais ; tu préfères Urbin, le neveu de Gérard Denys : tant pis ! ce gaillard me déplaît. Il est indomptable comme un taureau sauvage, sournois comme un moine quêteur...

» — Et brave comme un fils de France, a interrompu l'orpheline.

» — Je déteste les fils de France, réplique le négociant. Haine et mort aux *lénianen* (1) !

» — Philippe Artevelle, a repris timidement Néolie, ne pensera plus à moi désormais. Devenu héritier d'un sceptre....

» — Il viendra le mettre à tes pieds.

» — J'en doute.

---

(1) Nom donné aux partisans des lis.

» — J'en ai l'assurance.

» — Mais Wenemare....

» — Se consolera. Penses-tu qu'en fait d'ambition et d'amour il n'ait qu'une corde à son arc? C'est un fin renard que messire Urbin. Tu l'attendais, ce me semble, hier soir? En quels bocages crois-tu que le merle ait sifflé toute la nuit?.... Là où l'attirait dame Vénus. Gand n'a vu ni lui ni son glaive; et, au lieu de s'élancer en héros belliqueux parmi les fils de la patrie, il trottait par monts et par vaux, en façon de chevalier d'honneur, devant une haquenée de princesse. »

Un gros rire accompagnait ces paroles.

« — Expliquez-vous! dit Néolie; quelle dame a-t-il escortée?

» — La fille du duc de Brabant.

» — La belle Marguerite?

» — Elle-même. »

Une voix, bien connue de l'orpheline, a retenti sous les murs du logis d'Hamstède.

« — C'est Urbin! »

Le vieillard pâlit. La présence du neveu de Gérard Denys est venue déranger ses combinaisons.

« — Je sors, a-t-il repris vivement. Mais, songez-y bien, jeune fille : je l'ai dit, et je le répète, il ne sera jamais votre époux. »

Le marchand de laines s'éloigne. Il a couru mettre à exécution contre les amans tout ce que ses pensées ambitieuses et sordides ont pu lui inspirer de plus noir. Le plan sera digne de l'homme.

Urbin est auprès de Néolie. Des paroles de dévouement et d'amour sont déjà sorties de sa bouche. L'orpheline n'y a répondu

que par cette froide tranquillité de manières, sous laquelle les femmes savent si bien réfugier le trouble secret de leur âme : tranquillité qui glace un amant, quand l'expérience lui manque.

Une question inattendue a déconcerté le jeune homme.

« — Et la princesse de Brabant !..... pourquoi ne me parlez-vous pas d'elle ?

» — Que signifient ces mots ! répond-il. A quel propos ce nom dans notre entretien ? Quel intérêt prenez-vous à Marguerite ? Que nous importent ses destinées ?

» — Point de feinte, messire Urbin. Il n'y a rien de honteux à avoir été toute une nuit le servant d'armes d'une grande dame. Ce serait petitesse d'en faire parade ; mais ce serait lâcheté d'en rougir.

» — Aussi, a répliqué Wenemare, je ne ne m'en vante ni ne m'en cache. Une

femme, princesse ou non, qui réclame mon assistance, y a un droit acquis et certain. Je ne connaissais pas Marguerite. Le hasard des événemens l'a offerte à moi délaissée, errante, seule et sans secours. Je l'ai sauvée : j'ai dû le faire. Je l'ai conduite jusque à la ville de Bruges, où elle est maintenant en sûreté près de son père; et mes devoirs d'homme sont remplis.

» — La nuit fut périlleuse sans doute.

» — Pas assez pour le cœur d'un brave.

» — Marguerite est, dit-on, bien belle.

» — Je ne l'ai que peu regardée. Les ténèbres étaient épaisses, et sa mante l'enveloppait.

» — On vante l'harmonie de sa voix.

» — Je n'ai pu y prêter l'oreille; les vents sifflaient autour de nous, et la pluie tombait à torrens. »

Ces réponses, faites avec autant de natu-

rel que de simplicité, ont dissipé les inquiétudes jalouses de l'orpheline; elle se reproche intérieurement ses soupçons; et, tendant sa main au jeune homme avec un abandon naïf, elle laisse tomber ces doux mots :

« — Pardon! j'ai douté.... j'avais tort.

» — Douté! répète Wenemare; douté! De quoi? de mon amour? Chaque homme a son destin écrit; le mien est de vous aimer à jamais.

» — Hélas! lui répond Néolie; je crains pour nous bien des traverses.

» — Moi, non, si votre cœur m'est fidèle.

» — Hamstède veut nous séparer.

» — Il n'y pourra jamais réussir.

» — Son ambition....

» — Je la connais. Pour acquérir for-

tune et puissance, il vous vendrait, le misérable, s'il en avait le droit et la force.

» — Quel outrage !

» — Il est mérité. Ne l'ai-je pas vu, attirant ici près de vous les jeunes seigneurs du comte de Flandre, encourager leurs flammes impures ! Oh ! permettez un mot de reproche : vous les écoutiez, Néolie, vous tourniez sur eux vos regards. Moi ! quelle dissemblance entre nous ! quand Marguerite était devant moi, mon œil vous regardait en pensée, mon oreille vous écoutait en souvenir ; aucune séduction, aucune vanité, n'arrivaient à troubler mes sens ; je n'étais qu'à vous, à vous seule, au milieu des bois d'Évergbem ; et pourtant, puissance célèbre, la belle Marguerite était là. »

La nièce d'Hamstède a souri malicieusement. Urbin attendait impatiemment quelques mots en rapport aux siens ; et, comme

suspendu à sa réponse, il semblait respirer son haleine et vouloir articuler ses paroles. L'orpheline a remarqué son extrême agitation; mais, soit candeur, soit insouciance, elle a paru y peu compatir.

« — Votre langage effraie mes esprits, dit-elle enfin d'une voix lente. Je ne m'attendais ni aux accusations ni au blâme; ma vie me paraissait sans reproche.

» — Elle l'est, je n'en fais aucun doute, a reparti le fougueux Urbin. Mais, je l'avouerai librement, l'amour m'épouvante aux régions moyennes, quand il descend des hautes sphères. La passion sans le respect est peu flatteuse pour celle qui l'inspire. Il est des mésalliances de sentimens comme il en est de rangs et de noms. Une flamme qui, au lieu d'être un tendre élan de vertu, n'est qu'un vil souffle de volupté, dégrade les deux cœurs qu'elle brûle.

» — Qui vous dit que l'on m'aime ainsi ?

» — Ah! Néolie, quelle réponse ! s'écrie Urbin avec amertume. Vous avez parfois de ces mots..... qui glacent et qui désenchantent.

» — Moi ! Comment?

» — Vous le demandez ! »

Et Wenemare n'ose poursuivre. Il essaie en tenant sa langue captive d'assourdir un instant en lui ces cordes de l'âme qu'il ne peut toucher sans effroi pour autrui, ces voix du cœur qu'il ne peut faire vibrer sans péril pour lui-même.

La nièce d'Hamstède a repris :

« — Vous êtes inexplicable pour moi.

» — Que ne l'êtes-vous aussi pour Urbin! Je voudrais ne pas vous comprendre. Hélas! cette moitié de mon être, vers laquelle l'autre s'élançait depuis long-temps, je la

croyais un don du Très-Haut, un gage d'éternel bonheur ; le ciel m'aurait-il abusé ? Dieu ne tient-il plus ses promesses ? Je vous parais peut-être insensé, mais je ne comprends l'amour que comme un entier dévouement, un échange de sacrifices. Parlez sans détour, Néolie ; pouvez-vous aimer comme j'aime ?

» — J'ai fiancé mon âme à la vôtre, répond la jeune fille attendrie. La première fois que je vous vis, quelque chose me dit : *le voilà*, et, tout d'abord, vous me fûtes cher ; mais dans mes rêves, peu après, vous m'apparûtes le front pâle, les habits sanglans, l'air funèbre. Était-ce un noir pressentiment ! Ne m'annonçait-il pas qu'en avançant dans la vie, j'aurais à redouter votre approche? Oui, j'ai un cœur fait pour aimer ; mais j'ai pu mal choisir.... et j'en tremble. »

Un frisson courait dans ses veines.

« — Non, dit le soldat d'Artevelle ; tu n'as pu faire un choix funeste. Je suis fort, j'ai un bras d'airain ; celle que j'ai prise sous ma garde n'a plus rien à craindre ici-bas. Tu disposeras de ma puissance comme d'un bouclier. Mon amour, colonne de feu marchant devant toi, dévorera tout ce qui oserait se placer en travers sur ton passage. Sois faible, ingénue, effrayée ; oui, je t'aime ainsi, jeune fille; la vigueur serait un contre-sens dans tes charmes si gracieusement timides. Aie confiance au cœur qui t'adore ! pardonne-lui sa fougue insensée ! prends-moi tel que Dieu m'a créé ! mais ne sois qu'à moi, Néolie ! qu'à moi, l'entends-tu bien? qu'à moi seul ! Sais-tu ce qu'est la jalousie ?... Non : car tout à l'heure, en me parlant de Marguerite, ta voix était calme et sans chaleur ; ce n'étaient pas là mes

accens; et pourtant tu m'aimes, n'est-ce pas ? »

Wenemare était dans un de ces rapides instans de la vie où l'amour, tout inspiration et poésie, donne à la parole de l'homme une puissance irrésistible. L'orpheline se livre ingénument au charme qui l'entraîne vers le neveu de Gérard Denys. Leurs sentimens passionnés semblaient s'épurer à mesure qu'ils devenaient plus vifs. Leurs caresses d'une chasteté voluptueuse n'avaient nulle effervescence coupable; ils sentaient le besoin de se conserver sans tache aux yeux l'un de l'autre pour que l'amour fût véritablement un rayon du ciel dans leur vie. Il entrait de l'innocence virginale jusque dans leurs protestations délirantes. Urbin, ce farouche soldat dont le sang impétueux bouillonnait à la moindre contradiction, Urbin, devant la douce Néolie,

n'avait ni volonté, ni force; elle le calmait d'un seul geste, elle le subjuguait d'un seul mot.

Le temps a fui comme un éclair.

« — Néolie! il faut te quitter, dit Wenemare avec douleur. Van Artevelle m'a fait mander auprès de lui : je puis être utile à sa cause, et mon bras lui est dévoué. Mais d'où vient la terreur secrète que j'éprouve aujourd'hui pour la première fois en songeant à m'éloigner de ta demeure ! J'ai un étrange serrement de cœur. Quelque malheur nous menacerait-il ? Je ne sais pourquoi, je frémis. Si tu allais cesser de m'être fidèle !.... O Néolie ! que deviendrais-je ? peut-être, je m'en sens capable, je jurerais de t'immoler; et alors... alors tu mourrais. »

Sa voix était âpre et sauvage.

« — Où m'égaré-je ! a-t-il repris. Pourquoi prévoir des trahisons. Néolie, tu m'as

fait ce que je suis, soumis, dévoué, vertueux; mon avenir dépendra de toi; ne me rends pas fou, lâche, assassin! ma carrière est en ta puissance: prends garde qu'elle ne pèse un jour sur toi comme un implacable remords. Sois constante ! promets-le-moi. Tu pleures.... Oh merci ! jeune fille ! »

Une larme obscurcit sa vue. Il fait quelques pas pour s'éloigner : puis il revient; et, hors de lui, il tend ses bras à l'orpheline.

« — Je n'ose pas, » lui répond-elle.

Et la vierge reste immobile; mais ce n'était pas là un refus.

Des hommes d'armes ont envahi l'habitation d'Hamstède. Ils se présentent : ô surprise! leur bannière est celle du comte de Flandre. Ce sont, du moins en apparence, les soldats du prince déchu.

« — Que demandez vous? » dit Urbin.

Un capitaine a pris la parole.

« — Que cette jeune fille nous suive.

» — Par quel ordre ?

» — Celui du maître.

» — Qui êtes-vous ?

» — Voyez nos drapeaux.

» —Quoi! ce serait le comte de Flandre!...

» — Lui ou les siens; plus de questions.

» — Misérables !

» — Obéissez. Hâtons-nous, la belle! et partons. Il y a pour vous, à pareille aventure, plus à s'ébaudir qu'à se lamenter. Un lit d'hermine vous attend ; un dais de pourpre vous appelle. »

Le neveu de Gérard Denys ne contient plus l'élan de sa rage. Il a tiré son fer du fourreau.

« — Monstres ! sortez d'ici ! s'écrie-t-il. Vos maîtres sont tombés et proscrits. L'orpheline a des protecteurs. Je tue le premier qui l'approche.

» — De quel droit la défendez-vous? reprend le chef de la cohorte. Nous ne prétendons user d'aucune violence envers elle. Vous n'êtes ni son époux ni son frère; et voici l'ordre de son tuteur ! »

L'écrit, signé du vieux marchand, contenait ces mots laconiques :

« *Suivez les hommes d'armes du prince! Je vous l'ordonne, Néolie.* »

Les yeux de Wenemare scintillent.

« — L'infâme ! il a reçu des monts d'or; il trafique des charmes de sa pupille. Il la livre, il la prostitue. Et moi!... moi, survivre à sa honte!.... Non, qu'on me tue! Que le sang coule!.... »

Et l'impétueux amant, faisant un rempart de son corps à la nièce d'Hamstède, repousse la troupe ennemie. Tout ce que l'adresse et la vigueur ont de plus courageux et de plus extraordinaire, il le déploie en

chef indomptable. Mais comment résister au nombre! En vain il lutte, il frappe, il terrasse; il faut, tôt ou tard, qu'il succombe. Le sang ruisselle de ses nombreuses blessures; il n'entend déjà plus les cris déchirans de l'orpheline, à travers lesquels retentit l'outrageant mot : *Miséricorde!* adressé à ses ennemis. Il n'aperçoit plus Néolie qu'à travers un voile funèbre. Son épée lui échappe..... il tombe.

Plus de batailles, plus de bruit. Un silence de tombeau a succédé au cliquetis des armes et aux vociférations des combats. Le logis d'Hamstède est désert.

Une figure, à peine humaine, se relève au bout de plusieurs heures du milieu de quelques cadavres. Où est-elle?.... où fut Néolie. Quel est ce spectre? Wenemare. Il est seul, et la mort l'entoure.

« — C'en est donc fait! je l'ai perdue,

murmure-t-il d'un ton sépulcral. Ils triomphent, ils la possèdent. La vierge, si belle, si pure!.... elle est déjà, peut-être, flétrie.»

La salle était sombre et sinistre. Il est debout; son œil funéraire est sans regards. Un vent glacial qui, à travers les croisées ouvertes, sifflait tristement le long des murailles, semblait un esprit infernal agitant ses ailes noires autour de lui comme pour lui souffler la vengeance. L'immobilité d'Urbin avait un caractère de force hors de nature. Il est des crises dans la destinée où l'homme, domptant la souffrance, est investi, à son propre insu, d'une puissance inexplicable. Les sons de sa voix avaient quelque chose de mécanique et de heurté, qui prophétisait je ne sais quoi d'inexorable et de destructeur. Sa pensée était à la fois brûlante et morte. La lave était en feu sous des glaces.

Quel moment pour lui ! quelle épreuve ! Son premier amour jeté à la tombe comme un cadavre à la mer, sa première amie livrée à la flétrissure, ses sermens brisés par le crime, son avenir voué aux furies, et rien, rien que des idées de haine et de sang pour le faire reprendre à la vie.

Urbin s'est jeté à genoux. Des gouttes de sueur froide sillonnaient son large front, où une frénésie concentrée se déployait par intervalles. Il lève au ciel son bras désarmé. L'infortuné pleure et sourit.

Tout à coup il lui a semblé qu'une mission suprême, irrésistible et terrifiante, venait de lui être signifiée. Par qui ? N'importe ! il l'a acceptée. Une nécessité de fer, imposée par le destin, l'a pris sous sa main inflexible. Son âme, arrachée à la profondeur de ses misères, s'est retrempée dans le désespoir, comme pour lutter contre la

fatalité. Il s'est interrogé avec tremblement, il s'est répondu avec hardiesse; et tout cela s'est fait à voix basse. Les génies du mal étaient là.

Il s'est relevé brusquement. Il s'est saisi des temps futurs comme s'ils lui étaient une proie. Et, s'adressant à son seul juge, à son seul témoin : l'Éternel : il pousse un cri sourd et sauvage..... rien qu'un..... l'écho répète :

« Vengeance ! »

IV

Des jours, des semaines et des mois s'étaient écoulés depuis l'enlèvement de Néolie; un mystère impénétrable enveloppait ses destinées. Où était-elle? où l'avait-on

conduite? qu'était-elle devenue? on l'ignorait à Ridervode.

Quant au neveu de Gérard Denys, il avait offert ses services à Jacque Artevelle, quelques jours après la révolte de Gand; puis il avait disparu de la contrée. Ses parens le croyaient en France; qu'y faisait-il? autre mystère.

Mais quel heureux changement s'était opéré dans la position financière d'Hamstède. Le sordide vieillard, richement établi à Gand, y jouissait d'un crédit immense. Il était à la tête de vastes entreprises industrielles ; il avait réussi, disait-on, dans ses spéculations commerciales. La fortune lui souriait.

Songeait-il parfois à Néolie? Hamstède n'en parlait jamais. L'indiscret qui l'eût questionné à ce sujet, se fût exposé à son courroux. Le vieillard, astucieux et vindi-

catif, était redouté de ceux qui l'approchaient. Nul ne s'informait plus de sa nièce.

De grands événemens politiques avaient changé la face de la Flandre. L'insurrection de la capitale, couronnée par le succès, avait été, selon l'usage immémorial, proclamée glorieuse et sainte. Bruges, Ypres, Courtrai, Oudenarde, et les principales villes du pays, avaient non-seulement donné leur approbation aux infamies de la grande cité, mais, en outre, s'étaient hâtées d'envoyer des otages à Artevelle, en gage de leur soumission (1). Des cris d'enthousiasme s'étaient élevés de tous côtés en l'honneur de la révolution libératrice. Le *Brasseur*

(1) *Hist. de la Flandre*, par Jules Van Praet, t. 2, p. 33.—Meyeri.—Oudegherst.

Roi, maître de la capitale, avait poursuivi le cours de ses triomphes. Le comte de Flandre s'était d'abord retiré à Bruges ; mais la puissance de destruction, nommée *souveraineté du peuple,* l'en avait chassé en toute hâte (1). Louis de Nevers s'était alors réfugié à Mâle, et s'y était fortifié. Mais comment résister aux populations en démence que le torrent révolutionnaire emporte ! Le prince avait dû fuir de nouveau (2). Il s'est acheminé vers la France. Valois protégera l'exilé (3).



---

(1) *Kronyke VanVlaend.*, t. 1.—*Hist. de Flandre*, t. 2, p. 29.—Levesque, *la France sous les Valois*, t. 1, p. 434.

(2) *Kronyke Van Vlaend.*, t. 1.—Dewes, *Hist. générale de la Belgique*, t. 3.—Meyer.

(3) Froissard, t. 1.—Mézerai.—Velly.—Anquetil.—Daniel.—Levesque, *la France sous les Valois*.

Jacque Artevelle a pris les rênes de l'État ; il a chassé les magistrats de Gand ; il a changé toutes les autorités locales (1). Il a fait tomber les têtes qui lui semblaient trop hautes (2). Le régime de la liberté devient celui de l'incarcération (3). Le législateur-citoyen ne tardera pas à se jouer des lois et des hommes. La petite faction qui avait commencé par le créer *régent du royaume*, a fini par le proclamer monarque suprême sous le nom de *Reward de Flandre* (4) ; et l'usurpateur radieux,

---

(1) Van Praet, *Hist. de la Flandre*, p. 30.

(2) Meyeri, *Ann.*—Van Praet, *Hist. de Flandre*, t. 2, p. 31.—Mézerai, in-fol., t. 1, p. 769.—Daniel, *Hist. de France*, t. 5, p. 313. — Froissard, chap. 3.— Levesque, *la France sous les Valois*, t. 1.

(3) *Hist. générale de la Belgique*, t. 3, et les auteurs déjà cités.

(4) *Reward*, roi *protecteur*, roi *conservateur*, roi

bien qu'il ne fût arrivé au pouvoir que par un vil escamotage, et sans le consentement du pays, se dit *majesté nationale*. L'usurpation, à toute époque, mystifie ainsi les royaumes.

Mais l'enthousiasme populaire est peu durable. Gand ne rêve que changemens. Artevelle avait distribué des récompenses à la rébellion : de nouvelles rébellions travaillent à d'autres récompenses. Jacque, le premier né de l'émeute, a maintenant horreur de sa mère ; la démolition voudrait bâtir. Mais quand on a prêché la désorganisation générale, on a mauvaise grâce à s'asseoir sur les ruines pour y vanter l'ordre public. La révolution, placée en avant, était donc continuellement battue en brè-

---

libérateur; titre équivalent, tant bien que mal, à celui de *roi citoyen*.

che par la révolution venant en arrière. Le peuple, toujours dupe des factieux, s'étonnait néanmoins de la misère et de la honte où l'avaient précipité ses soulèvemens dits sublimes. Il commençait à murmurer. Plus d'un regard se tournait déjà avec regret vers les plaines d'exil, où gémissaient d'augustes victimes. Hélas ! un monument s'abat vite, il se réédifie lentement.

Quel est ce mouvement extraordinaire qui se fait remarquer, plus que de coutume, sous les murs de la grande cité flamande? Des bruits de guerre s'y répandent. Il y a mécontentement et agitation parmi les classes ouvrières. Le commerce est peu florissant. L'usurpateur s'est emparé des domaines, palais et revenus du souverain

exilé (1); mais au lieu d'employer ses immenses richesses à protéger les arts et à secourir les malheureux, le juif couronné remplit ses coffres, lésine, spécule, dégrade, et place à l'étranger ses trésors.

Qu'est devenue sa popularité? Les admirations sont défuntes : les poignées de mains se suppriment. Une réaction morale s'opère. Le mépris remplace l'engouement; la haine succédera à l'amour.

La monarchie bourgeoise, à son début peu fastueuse, a maintenant des gardes et une cour établis aux frais de l'Etat (2). Sa

(1) Van Praet, *Hist. de Flandre*, t. 2, p. 26. « Il » n'y eut jamais en Flandre, dit Froissard, ni en au- » cun pays, duc et prince qui pût avoir un pays si à » volonté et si longuement. »

(2) Les richesses d'Artevelle ne faisaient que s'accroître. Il étalait beaucoup de luxe, et les Gantois

garde a de fréquentes alarmes, sa cour est constamment en émoi : l'une se compose de bandes d'aventuriers, l'autre d'assemblées boutiquières. La punition de tous est préparée par le principe qui a bouleversé les existences de chacun. L'orgueil du tyran subalterne se pavane en vain à écouter *les inamovibles fidélités au pouvoir*, qui viennent à chaque anniversaire complimenter le *n'importe quoi* qui gouverne : les phrases souples et malléables, qui ont eu des caresses pour tous les régimes, et des hymnes pour tous les cultes, n'arrivent plus si flatteuses à son oreille. Les acclamations ont cessé de retentir sur son passage ; les fronts ne se découvrent plus à sa vue ; et le peuple désabusé sent que, puisqu'il s'est attribué le

---

commençaient à s'en indigner.—Van Praet, *Hist. de Flandre*, t. 2, p. 50.

droit de porter l'usurpation en triomphe, il s'est indispensablement réservé la faculté de la traîner dans la boue. Il remplira ces deux missions.

Une multitude assez considérable était rassemblée autour du palais d'Artevelle : elle se composait de commerçans, de chevaliers, de citadins, de campagnards, d'étrangers, de voyageurs, et de gens de tous les métiers. Les uns étaient réunis par groupes, les autres circulaient disséminés. Toutes les classes s'y trouvaient; les rangs y étaient confondus.

La curiosité publique avait produit ce mouvement dans la ville. Chacun était en quête de nouvelles. La France, disait-on, venait de déclarer la guerre à la Flandre; et

le sort du pays se décidait en ce moment chez *le Reward*, où les ambassadeurs de diverses grandes puissances devaient parler au nom de leurs maîtres.

Le doyen des tisserands de la ville, le célèbre Gérard Denys, ennemi juré d'Artevelle, pérorait avec chaleur parmi les foulons et drapiers (1). Jean de Steenbeke, autre chef populaire, tonnait au milieu des marchands et bourgeois contre les pouvoirs usurpés (2). Le dialogue suivant, heurté, interrompu, brisé, repris, tantôt froid, tantôt passionné, à la fois calme et menaçant, courait çà et là dans la foule.

« — Le traître ! il a violé ses sermens.

---

(1) Meyeri, *Ann.*—Van Praet, *Hist. de Flandre*, t. 2.

(2) Oudegherst, t. 2.—*Kron. Van Vlaend.*, t. 1.

Nous l'avions fait souverain dans nos intérêts, et il n'est roi qu'à son profit (1).

» — Le ladre! il nous exploite aujourd'hui comme marchandise frappée à son coin.

» — Roi postiche, il a vernissé d'insolence sa plate physionomie, croyant faire de la dignité princière; et le voilà recevant des ambassadeurs en pompe, comme s'il était autre chose qu'une majesté de contrebande!

» — A nous la faute, pauvres hères! Il faudra vider le calice....

» — Et avaler la poire d'angoisse. »

Un homme d'armes prend la parole.

« — Qui a plus à se plaindre que moi et les miens! Rude métier que celui de gardes

(1) Paroles de Jean de Steenbeke. — Van Praet, t. 2, p. 51.—Meyer.—Oudegherst.

citoyennes ! des algarades continuelles et des alertes successives nous tiennent sur pied nuit et jour, rapière en main, pour dérober le pouvoir à la vindicte publique. L'usurpation est tellement en bonne odeur au pays, qu'elle n'a plus d'existence possible qu'au fond d'un sanctuaire de glaives (1).

» — Amis ! interrompt Jean de Steenbeke, patience ! le joueur de gobelets politique qui, perché sur le trône comme un sauteur sur une corde, cherche à s'y tenir en équilibre entre deux précipices, aura mauvaise fin dans sa farce.

---

(1) Artevelle avait demandé au roi d'Angleterre 500 archers pour lui former une garde sûre. Il fit armer les corps de métiers en confréries militaires. Il établit une espèce de garde nationale à son usage. —Aug. Voisin, *Guide des voyageurs à Gand*, t. 1, p. 20.—Daniel.—Mézerai.— Froissard.—Levesque, et les auteurs déjà cités.

» — Par la vraie croix ! dit un drapier, justice sera faite au pays. L'affronteur à promesses dorées a beau frapper dru de la langue, il déguerpira du pouvoir. On ne vient pas ainsi honnir, perturber et fouler aux pieds impunément toute une nation intelligente. Il nous dévore, le misérable ! à son festin de Balthazar ; il nous y gruge corps et biens (1) ; mais aussi quand il voudra s'échapper du banquet, à l'heure où la main de l'anathème écrira sa mort sur les murs, la fuite lui sera-t-elle permise ? Non : il y aura fièvre de vengeance. Après sa halte dans le crime, il fera sa pause dans le sang. »

Gérard Denys s'est approché.

« — Steenbeke ! la guerre est imminente.

---

(1) Il avait, dit Daniel, quatre-vingts hommes bien déterminés dans sa garde, et quand quelqu'un lui déplaisait, il le faisait tuer par sa bande de meurtriers. — *Hist. de France*, in-4, t. 5, p. 313.

Je sais ce qui se passe au palais. Le gouvernement usurpateur a eu beau faire à genoux le tour des frontières, en implorant, tête nue et front baissé, la *merci* des princes voisins, et en saluant avec componction toutes les exigences étrangères, la paix tant desirée lui échappe (1).

» — Que disent les ambassadeurs?

» — Ils jouent le même jeu qu'Artevelle : c'est un assaut de fourberies. *Point de guerre!* est leur grand mot d'ordre. Ils complimentent la révolution, et celle-ci leur fait la révérence : c'est pitié que telle parade.

» — Gérard! dit un nommé Cœur-d'Acier, capitaine de compagnies franches,

---

(1) Froissard.—*Hist. générale de Belgique*, t. 3.—Mézerai, in-fol., t. 1.—Velly.

croiriez-vous que Jacque a osé demander tout à l'heure à divers ambassadeurs une princesse en mariage pour son fils premier né, Philippe? Le garçonnet a soif de noçailles, et il lui faut des filles de roi. L'Europe en fera faire à sa taille (1).

» — Oh! oh! a reparti Steenbeke; les envoyés des cours étrangères ont dû faire plaisante mine.

» — Pas un n'a éclaté de rire. Ils ont tous gardé leur sérieux en gens rompus aux facéties; et la royauté bourgeoise, gonflée de reconnaissance, a promis derechef à ses principaux alliés d'aplatir et d'écraser

(1) Et cependant, avant d'arriver au pouvoir, Artevelle disait au peuple pour lui complaire et le caresser : « Quand vous me verrez bâtir des palais, ou vouloir marier mes enfans à des puissances, ne vous fiez plus à moi. »—Oudegherst, t. 2.—Van Praet, *Hist. de Flandre*, t. 2, p. 50.

chaque jour un peu plus la tourbe populacière, qui ose encore parler de liberté après s'être créé un tyran! Mort de Dieu! nous a-t-il dupés! »

Une femme, mêlée dans les groupes, a questionné Jean de Steenbeke.

« — Connaissez-vous Philippe Artevelle?

» — Fort peu : c'est un coureur d'aventures. Habile pêcheur à la ligne, il aime la bombance et les belles (1).

» — Je lui croyais déjà une femme.

» — Erreur : il n'a qu'une maîtresse.

» — Où est-elle?

» — Il la tient cachée.

---

(1) « Philippe Artevelle, d'une des fenêtres de son » hôtel, situé sur le penchant de la montagne Saint- » Pierre, passait une grande partie de sa vie à pêcher » à la ligne dans l'Escaut. » — Auguste Voisin, *Notice historique sur Gand*, p. 36.

» — En quel endroit?

» — Peu nous importe. »

Cette brusque réponse a mis fin aux interrogations de l'inconnue. Elle s'éloigne de Steenbeke; et, tirant Gérard Denys par le bras, elle lui glisse tout bas ces mots :

« — J'aurais à vous parler en secret.

» — Qui êtes-vous?

» — Une amie : Bertrade. »

Et la noble veuve a soulevé un coin de la mante qui voilait à demi ses traits.

« — Bertrade! a répété Gérard. Vous ici! disposez de moi. »

Ils percent la foule, et se dirigent vers un quartier moins populeux. Puis, seule avec l'oncle d'Urbin, la veuve continue ainsi :

« — Vous connaissez ma vive tendresse pour le jeune Wenemare, le fils de votre sœur. Il vous aimait.

» — Il m'est toujours cher.

» — Savez-vous où il est?

» — En France.

» — Et auprès de qui?

» — Je l'ignore.

» — Moi, Gérard, je l'ai découvert. Je sais les plans qu'il a formés.

» — Son sort ne vous est plus inconnu!

» — Vous m'en voyez glacée d'épouvante.

» — O ciel! expliquez-vous.

» — Urbin, vous ne l'ignorez pas, avait l'habitude de m'ouvrir son cœur comme à une mère, et de me révéler ses plus secrètes pensées. Il vint me trouver quelques jours après le mystérieux enlèvement de Néolie, objet de ses premières amours. Il était demi-égaré; ses traits, contractés par la douleur, avaient une expression satanique. Sa parole, froide et souriante, passant entre ses dents fortement serrées, laissait percer

dans ses espérances une sorte de joie meurtrière. Son front semblait frappé de la foudre; et pourtant un caractère incroyable d'audace et de puissance éclatait autour de cette jeune tête marquée par la fatalité. Il sortait de chez Artevelle.

» — Et vous révéla-t-il ses secrets?

» — Il m'en confia une partie.

» — La nièce d'Hamstède ne lui avait-elle pas été enlevée par un seigneur de l'ancienne cour?

» — C'était là sa ferme croyance. Urbin, parti de Ridervode pour aller tomber aux pieds d'Artevelle, s'était écrié : *Venge-moi!* Et le tyran lui avait répondu : *Tu seras vengé!* Et un pacte de sang et de crime s'était conclu entre eux à l'instant.

» — Quel pacte?

» — Vous allez en frémir. Il y eut sermens mutuels. Le Reward, conduisant

Urbin vers le soir à l'église Saint-Jacques de Gand, lui avait présenté une hostie nouvellement consacrée, et lui avait tenu ce langage : *Je jure de te rendre Néolie, dont je découvrirai la retraite, mais à une condition que voici: « Il est un homme sur la » terre dont l'existence m'est funeste, et » dont la mort est nécessaire au salut de la » patrie. Jure-moi, à ton tour, que l'an » prochain, dans la semaine avant Pâques, » tu auras poignardé cet homme, et que tu » me livreras son corps inanimé à la cha- » pelle de Notre-Dame-des-Mariniers, près » la maladrerie d'Oudenbourg, à peu de » distance d'Ostende. »*

» — Urbin aurait fait ce serment!....

» — Oui, sur la sainte hostie, à l'église.

» — Grand Dieu! Je connais Wenemare: le serment sera accompli. Nulle puis-

sance sur la terre ne pourrait y mettre empêchement. Et qui doit être sa victime?

» — Il refusa de me le dire. J'eus beau employer, pour le détourner de son infâme projet, larmes, prières, désespoir, il me répondit froidement : *Mon serment me lie à jamais ; et, le Reward aussi l'a juré, Néolie me sera rendue dès que ma dague aura frappé.* L'artificieux Artevelle avait joint à cette promesse l'assurance solennelle qu'après le meurtre d'Oudenbourg il se trouverait vengé d'une manière éclatante des ravisseurs de Néolie.

» — Et l'insensé partit ?.....

» — Le soir même. Je n'entendis plus parler de lui. Hélas ! jugez de mon horreur : je savais que l'intention de Wenemare était de s'attacher à la personne désignée à son poignard, de l'attirer en Flandre sous

un prétexte quelconque, et de l'égorger dans la semaine sainte, à la maladrerie d'Oudenbourg. Nous touchons à Pâques fleuries; eh bien! je viens d'apprendre hier même..... j'en frissonne de tous mes membres....

» — Achevez!.... Vous venez d'apprendre.?....

» — Qu'Urbin est au service du jeune comte de Male, fils de notre souverain légitime, héritier du sceptre de Flandre.

» — Est-il bien possible!... Grand Dieu!

» — Urbin va poignarder notre prince.

» — Malédiction sur le monstre! Mais croyez-vous qu'il puisse parvenir à attirer la victime aux lieux où il s'est imposé le devoir de l'assassiner?

» — Je n'en fais nul doute, Gérard. Des renseignemens positifs m'ont appris que le

jeune comte s'était laissé prendre pour votre neveu de la plus vive affection, qu'il en avait fait son compagnon d'armes, qu'ils avaient combattu ensemble au camp de Philippe de Valois, dans les dernières guerres de France, et qu'Urbin, séduit en dépit de lui-même par les gracieuses qualités de son patron, semblait l'aimer avec passion.

» — S'il l'aime, pourra-t-il le tuer ?

» — Son serment! Gérard, son serment! Ne connaissez-vous pas Wenemare !

» — C'est atroce.... atroce!... Bertrade. La tête m'en tourne d'horreur.

» — La semaine sainte n'est pas loin. Le prince et Urbin se sont déjà rendus à Boulogne, où les attendait un navire. Ils partiront de là....

» — Pour quel lieu ?

» — Pour Ostende.

» — Oh ! j'ai des amis ; je les rassemblerai sur les côtes de Flandre. On peut guetter le bâtiment. Il faut sauver le prince ou mourir.

» — Dieu m'inspirera, je l'espère. Je cours chez le Reward, il m'attend.

» — Vous avez sur lui, je le sais, une mystérieuse puissance. Comptez-vous lui parler d'Urbin ?

» — Le ciel m'en préserve !

» — Et que dire ?

» — J'ai un plan : mais je dois le taire.

» — Puis-je vous être utile, Bertrade ?

» — Venez me trouver demain soir.

» — Où ?

» — A ma maison d'Everghem.

» — Vous m'instruirez de vos desseins ?

» — Et nous concerterons nos démarches.

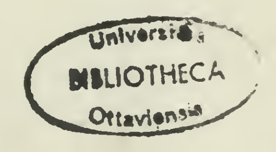
» — Sauverons-nous le prince, Bertrade?

» — Oui, si Dieu protége la Flandre. »

—

V

Le Reward de Flandre venait de congédier les envoyés des diverses puissances d'Allemagne avec lesquels il avait eu de longs entretiens ; il était demeuré seul avec l'ambassadeur britannique. C'était son guide et son appui.



La révolution flamande se sentait déjà défaillir dans le vide de ses croyances. Jacque Artevelle, puissant par la destruction, mais commençant à avoir peur des ruines qu'il avait amoncelées, n'était plus ni en dedans ni en dehors du principe de son élévation ; aussi tous ses prestiges s'évanouissaient. Ce qui l'avait créé minait son existence ; ce qui eût pu le raffermir repoussait sa domination. Il n'était plus pour chaque parti qu'un homme de mensonge et de crime.

Son gouvernement, qui, pour se soutenir, eût eu besoin d'ordre, de droit et de justice, ne pouvait, sans risque d'inconséquence, en appeler, pour sauver le pays, à ces bases éternelles de la société humaine. Il ne lui restait qu'une ressource : c'était de se réfugier audacieusement dans le despotisme, de tout braver pour tout asservir, et de ne

croire à rien.... qu'à la force. Il étendait donc sa tyrannie avec une imposante assurance. Il avait partagé la Flandre en commandemens militaires. Des gouverneurs s'étaient installés dans les principales villes du royaume, et chacun de ces dictateurs obéissait aux ordres du chef suprême (1). Il faisait pleuvoir les châtimens sur toute rébellion au pouvoir, s'efforçant d'oublier que peu auparavant il avait proclamé l'insurrection élan sublime et droit sacré. De noirs cachots se refermaient sur de nombreuses victimes. Des têtes tombaient à sa voix (2) ; mais les amputations sociales ne

---

(1) *Kronyke Van Vlaend.*, t. 1.—Van Praet, *Hist. de Flandre*, t. 2.

(2) Van Praet, t. 2, p. 31 et 40.—Mézerai, *Hist. de France*, in-fol., t. 1, p. 769 et suiv.—Daniel, *Hist. de France*, in-4, t. 5, p. 313 et suiv.—Froissard, ch. 3.—Meyer.—Anquetil, et les auteurs déjà cités.

ravivent pas les chairs mortes d'une nation. La Flandre tombait d'opprobre en opprobre et de désastres en désastres. Jacque se croyait grand de succès, il ne l'était que de flétrissures.

Le haut commerce inquiet, la noblesse indignée, la bourgeoisie mécontente et les ouvriers furieux, prophétisaient de nouveaux troubles. Quand un pays s'est une fois jeté dans la carrière des révolutions, « *Marche !* lui crie le génie des vengeances ; *C'est toi qui l'as voulu, marche encore!* » et le malheureux pays, précipité d'abîme en abîme, sans pouvoir arrêter sa course, se débat convulsivement sous ce mot d'arrêt infernal, mot brûlant d'anathème, MARCHE!

Le Brasseur Roi, vainqueur des émeutes, s'était flatté de consolider son usurpation en obtenant pour son fils la main de quelque illustre princesse. Des propositions étaient

parties; des affronts allaient y répondre.

La Grande-Bretagne, aussi habile en sa politique qu'ambitieuse dans ses vues, jugeait la position du Reward, et s'apprêtait à en tirer parti. Elle avait senti que cet instrument de désorganisation pouvait lui être utile dans ses projets de bouleversement contre la France. Édouard d'Angleterre n'embrassait avec chaleur le parti du démagogue de Gand, que pour le ruer contre Philippe de Valois. Vainqueur du fils de saint Louis, il comptait briser Artevelle, et ceindre la couronne flamande (1).

« — Il faut, magnanime Reward ! disait l'envoyé d'Albion, que le souffle du Bras-

(1) Froissard, t. 1.—Mézerai, t. 1, in-fol.—Velly.—*Hist. de Fl.*, t. 2. — *Hist. générale de Belgique*, t. 3. —Butkens.—Denys Sauvage.—Levesque, *la France sous les Valois*, t. 1.

seur Roi excite une tempête assez forte aux rives de la Seine, pour qu'il y ait naufrage à Paris. Il est des vents qui brisent des trônes (1). »

Et l'usurpateur souriait.

« — La France vous déclare la guerre, continuait le renard britannique. L'insensée court à sa perte en prenant les armes pour Louis de Nevers. Gand ne veut plus des princes déchus. L'Angleterre interviendra dans la lutte (2) ; Édouard, à la tête de

---

(1) Paroles historiques.

(2) « Le plus fier des souverains anglais prostitua » sa puissance à soutenir un rebelle, et lui envoya » deux milles archers pour combattre les Flamands » restés fidèles au souverain légitime. » — Levesque, *la France sous les Valois*, t. 1, p. 434.

ses armées, viendra ici lui-même, en personne. »

Et l'usurpateur tressaillait.

L'envoyé de la Grande-Bretagne est sorti du palais d'Artevelle. Bertrade est auprès du Reward.

Le chef démagogue, à l'aspect de la noble veuve, cherche vainement à déguiser la sourde haine qu'il lui porte, et l'effroi secret qu'elle lui inspire : son regard, étudié d'avance, affable, souriant, gracieux, est mensonger dans ses flatteries, et menaçant dans ses caresses.

Il portait une longue robe bleue du drap le plus fin, doublée et bordée d'une riche fourrure brune, et ouverte sur la poitrine pour laisser voir une veste brodée en or.

Cette robe, très-ample, était serrée autour de sa taille par un ceinturon étincelant de pierreries, auquel une épée était suspendue. Un capuchon doublé d'hermine tombait sur ses épaules, et ses souliers de velours bleu étaient pailletés d'or et d'argent (1).

Sa physionomie était dépourvue de dignité : il cherchait néanmoins à y suppléer en se donnant un air de douceur majestueuse et de bonté patriarchale; mais cette prétention à ce qui n'était pas en lui, n'aboutissait qu'à jeter sur toute sa personne une couleur d'hypocrisie ignoble, et une expression de bienveillance triviale qui repoussait l'âme à sa vue. Il parlait de combats en brave, et comme l'eût fait Jules-César; mais ses exploits étaient des pro-

(1) Power, *Kings secret*, t. 1.

blèmes, ils ne brillaient que sur ses lèvres. Jacque était, parmi ses compatriotes, la déception sous forme humaine; c'était la bassesse empourprée (1).

« — Que voulez-vous de moi, Bertrade? dit le potentat lourd et vulgaire. Vos pensions vous sont-elles payées? »

Bertrade a laissé tomber sur lui un regard froidement dédaigneux.

« — Jacque, il n'est pour toi, répond-elle, autres questions que celles d'argent, je le sais; j'ai pu te connaître. Honneur, droit, morale et justice, l'argent résout tout à tes yeux.

---

(1) Mézerai, *Hist. de France*, t. 1, in-fol., p. 769.— Daniel, *Hist. de France*, t. 5, in-4, p. 313.—Levesque, *la France sous les Valois*, t. 1. — Froissard, et les auteurs déjà cités.

» — Modérez vos expressions. Dieu m'a donné la toute puissance.

» — Pour peu d'instans, peut-être, Artevelle.

» — Est-ce qu'il vous aurait communiqué ses intentions futures? Portez-vous message de prêtre?

» — Je n'ai mission que de moi-même. Si j'en avais de l'Église sainte, je t'annoncerais les foudres de l'anathème, car la Flandre est sur le point d'être excommuniée. La terre et le ciel se retirent ensemble et à la fois de devant ton trône éphémère. Tu n'as pour toi ni peuple ni Dieu (1).

---

(1) *Voyez* tous les historiens de Flandre. « La sen-
» tence d'interdiction fut prononcée; tous les prêtres
» flamands furent saisis de frayeur; mais Edouard
» promit qu'il en enverrait qui ne feraient pas difficulté

» — Je dompte l'un, et ris de l'autre.

» — Artevelle ! tu peux m'en croire, il est une loi de la Providence qui interdit au pouvoir de grandir long-temps par la perversité. Tu comptes sur ton étoile, tu préfères les flatteries de l'Angleterre aux moralités de Rome : aveugle jouet des enfans du désordre ! tu as été une idole, tu seras nécessairement une victime ; c'est une destinée écrite d'avance dans le grand livre des nations. Il a été facile à la trahison de conduire au crime les élèves du mensonge et de l'infamie : mais discipliner ensuite de pareilles légions, les façonner à l'obéissance et à l'ordre, voilà ce qui n'est plus en sa puissance. Le fleuve révolutionnaire, où

» de dire la messe. » Van Praet, *Hist. de France*, t. 2, p. 41.

l'on disait vouloir retremper la nation, est une mer sanglante que l'usurpation se flatte en vain de traverser à pied sec : tout s'y engloutira à la fois, gouvernement, lois, et royaume.

» — N'avez-vous, interrompt le Reward, que prophéties à m'adresser ? La patience a aussi un terme.

» — Tu m'écouteras jusqu'au bout. Ce n'est pas que j'aie la prétention de te ramener au droit chemin, j'en connais l'impossibilité; mais ma présence et mes paroles sont imposées à ta vie comme menace et châtiment. Il faut, bon gré mal gré, que tu les subisses. Il y a là justice suprême; il y a preuve qu'il est un Dieu.

» — Puisque je vous fais tant d'horreur, pourquoi puisez-vous dans mes coffres ? Mon or doit être impur à vos yeux.

» — Ton or soulage l'infortune. Je te

l'enlève, non pour moi, mais pour secourir tes victimes. Il fait des heureux malgré toi.

» — Que vous faut-il de plus ? Finissons.

» — Tu m'as proposé vingt fois des terres, des châteaux, des domaines ; j'avais tout refusé jusqu'à ce jour : j'ai changé d'avis, Artevelle. Je ne veux plus de tes pensions ; mon projet est de me retirer dans la solitude ; et, pour y vivre noblement, j'ai fait choix d'une seigneurie.

» — Qui vous la donnera ?

» — Qui ! Toi. »

Le sordide usurpateur a peine à contenir l'indignation qui bouillonne dans ses veines.

» — Une seigneurie ! Et laquelle ?

» — Tu en as plus d'une à offrir : tu as des domaines partout ; ta richesse est incalculable (1). »

---

(1) Power, *Kings secret*, t. 1.

Le fourbe affecte de sourire.

« — Votre demande imprévue m'étonne.

» — Qu'elle te soit agréable ou non, j'insiste, et nul refus n'est possible. »

Le Brasseur Roi frémit de colère; sa voix néanmoins reste calme.

» — Faut-il à votre orgueil un castel vaste et fortifié?

» — Je veux un castel suzerain. Jacque! as-tu donc oublié que les habitudes de châtelaine n'ont rien d'étranger à ma vie? Faut-il que je te remette sous les yeux les événemens qui m'ont précipitée où je suis? Me forceras-tu de publier!.....

» — Paix! interrompt le chef démagogue; les murs ont ici des oreilles. C'est assez, pas un mot de plus. Femme cruelle! Choisissez parmi mes châtellenies. Quelle seigneurie vous faut-il? Vous l'aurez.

» — Celle d'Oudenbourg.

» — Aux bords de la mer ?

» — Près d'Ostende. »

Les lèvres du Reward ont pâli ; sa figure se décompose. L'hypocrite, étrangement agité, n'a pu parvenir à dissimuler ses secrètes alarmes.

» — Oudenbourg ! a-t-il répété ; pourquoi ce lieu plutôt qu'un autre ?

» — Parce qu'il y a sur cette terre un monument pieux que j'affectionne, et où je compte m'installer.

» — Et c'est ?......

» — Une maladrerie. Là est la fameuse chapelle de *Notre-Dame-des-Mariniers*. »

Ces mots ont achevé de bouleverser le Brasseur Roi. Il se lève, il marche à grands pas. Il jette un regard oblique sur la mystérieuse veuve ; et sa main se promène, avec

un tremblement convulsif, sur le manche d'un poignard caché sous ses vêtemens.

« — Tenez-vous à jouir aussi, reprend-il d'un ton bref, de tous les priviléges de la seigneurie, des hautes et basses justices, des droits de vie et de mort, du pouvoir d'armer les vassaux?

» — Pourquoi pas, messire Jacque! Je veux, avec la propriété du domaine, toutes les prérogatives qui y sont attachées. Rien en cela n'est extraordinaire. Remontant à la sphère où j'ai eu coutume de vivre, je n'aurai nul remords à y craindre, car je n'y aurai rien usurpé. »

L'irritation d'Artevelle est à son comble.

« — Bertrade! s'écrie-t-il brusquement, qu'est devenu Urbin Wenemare? »

La noble veuve s'attendait à cette question, quoiqu'elle parût hors de propos.

« — Je ne saurais dire où il est. L'ingrat, depuis plus d'une année, a oublié sa vieille amie ; je n'ai de lui aucune nouvelle. A quelle fin t'en informes-tu ? »

Cette réponse, faite avec la plus extrême simplicité, a calmé en partie les inquiétudes du Reward. Ses soupçons ont perdu de leur force. Il se rasseoit près de Bertrade.

« — Quand voudrez-vous partir ?

» — Dans trois jours.

» — Sitôt ! la chose est impossible. Il est, avant que vous puissiez entrer en possession d'Oudenbourg, des formalités à remplir. Des écrits sont indispensables. J'aurai à signer plusieurs actes. Vous ne quitterez Gand qu'après Pâques.

» — Je veux que tout soit prêt dans trois jours. C'est à la maladrerie d'Oudenbourg que je compte remplir mon devoir pascal.

Je ne retarderai pas mon départ. Je ne change jamais mes plans.

» — Mais il faut le temps nécessaire...

» — Je n'ai qu'un mot à te répondre. *Je veux que tout soit prêt :* JE LE VEUX.

» — Cependant...

» — Plus d'objections. Tu n'ignores pas qui je suis ; tu sais aussi ce que je peux. Te le rappellerai-je ?...

» — Non, Bertrade.

» — J'ai tenu mes promesses.

» — Oui.

» — Si j'eusse parlé... Artevelle !

» — Assez ! de grâce, assez ! Tout est dit. Vous pourrez partir dans trois jours. On fera pour vous... jusqu'à l'impossible.

» — J'y compte ; je suis satisfaite.

» — Vous sortez ?

» — Je n'ai plus rien à te dire.

» — Ne vous reverrai-je plus?

» — Je ne rentrerai sous ces murs, que pour y saluer le comte de Flandre, notre souverain légitime.

» — Vous croyez à son triomphe à venir?

» — Reward! j'étudie le présent : les temps futurs s'y montrent visibles.

» — Le peuple, qui m'a choisi pour maître, oserait-il renverser son ouvrage?

» — Le peuple, en t'abandonnant, ne fera qu'imiter ta conduite: tu lui as manqué le premier, il ne sera félon qu'après toi.

» — Je le crains peu, j'ai su le dompter. Vous ne connaissez pas le peuple, Bertrade: il méprise un roi paternel, il se prosterne devant un chef sans pitié. J'étais l'homme qu'il lui fallait. Si la tourbe insurrectionnelle s'avise encore de remuer, je lui ôterai mouvement et vie. La fourmilière qu'on

écrase jette, il est vrai, des odeurs fétides; mais pourvu que ce qui pue n'empoisonne pas, pourvu que ce qui fait tache ne fasse pas entrave, le gouvernement, le commerce et la société n'en feront pas moins leurs affaires comme auparavant. Il est des nécessités qu'il faut subir : ma puissance est ici, maintenant, la première de toutes. Le peuple, quand on sait le manier, ne barre rien, n'est en travers de rien; il n'a qu'une volonté négative, et qu'une intelligence hébétée; on ne souffre point qu'il se redresse : on le renverse, et on l'enjambe; puis l'ordre règne, et tout est dit.

» — Jacque! voilà de la franchise; je te comprends; mais, prends-y garde! le monde est en progrès de lumières; la civilisation, comme la morale, est un élément, et non une bouffonnerie. On peut la bafouer quelque temps; mais elle, aussi, rira

à son tour. La justice et la légitimité assises sur les temps, et levant leurs hautes pensées par-delà les révolutions, voient déjà la fin de ton règne.

» — Puis, qu'annoncent-elles? prophétesse! dit le Brasseur Roi d'un ton ironique : grand désordre?...

» — Grand châtiment.

» — Infligé sans doute au royaume?

» — Non, Reward; à l'usurpateur. »

VI

La pluie tombait à torrens ; le ciel était chargé de nuages épais, que le vent des tempêtes poussait confusément, d'un horizon à l'autre, dans les vastes champs de l'espace. Le long roulement de la foudre

se confondait, sur les côtes d'Ostende, avec le sourd bruissement des mers. C'était une de ces nuits de désastres et de naufrages dont les marins eux-mêmes s'effraient.

Quelques pêcheurs réunis sous un hangar sauvage, à peu de distance de l'Océan, séchaient leurs habits, trempés d'eau, devant un foyer pétillant. Plusieurs soldats de compagnie franche, leur capitaine *Cœur-d'Acier*, trois ou quatre ouvriers de Gand, deux marchands drapiers voyageurs, et un vieux dominicain, étaient venus se réfugier dans la même enceinte. L'orage continuait à gronder; l'aube du jour ne paraissait point encore. Les deux commerçans, égarés de leur route, déploraient les catastrophes que pouvait occasionner la bourrasque aux navires sortis du port ; les pêcheurs, couchés sur des nattes, s'étaient endormis à l'écart ; les routiers fumaient et juraient ; les

ouvriers mangeaient en silence quelques restes de repas tirés de leur besace; le prêtre, pâle et défaillant, murmurait tout bas ses prières.

« — Regardez l'averse qui tombe, dit *Cœur-d'Acier*, le chef des routiers. Par la barbe du père Noé! c'est le déluge qui recommence. Triste abri que cette cahute! M'est avis qu'on en ferait plutôt un coupe-gorge qu'une arche.

» — Plus d'un vaisseau marchand périra! répond tristement un des négocians en drap. L'Océan rugit comme un tigre. »

Le capitaine éclate de rire.

« — Tant pis pour les coquilles de noix! qu'elles sombrent, c'est leur affaire. Il en arrivera peut-être un peu moins de laines à Gand; tant mieux pour les marchands de fromages!

» —Les laines ne manqueront pas en Flan-

dre, a riposté un ouvrier, notre Brasseur Roi sait nous tondre.

» — Il fait pire encore, dit un autre. Ne voilà-t-il pas la couardise couronnée de Gand qui nous enchevêtre de dagues et de rapières pour monter la garde à sa porte! Et cela sans qu'il lui en coûte un *groat* (1). Nenni dà! Qu'il crève de peur, nuit et jour, dans ses guenilles royales : ce n'est pas moi qui dégaînerai pour donner du cœur à qui en manque. J'ai déserté la grande cité; je me ferai marin à Ostende.

«—Traîtrise et villonies n'ont qu'un temps, répond le commerçant drapier. Il arrivera méchief au gros buveur de bière. Ce dessein, qui lui est récemment poussé, de faire de nos corps de métiers des confréries militaires, aura malencontreuse issue (2). Le

---

(1) Monnaie du temps et du pays.

(2) *Kronyke Van Vlaend*, t. 1.—Van Praet, *Hist.*

beau profit pour nos magasins ! il nous affuble de glaives, en nous menaçant de gibets. Patience ! Si le gaillard lui-même échappe à l'une de ces choses, c'est qu'il est prédestiné à l'autre. »

Le dominicain écoutait avec attention ; mais, en proie aux souffrances de quelque horrible maladie, il semblait aux portes du tombeau. Son visage était décharné ; son front avait des teintes livides.

Un routier a pris la parole :

« — Compère ! attention à nos langues. La majesté du *vox populi*, comme disent les clercs en se gaussant de nous, pourrait, s'il lui en vient le caprice, les faire arracher de nos mâchoires. Tudieu ! n'en courons pas la chance (1). La trahison à gros ventre

---

de Flandre, t. 2.— Aug. Voisin, *Notice historique sur Gand*, p. 20.

(1) « Il suffisait, dit Anquetil, d'avoir dit un mot

et à conscience large, qui empoche à Gand nos trésors, regarde la clémence comme une niaiserie. Féodaux, bourgeois et truands, il détruit tout, à son usage. C'est un luron qui a couru le monde (1). On assure qu'il sait en grande partie, à la manière des docteurs, comment chacun parlait à *Babel*, pays d'où nous est venu le *babil*. C'est pourquoi il veut qu'on se taise ; car, à ce que dit ce grand Jacque, le silence est patriotique.

» — Patriotique ! a répété *Cœur d'acier*.

» contre ce monstre pour être assassiné. » *Hist. de France*, t. 2, p. 308.

(1) Artevelle avait voyagé en France, et avait parcouru une foule de contrées. En 1310, il avait accompagné le comte de Valois à l'expédition de l'île de Rhodes. — *Gand sous Artevelle*, Auguste Voisin, p. 19. — Froissard, t. 1. — Continuat. Nangii — Kluit, *Hist. comitatus Holland.* — Jean Petit, t. 1, p. 273.

Ce mot sonne bien mal à sa bouche. Par le dragon du béfroi de Gand (1)! *la Tour rouge* convient à Jacque : là finissent les parricides (2). Le savez-vous, mes camarades ! ce prétendu fils de la patrie, dévorant le sein qui l'a porté, appelle l'étranger à son aide. Édouard a quitté la Grande-

---

(1) Le *béfroi* à Gand est couronné d'un dragon de cuivre doré qui sert de girouette : l'on prétend qu'il fut enlevé du temps des croisades, par les Brugeois, sur une des mosquées de Constantinople, et que les Gantois le prirent à leur tour aux Brugeois dans les guerres civiles du quatorzième siècle. Aux grands jours de réjouissances, ce dragon, qui est plus gros qu'un bœuf, est entouré le soir de pots de goudron enflammé ; et un homme placé dans son intérieur, lance des fusées qui se perdent dans les nues.

(2) *Den Rooden torren* était une tour ronde construite en briques, près d'un pont appelé *Pas-Brugge :* on y punissait de mort les parricides, en les précipitant du haut de cette tour dans la Lys, après les avoir cousus dans un sac de cuir.—Aug. Voisin, *Guide des voyageurs à Gand*, p. 10.

Bretagne ; il va débarquer sur ces rives, et Gand lui prépare des fêtes.

» — Frères ! dit le dominicain, Rome a excommunié Artevelle (1).

» — Et nous aussi par contre-coup, dit un pêcheur demi-réveillé. Le diable est maintenant en possession de nos filets : pas de poissons depuis trois jours ! et dans la semaine avant Pâques !

» — Implorez votre protectrice, a repris l'ecclésiastique, Notre-Dame-des-Mariniers!

» — J'irai demain à sa chapelle.

» — Loin d'ici ?... demande un soldat.

» — Non, près du castel d'Oudenbourg, à la grande maladrerie.

» — D'Oudenbourg ! répète un des négocians voyageurs : je connais cette sei-

---

(1) Van Praet, *Hist. de Flandre*, t. 2, p. 41.

gneurie ; elle vient de changer de patron : Jacque l'a donnée à Bertrade. »

Le dominicain, défaillant, a poussé une plainte lugubre ; on eût dit un dernier soupir.

« — Quelle est cette Bertrade? interrompt l'autre commerçant ; serait-ce la noble veuve d'Éverghem ?

» — Elle-même, dit *Cœur d'Acier*.

» — On dit, c'est chose assez singulière, qu'elle commande au Brasseur Roi.

» — Oui, réplique le capitaine, et Jacque tremble devant elle. Hier soir elle est arrivée à la maladrerie. Je compte la voir aujourd'hui.

» — Moi aussi, murmure le prêtre, si du moins j'ai un jour à vivre.

» — C'est douteux, répond l'homme d'armes : le Très-Haut, je crois, vous attend ; j'ai même idée qu'il s'impatiente.

» — Connaissez-vous Bertrade, messire? dit le drapier au capitaine.

» — Sans doute. Mes soldats sont à elle. Je suis vassal de sa seigneurie : je vais aller prendre ses ordres.

» — Est-ce qu'elle aurait besoin de vos services? a repris le dominicain. La noble veuve est peu guerrière.

» — Frocard! occupez-vous de vos psaumes; préparez un *De profundis*, on le chantera pour vous avant peu.

» — Capitaine! dit un pêcheur, que deviennent nos anciens princes?

» — Ce n'est pas l'heure d'en parler.

» — Reviendront-ils?

» — Jamais assez tôt. Laissons d'abord s'user le tyran. »

Le dominicain s'est levé; mais à peine peut-il remuer ses membres. L'horizon com-

mençait à s'éclaircir, et l'ouragan soufflait avec moins de furie.

« — Le jour reparaît, dit le prêtre : c'est le dernier peut-être pour moi. Mon Dieu ! quelques heures encore !

» — La pluie a cessé, camarades ! crie le capitaine à sa troupe. Gérard Denys est sur la côte ; tâchons de le rejoindre : partons. »

Les routiers ont repris leurs armes ; les pêcheurs secouent leurs filets ; les marchands voyageurs se sont remis en route pour Ostende ; et le hangar redevient désert.

Plusieurs heures s'étaient écoulées. Le firmament ne s'était épuré que par intervalles. La tempête qui mugissait était de celles qui durent trois jours dans le voisinage des mers. Deux naufragés, demi-mourans, ve-

naient d'être jetés sur les rivages d'Oudenbourg. Le bâtiment qu'ils montaient la veille avait péri non loin de la côte.

L'un d'eux n'avait que dix-huit ans. Sa figure distinguée, sa taille gracieuse, la délicatesse de ses membres, et la noblesse de son maintien, tout révélait en lui une haute origine. Ses vêtemens étaient néanmoins d'une extrême simplicité : ce n'étaient ni ceux d'un chevalier, ni ceux d'un commerçant, ni ceux d'un troubadour. Son chaperon, de simple drap brun, n'était orné que d'une petite étoile d'argent. Point de broderies à son justaucorps. Il ne portait ni écharpe, ni pierreries, ni dentelles : mais dague, ceinturon, gantelets et glaive.

C'était le fils du comte de Flandre.

L'autre était Urbin Wenemare.

Le neveu de Gérard Denys, s'étant rendu en France, y avait exécuté ses plans avec

une rare habileté. La mâle beauté de sa personne, la vaillance de son épée et les séductions de son esprit lui avaient gagné en peu de temps la confiance entière des comtes de Flandre. Il était venu leur offrir ses services; le prince et son fils les avaient acceptés avec reconnaissance. Il avait suivi ses nouveaux patrons au camp de Philippe de Valois; et là, se distinguant aux combats, il s'était fait un nom de héros.

Urbin, favorisé par je ne sais quel don de la Providence, exerçait à son gré une puissance occulte et mystérieuse sur les êtres qu'il voulait séduire. Louis de Male avait cédé sans résistance à l'influence irrésistible; il s'était passionné pour le jeune guerrier flamand, qui semblait ne s'être rendu en France que pour se dévouer à sa cause. Wenemare, en peu de temps, était devenu son compagnon chéri; et le comte de

Male, sans pouvoir se l'expliquer à lui-même, en était arrivé à n'avoir plus d'autres volontés que celles de son frère d'armes.

Tout à coup le soldat d'Artevelle est venu porter à Louis de Nevers de faux écrits de Bruges et de Gand. On y supplie le souverain légitime d'envoyer secrètement son fils au nord de la Flandre où l'appelle un parti puissant; sa présence y sera le signal d'un soulèvement général contre l'usurpateur; et le triomphe est assuré.

Le comte de Flandre avait pour Urbin la plus vive affection. Il n'a révoqué en doute aucune des signatures présentées à ses regards; pas un soupçon ne s'est élevé dans son esprit. L'intrépide Wenemare lui paraît un de ces génies puissans, à la garde desquels un souverain peut confier en toute assurance et l'héritier de sa maison, et les

destins de son royaume. Il entoure son fils de serviteurs fidèles. Un navire est frété pour eux; et la victime, promise à l'usurpateur de Gand, s'est élancée avec transport sous l'égide du meurtrier.

Mais une Providence inflexible était venue frapper au cœur Wenemare au milieu de ses noirs succès. Le gracieux fils de Flandre était adoré de tous ceux qui l'approchaient: il était si pur et si beau! Urbin lui-même n'avait pu se refuser à admirer l'enfant des rois dont la grande âme et les douces vertus se développaient de jour en jour. Il ne l'avait d'abord suivi et étudié que mu par des sentimens de vengeance, et pour accomplir son serment: il l'avait ensuite entouré de ses soins avec un affectueux intérêt: puis, par degrés, il s'était attaché à lui avec enthousiasme; et enfin, se passion-

nant pour l'innocence, il s'était pris d'horreur pour lui-même.

Il avait vainement cherché à découvrir quel était le gentilhomme flamand de la cour du prince déchu, qui lui avait enlevé Néolie; ce mystère était resté impénétrable. Une lettre d'Artevelle, qui lui avait été récemment remise en France, contenait ces perfides mots :

« — La nièce d'Hamstède n'est plus au
» pouvoir de son ravisseur; mais vengez-la,
» l'honneur vous l'ordonne. Je ne vous la
» rendrai, Wenemare, que l'avant-veille
» de Pâques, à la chapelle d'Oudenbourg;
» soyez fidèle à vos promesses, et je saurai
» accomplir les miennes. Si vous manquiez
» à la sainteté de votre serment, malheur à
» vous! Plus de Néolie ! »

Revenons aux deux naufragés.

Louis de Male, au moment où les vagues de la mer engloutissaient le vaisseau qui devait le débarquer près d'Ostende, s'était senti saisir par une main toute puissante. Un homme, aux proportions colossales, au teint brun, au regard farouche, ne l'avait pas quitté un instant. Le prince était sur le point de périr : déjà les flots salés avaient coupé le passage à sa respiration, déjà les abîmes de l'Océan allaient lui servir de tombeau, lorsqu'une voix énergique, s'élevant, au-dessus des bruits du naufrage, comme pour répondre à la mort qui réclamait une illustre proie, s'était écriée : PAS ENCORE !

Le prince avait perdu connaissance; mais un reste de vie et de force lui laissait le vague sentiment de ce qui se passait autour de lui pendant l'absence de ses facultés. Ses yeux, bien qu'à moitié fermés, voyaient les gouffres de la mer ouvrir un magique

passage au soldat libérateur qui, d'une main le soutenait, et de l'autre fendait les flots. Ces mots étranges : *Pas encore!* tintaient comme une cloche de salut au milieu de l'affreux cauchemar sous lequel sa pensée se débattait convulsivement. Le malheureux était immobile, anéanti; mais il sentait néanmoins que quelque chose de plus fort que l'Océan le soulevait au-dessus des ondes, le tournoyait dans l'ouragan et le roulait hors des rescifs. Son cœur reconnaissait instinctivement l'athlète invulnérable qui lui soumettait la nature. Une volonté de fer semblait briser pour son salut les décisions de la tempête, éclairer les nuits du désastre, et crier, *halte!* aux vents du naufrage. C'était Urbin qui le sauvait.

L'héritier des comtes de Flandre est

étendu sur le sable du rivage, non loin de la forêt d'Oudenbourg. Une assez longue interruption de bruit et de mouvement l'a retiré peu à peu de son engourdissement léthargique : Urbin est à genoux près de lui; et, réchauffant ses mains dans les siennes, il l'appelle des plus doux noms.

Louis se précipite à son cou.

« — Oh oui ! s'écrie-t-il, PAS ENCORE ! Tu l'as demandé, l'on t'exauce. Je dois vivre, et c'est pour t'aimer. »

Urbin frissonne à ces paroles. Son visage, beau d'énergie et de souffrances, s'est détourné du jeune Louis avec l'expression du désespoir.

« — Réponds ! que j'entende ta voix ! a repris le comte de Male, cette héroïque voix qui commandait tout à l'heure aux élémens déchaînés. Je te dois la vie, Wenemare ! Oh ! je me sens disposé à remercier

l'orage; il aura resserré nos liens, il nous rend plus chers l'un à l'autre.

» — Mon prince !....

» — Dis donc : Mon ami ! »

Urbin a repoussé doucement l'héritier du trône de Flandre. D'horribles pensées, comme des serpens de feu, venaient s'enlacer en ce moment autour des émotions de son cœur, les tordaient et les étouffaient.

Le prince est debout sur la rive. L'Océan, la nuit, le naufrage, la pluie, l'ouragan, le tonnerre, rien de ces objets ne l'occupe; Urbin seul fixe son attention, il n'a qu'Urbin devant les yeux, il n'est qu'Urbin qui l'épouvante.

« — Quels regards ! s'est-il écrié. Mon compagnon, mon frère, qu'as-tu ?.... Dieu et toi vous m'avez sauvé, et l'horreur se peint sur tes traits !..... Reprends tes esprits, Wenemare. Remercions ensemble le ciel:

toi, des forces qu'il t'accorda : moi, de l'ami qu'il m'a donné. »

Louis s'est jeté à genoux. Il a découvert sa jolie tête à blonds cheveux, dont la pluie a déroulé les boucles. Ses beaux yeux bleus se sont levés vers le ciel, au milieu du désordre des élémens, avec la piété du juste et la sérénité de l'ange. L'eau ruisselle de son front; mais, bien que ses membres délicats tremblent de fatigue et de froid, il n'est point à ses maux, il prie.

Les vagues de la mer, poussées contre les rochers de la côte, se brisaient avec fracas à ses pieds. Urbin, pâle comme un fantôme, était là, seul, en face de lui, les bras croisés sur sa poitrine, immobile, droit et glacé. Il avait repoussé violemment hors de lui un ardent besoin de prière; et, regardant Louis prosterné, son œil, semblable à la voûte orageuse, lançait

des éclairs menaçans. Il se passait à la fois quelque chose de touchant et de monstrueux dans le cœur de cet homme étrange ; il s'y mêlait amour et démence, haine et pitié, crime et vertu. Une détermination solennelle qu'il se figurait être un saint devoir, et qui s'était irrévocablement emparée de sa vie comme d'une possession assurée, le poussait sans miséricorde hors de ses affections et de ses principes, de ses vœux et de sa nature.

L'enfant des rois s'est relevé ; il a appelé Urbin d'une voix tremblante, il n'a obtenu aucune réponse. Son libérateur, tout à l'avenir de sang où il marche, n'entend pas même les bruits de la foudre ; il ne prête l'oreille, au-dedans de lui-même, qu'aux appels de la trahison.

Sa taille athlétique se dessinait en noir sur les nuées grisâtres qui couraient rapi-

dement d'un horizon à l'autre. Louis contemple un instant, avec un vague pressentiment de malheur, le génie lugubre et silencieux qui l'enthousiasme et qui l'effraie, qui fascine son intelligence, et qui commande en maître à son cœur.

Puis, du geste, implorant son aide :

« — Urbin ! j'ai bien froid, dit le prince. Ne chercherons-nous pas un abri ? J'ai encore besoin de ton assistance : je n'ai pas, moi, ta haute stature ; il me manque aussi ta vigueur ; mais j'ai ton courage, marchons. Je ne sens ni mal ni fatigue quand je me presse contre toi. »

Et le comte de Male a passé son bras autour de celui d'Urbin. Ce dernier cède à son désir. Les deux naufragés s'éloignent lentement de la rive ; et, non loin des champs d'Oudenbourg, ils errent au sein des forêts.

Wenemare soutenait avec une tendresse inquiète et morne les pas du jeune fils de Flandre; sa langue semblait collée à son palais : un tressaillement involontaire était sa seule réponse à chacune des questions que lui adressait son compagnon d'infortune. La douce voix du prince agissait sur ses sens à la manière d'un coup électrique. Elle le réveillait comme en sursaut d'une espèce de somnambulisme. Il ne marchait que par instinct, il n'écoutait que par secousses.

« — Mes gens auront péri, n'est-ce pas? demande le comte à voix basse. Mon père avait choisi les plus dévoués. Je l'entends encore me recommandant à leurs soins..... Pauvres malheureux!.... Quelle mort!..... Mais tu ne pouvais pas nous sauver tous : Dieu n'avait mis que moi sous ta garde.

» — Sous ma garde! A répété Urbin

d'un ton lugubre; non, ce n'est pas Dieu qui vous y a mis.

» — Et qui donc?

» — Demandez au ciel.

» — Homme inexplicable! a repris douloureusement l'héritier des souverains; pourquoi ces mots extraordinaires? Ce n'est pas, du reste, la première fois que tu m'alarmes. Depuis que tu me décidas à partir avec toi pour la Flandre, depuis que tu me remis ces secrètes dépêches des fidèles sujets de mon père qui m'appelaient auprès d'eux pour les aider à renverser l'usurpateur, Urbin, ton caractère a changé, ton humeur est devenue farouche, tes pensées sont devenues sauvages. Parfois je souffre à tes côtés; et pourtant, qui t'aime plus que moi!

» — Il ne fallait pas me suivre, mon

prince, répond brusquement Wenemare. Etes-vous d'ailleurs bien certain que les dépêches flamandes ne soient pas fausses? Etes-vous sûr qu'il n'y ait pas quelque trahison dans leur appel ?

» — Mon père a vu les signatures; il a reconnu les sceaux armoriés qui y étaient joints. Un tel soupçon est odieux : il m'indigne; je le repousse. C'est la première fois qu'il te saisit; pourquoi me l'avoir communiqué si tard? Quoi ! tu crains des pièges?

» — Peut-être.

» — Où nous attendent-ils?

» — Partout. »

Ces paroles ont été dites avec l'accent d'une vive affection; et pourtant rien n'était plus sombre et plus menaçant que le front contracté d'Urbin. Il avait un rire funèbre.

Le prince a retiré son bras de celui de son guide avec un frémissement involontaire ; il a passé sa main sur ses yeux comme pour chasser une image horrible, qui aurait essayé de s'interposer tout à coup entre Wenemare et lui. Puis il a repris lentement :

« — Mon ami, parlons d'autre chose : de tout.... hormis de trahison. Parle moi, comme au temps passé....

» — De quoi?

» — De combats et d'amour ; de tes jeunes années, de ta première passion, de Néolie.....

» — De Néolie ! s'écrie Urbin d'une voix de tonnerre, Dieu terrible ! quel souvenir !... qui met ici ce nom sur vos lèvres ?... Ce nom ! savez-vous ce que c'est? c'est du sang, c'est du désespoir, c'est la vengeance, c'est la mort !

» — O ciel! dit l'enfant royal, avec une terreur ingénue, et en reculant devant la figure bouleversée du soldat d'Artevelle. O ciel! qu'un tel amour est horrible! C'est vous, en ce moment, qui me faites l'effet de la vengeance; c'est vous qui me semblez la mort! »

Son cœur palpitait d'étonnement et de frayeur. Wenemare l'a saisi dans ses bras, et le presse contre son sein.

« — Mon jeune ami! mon prince! pardon! Mes sens, qu'a troublés la fatigue... Oh! je vous aime avec passion; mais votre sort me fait trembler, votre position m'épouvante. Ce que je sens ne peut se dire. Si vous saviez ce que je souffre! Ce sont les angoisses de l'abîme. Je périrais pour vous mille fois... avec transport... avec bonheur. Dieu! que n'ai-je été englouti dans ces vagues sans pitié qui nous poussaient

ensemble au rivage !... Malédiction ! où sommes-nous ! »

Mais cette incohérence de langage, et cette sorte de démence passionnée, ont rendu le calme au jeune Louis de Male ; il ne voit dans les terreurs de Wenemare, que les mouvemens naturels d'une âme élevée, à l'heure où une grande responsabilité commence à se déployer tout entière devant elle, et à peser sur ses destins. L'ascendant magique d'Urbin sur son esprit, ne saurait perdre de sa force. Il ne s'explique pas complétement les divagations de son compagnon chéri, mais il connaît son dévouement ; il est sous le charme de ses accens pleins d'énergie et de sentiment ; il se complaît dans cette région orageuse et bizarre, où l'amitié l'enserre comme une proie. La force sauvage d'Urbin, les contrastes de son caractère, et jus-

qu'à son égarement mystérieux, l'intéressent et le subjuguent, le tourmentent et le rassurent, le repoussent et le ravissent. Urbin est son démon et son dieu; il est pour lui ciel et enfer.

« — J'aperçois un abri désert, dit l'héritier des comtes de Flandre : c'est une hutte de pêcheurs. »

C'était le même toit rustique, où peu d'heures auparavant s'étaient réunis les routiers et leur capitaine, les commerçans et le vieux prêtre. Le hangar est abandonné; les naufragés en ont pris possession; un reste de feu y couvait sous un amas de cendres; ils se hâtent de le rallumer, en y jetant des débris de fagots qu'ils ramassent ici et là. Bientôt la vive chaleur du foyer réchauffe leurs membres glacés. Ils sont assis l'un près de l'autre, et leurs habits trempés se sèchent.

Le prince a repris sa gaîté. Il examine les sombres objets qui l'entourent avec cette joyeuse insouciance du débutant de la vie, qui rit des soucis du présent, parce qu'il se fie aux promesses de l'avenir, et qui, à l'entrée de sa carrière, croit voir l'infini devant lui.

« — Quelle réception me fait mon pays! dit Louis à son compagnon; il m'offre ici une espèce de tente patriarchale, dans toute la simplesse des premiers âges. Cela l'aura mis peu en frais : mais rien n'est plus touchant, selon moi, que l'hospitalité du désert. »

Et le fils des rois souriait.

Sa candide jeunesse se faisait déjà à l'existence aventureuse où le sort l'avait réduit. Louis commençait même à trouver un certain attrait dans les dangers dont il se

voyait environné : il aimait à penser qu'il se rendait digne d'une destinée de souverain, en l'achetant par les épreuves du brave; et là, naïf adolescent, il s'égayait sous le malheur comme il eût joué sous la pourpre.

« — Voici une besace oubliée! continue-t-il en se levant. Voyons!... C'est quelque don du pays, c'est quelque attention délicate. Ouvrons-la... Du pain! du fromage! A merveille! j'allais avoir faim. Rien ne manque à l'accueil flamand : un palais, et point d'importuns; un banquet et peu de convives ; nulle étiquette, et un ami. »

Urbin écoutait les paroles enjouées du prince avec une distraction douloureuse. Il le contemplait avec une compassion mélancolique, où régnaient à la fois l'absence de la réflexion et les rêveries du sentiment.

« — Mange donc aussi, dit le comte;

c'est du pain noir, mais il est bon; et puis c'est le pain du pays, le pain de ma terre natale: je n'aurai jamais mieux déjeuné.

» — Aimable prince!.... affreux serment!.... murmure tout bas Wenemarc. O patrie!.... mon Dieu!.... qu'ai-je fait!

» — N'est-il donc jamais fête chez toi? poursuit Louis d'un ton caressant; n'es-tu voué qu'aux noires pensées? Moi, je ne saurais long-temps être triste. Il me semble que le découragement, la frayeur et la consternation ne sont à leur place que chez le crime. Ils nous vont mal, à nous! chassons-les. »

Le front du soldat d'Artevelle a pris une expression plus singulière que jamais; le ravage amer de la pensée y a subitement imprimé sa trace; et, prononcés d'une voix brève, ces mots ont tombé de ses lèvres:

« — Vous croyez-vous ici en lieu sûr?

» — En lieu sûr! répète le comte; je n'en sais rien, Wenemare. Où suis-je?

» — Sur un territoire ennemi.

» — Nommé?

» — La seigneurie d'Oudenbourg.

» — Quel en est le maître?

» — Artevelle.

» — Je n'en ai pas peur : tu es là. Il me semble que tu m'arracherais au démon lui-même quand toutes ses légions fondraient sur moi. Tu es si fort! qui peut te vaincre! Et puis, j'en ai le pressentiment certain, je ne périrai pas de la main d'un vil brigand. Le Ciel qui protége la Flandre m'a conservé pour son salut : j'y régnerai, Urbin, j'en suis sûr. Je suis appelé à punir les iniquités et à réparer les désastres. J'ai supporté les maux de l'exil, j'échapperai aux poignards de la trahison.

» — D'où le savez-vous! qui l'atteste!

» — Est-ce que tu croirais le contraire?

» — Non.... mais un monstre....

» — Sois tranquille; un long avenir est devant moi.

» — Oh! que j'en voudrais être sûr!

» — Va, fidèle ami, tu peux l'être. Il y aura toujours, je l'espère, une barrière impénétrable entre un poignard et moi : c'est Urbin. Il ne faut plus que tu me quittes.

» — Ah! s'est écrié Wenemare; pourrais-je vous sauver, moi, misérable soldat, des perfidies de cette terre! La vengeance fait des sermens.... au pied des autels.... devant l'Arbitre suprême. Et ignorez-vous ce qu'est alors un serment? C'est une impiété implacable, une nécessité sanglante, un fer rouge qui brûle une vie, un arrêt de mort sans appel. Ce serment! oh! c'est l'enfer de la

pensée! Et puis a-t-on été libre de se dérober à la solennité préparée par les furies où le pacte a été juré? N'y était-on pas prédestiné dès le berceau? Peut-on se choisir sa carrière? N'est-il pas des circonstances humaines qui mettent le scellé sur un cœur, en lui criant : *Plus ne t'ouvriras* ! Oh! une vengeance qui s'est amassée goutte à goutte dans le silence et les blasphèmes, qui a grandi pendant de longues heures, pendant des semaines sans fin, pendant des mois d'éternelle durée; une vengeance, oublieuse de tout ce qui n'est pas elle, ayant juré le crime à Dieu même, et se faisant quelques jours caressante pour être plus tard inexorable; une telle vengeance, dites-moi! est-il moyen d'y échapper! »

Le soldat d'Artevelle avait quitté son siége. Ses joues étaient pourpres, et ses pas tournaient sur eux-mêmes comme ceux

d'une bête fauve. Le prince, vivement alarmé, attribue son fougueux délire à une fièvre intérieure, aux suites d'un excès de fatigue. Et là, sous l'abri des forêts, quand c'est sa vie qu'Urbin menace, c'est celle d'Urbin qui l'inquiète.

Il est parvenu cependant à calmer ses bizarres frénésies. Wenemare, que ses combats au-dedans de lui-même ont plus épuisé encore que sa lutte avec les tempêtes, consent, à la prière de son compagnon de naufrage, à s'étendre quelques instans sur les nattes de jonc des pêcheurs. Il sentait défaillir ses forces; un voile s'étendait sur sa vue. L'infortuné s'est endormi.

Mais quel assoupissement agité! Il se débat dans son pénible repos comme sur des charbons dévorans. Des mots entrecoupés

et rudes s'échappent de sa poitrine haletante. Il est entre les serres d'un de ces noirs génies qui poursuivent l'humanité jusque dans ces interruptions de la vie qu'on nomme le sommeil. Le comte de Male cherche en vain à démêler, à travers le désordre de ses exclamations, l'horrible pensée qui le poursuit : l'énigme reste inexpliquée.

Plus d'une heure s'est écoulée. Urbin se réveille et se lève. L'amitié a veillé sur lui.

Louis presse sa main dans la sienne.

« — Tu viens de dormir sous ma garde.

» — Oui. J'étais sous celle d'un ange. Oh ! j'avais bien besoin de repos.

» — Souffres-tu ?

» — Moins que ce matin.

» — Partons-nous ?

» — Partir !....

» — Il le faut. Le vent souffle avec moins de rage. Tâchons de retrouver notre route. »

Ils sortent du hangar isolé. Un sentier, percé dans le bois descend vers de lointaines prairies : ils en ont suivi les détours. La pluie avait cessé de tomber ; mais que d'obstacles à leur marche ! des arbres renversés par l'ouragan, des ravins creusés par l'orage, les contraignaient à tout moment de revenir sur leurs pas, de changer de direction et de cheminer à l'aventure. Le fils de Flandre, peu accoutumé à la dure, et d'une complexion délicate, sentait chanceler son courage : il ne se traînait plus qu'avec peine.

Se dissimulant sa faiblesse, il s'efforçait d'en triompher.

« — On s'accoutume au mal, disait-il; le corps s'endurcit aux fatigues. Demain, n'est-il pas vrai, Wenemare! je serai plus fort qu'aujourd'hui?

» — Si vous aviez dormi comme moi...

» — Je n'en serais pas plus reposé. Sais-tu que ton sommeil ne faisait pas envie! j'en étais harassé pour toi. Tu gesticulais avec emportement, tu parlais avec véhémence....

» — Je parlais !....

» — Tout haut.

» — Que disais-je?

» — C'était peu facile à comprendre. Un nom cependant m'a frappé. Comment est-il venu sur tes lèvres?

» — Un nom?....

» — Celui de *Marguerite*. Tu as ajouté *de Brabant*. Connaîtrais-tu cette princesse?

» — J'ai été son guide une nuit.

» — Où donc ?

» — Sur la route de Bruges : lors de la révolte de Gand.

» — Quoi ! tu serais ce courageux soldat d'Everghem dont Marguerite a tant parlé?... Tu serais ce brave inconnu qui se déroba si noblement à sa reconnaissance ? Et jamais ta modestie ne m'en avait dit un seul mot. Quelle destinée ! que c'est étrange ! Après avoir été le guide et l'appui de l'héritière du Brabant, être celui du fils de Flandre ! il était donc écrit là-haut que tu serais le génie tutélaire de ma famille, le sauveur des futurs époux : oui, des époux, car, le sais-tu? Marguerite est ma fiancée.

» — Je le lui ai entendu dire.

» — A elle-même ?

» — Pourquoi non?

» — Comment l'as-tu trouvée ?

» — Jeune et belle.

» — Tu lui cachas ton nom, Wenemare?

» — Ce n'était point celui d'un chevalier. Ma mission se bornait à la ramener auprès de son père; et j'eus, pour en tirer vanité, trop peu de mérite à la remplir.

» — Que dis-tu, « trop peu de mérite! » elle a dû la vie à tes soins. Urbin! que ta jeunesse est brillante ! La Providence t'a donné la vigueur de l'athlète avec l'énergie du héros : et tu n'emploies ces dons merveilleux qu'à secourir les opprimés, qu'à être utile à tes semblables. Heureuse carrière que la tienne ! tu fais le bien, tu domptes le mal. Avec quel transport je changerais mon rang et mes titres pour ta puissance et tes vertus !

» — Malheureux ! interrompt Urbin,

pouvez-vous former un tel vœu. Vous ! donner un cœur vierge et pur pour une âme usée et flétrie !........ Ah ! si vous connaissiez à fond ce que j'ai été, ce que je suis, ce que je puis être, vous reculeriez consterné. Entre ma jeunesse sans tache et mon avenir sans rayons, il s'est élevé des paroles de flamme et de mort; et ces paroles ont tout jeté en cendre à mes pieds, le passé comme le futur. Ma vie n'est plus qu'un champ de ruines.

» — Confie-moi donc tes peines secrètes; ma tendre amitié, cher Urbin! ne pourrait-elle les adoucir? Je sais déjà que c'est la perte d'un objet adoré qui a commencé tes longues afflictions; mais ton malheur n'est pas sans remède, et quelque jour, tu me l'as dit, Néolie te sera rendue...

» — Arrêtez ! s'écrie Wenemare; ce que

vous répétez là est horrible; j'en ai les cheveux dressés sur ma tête. Regardez! je frissonne encore. Oui, Néolie doit m'être rendue; mais où! mais quand! mais à quel prix!... Est-ce connu? le savez-vous? »

Sa voix, en prononçant ces mots, avait pris quelque chose du sifflement d'une hydre. Sa respiration était coupée; son œil, devenu terne, était comme fixé, en avant de lui, sur un spectre près d'apparaître. Il a frappé son front avec violence; puis, pressant le pas, il s'éloigne.

Le comte a essayé de le suivre.

« — Étrange amour! murmure-t-il. Ce n'était pas ainsi que je me représentais cette tendre passion du cœur qui charme le printemps de la vie; je ne comprenais pas ses traverses comme une route ouverte aux fureurs, avec nécessité de vengeances. Mar-

guerite est belle, je l'aime : elle doit devenir ma compagne : je pense à cette époque avec joie; mais si le sort me l'enlevait, j'en gémirais sans frénésie : mon sentiment n'est point une rage. »

Wenemare avait écouté.

« — Vous n'aimez point d'amour ! » répond-il.

« — Non, pas à ta façon, Dieu merci ! »

Le soldat d'Artevelle a continué à fendre les airs avec une rapidité croissante. Rien ne l'arrêtait dans sa course; il gravissait les monts, enjambait les ravines, traversait les flaques d'eau, et ne s'apercevait pas que son frêle compagnon de route, resté en arrière, hors d'haleine, n'ayant ni son corps ni son âge, n'était plus de force à le suivre.

Une voix plaintive l'appelle.

« — Urbin!.... la lassitude m'accable. »

Louis est assis sur un tertre : il lui est impossible d'aller plus loin. Wenemare s'est retourné précipitamment : il est accouru à son aide.

« — Un peu de courage, mon prince ! J'aperçois là-bas un hameau ; vous y reposerez cette nuit.

» — Et nos amis qui m'attendaient : où sont-ils ?

» — Sur une autre route. Nous devions débarquer ailleurs.

» — Pourrons-nous demain les rejoindre ?

» — Pensons d'abord à aujourd'hui.

» — Ne suis-je pas attendu, près d'ici, à la maladrerie d'Oudenbourg ?

» — Oui, vous y êtes attendu, répond Urbin d'un ton lugubre. A jour fixé... vendredi saint. Oui ; mais il faut y arriver. Y arriverons-nous !

» — Dieu le veuille !

» — Mais le voudra-t-il ?

» — Dieu est juste. »

Wenemare a aidé le jeune prince à se relever. Il le soutient, ou, pour mieux dire, il le porte ; et, tout à son fardeau précieux, il se dit tout bas à lui-même :

« — Ne lui parlons plus ; c'est assez. Le ciel ou l'enfer lui choisit ses expressions. Son langage lui est dicté ; les mots qu'il prononce me brûlent. »

VII.

Le comte Louis de Male et le soldat d'Artevelle arrivent à une petite ferme éloignée de toute habitation. Elle était située au pied d'une montagne, et entourée de champs fertiles; un ruisseau traversait ses jardins;

et elle paraissait appartenir à quelque laboureur jouissant d'une honnête aisance. La maison principale était grande, à deux étages, et entretenue avec soin. Trois générations l'occupaient : une villageoise veuve et sans enfans, son père, vieux soldat flamand, et une aïeule centenaire.

Les habitans de la ferme ont ouvert leur porte hospitalière aux deux voyageurs inconnus. La jeune veuve, Anne Mathys, tout entière à ses occupations agricoles, s'est peu occupée des nouveaux venus; elle en a laissé le soin à son père Keruel, qui, ancien guerrier, couvert d'honorables blessures, aime à jaser au coin de son feu, et souffre habituellement de la goutte. Keruel, né de parens autrefois riches, reçut une éducation distinguée. Il est brusque en ses manières; sa franchise tient de la ru-

desse; mais son âme est la loyauté même, et sa carrière fut sans tache.

Le fils de Flandre a paru vivement touché de l'accueil du bon laboureur. Keruel l'a engagé à prendre part à son repas; il lui offre un lit à sa ferme. Le prince est sous un toit protecteur.

L'attention de Wenemare s'était portée sur Barbe Keruel, la centenaire du logis. Cette femme, au visage décrépit, était assise, droite et immobile, au fond d'un énorme siége dont elle semblait faire partie. Son fils et sa petite-fille l'entouraient de soins et d'égards avec une vénération scrupuleuse qui tenait de la dévotion. Barbe était pour eux une relique sacrée, un talisman conservateur, une sauvegarde inviolable. Ils écoutaient ses rares paroles, souvent dénuées de tout sens, comme on prête l'oreille aux

arrêts d'un juge suprême. Quand sa raison lui faisait complétement faute, sa démence sentencieuse était prise pour une inspiration prophétique; et, en effet, soit qu'elle eût été douée de la seconde vue des Ecossais, soit qu'elle fût une véritable privilégiée de la Providence, Barbe, dans ses divagations, traversait parfois l'avenir.

Sa personne et sa figure, assez semblables en leurs formes rudes et heurtées à celles des saintes d'un portail gothique, inspiraient une sorte d'effroi religieux; il y avait en elle, en-deçà du tombeau, un je ne sais quoi qui était au-delà de l'existence.

Sa main, constamment raide et glacée, communiquait le froid du sépulcre. Ses yeux luisans, froids et hagards, n'avaient ni questions ni réponses. Sa voix était fêlée comme le timbre d'une chaudière brisée.

Son corps, dépourvu de chair, était tellement desséché qu'aux moindres mouvemens un peu brusques, les os de ses membres craquaient, comme si le squelette allait se disloquer. On eût dit alors, tant il y avait de prestiges funèbres autour d'elle, qu'il tombait sous ses pas des cendres, et que dans sa solennité muette, il tintait la cloche des morts.

« — Prenez place à table, jeune homme, dit Keruel au comte de Male. Vous êtes pâle, il vous faut des forces; voici un flacon de vieux vin.

» — Non, répond l'auguste proscrit; j'aime mieux la bière flamande, la boisson du pays natal. J'y reviens avec tant de joie!

» — Vous l'aviez donc quitté, le pays?

demande Keruel étonné. Quoi! si jeune! D'où venez-vous?

» — De France.

» — Et vous êtes flamand?

» — Nul ne peut m'enlever ce titre; il m'est plus cher que tous les autres.

» — *Que tous les autres!* répète le soldat en regardant le prince avec attention. Vous parlez là en fils de grand seigneur, en héritier de suzerain. »

La centenaire a fait un geste, et ce geste a commandé le silence. Son regard sec et profond n'avait pas quitté le comte de Malc depuis son entrée à la ferme. Elle lui adresse la parole.

« — Noble enfant! salut! que Dieu t'aide! »

Le fermier, à cette espèce d'hommage rendu au jeune inconnu, s'est vu sur le point de découvrir son front devant lui. La vieille a repris lentement :

« — Il y a en toi de l'avenir. Mais.... en travers..... un homme de trop. Gare à toi! Qui est celui-ci? »

Et le doigt décharné de Barbe montrait le compagnon de Louis.

« — C'est mon ami, répond le prince avec un sourire enfantin; c'est un présent que m'a fait la Providence. Il est mon guide et mon appui. Que deviendrais-je sans Urbin!

» — Ah! il s'appelle Urbin, dit la vieille. Est-ce tout?

» — Urbin Wenemare. »

Keruel a fait un saut de joie.

« — Qu'entends-je ! Ce nom !... C'est celui du capitaine sous lequel je fis le premier apprentissage des armes, et auquel je fus dévoué. Urbin ! Seriez-vous de la famille de ce brave défenseur du trône, de ce célèbre Guillaume Wenemare... qui mourut pour son souverain (1)? Vous me rappelez son visage. Votre taille...

» — Je suis son fils. »

Le vieillard n'a pu se contraindre : il veut presser Urbin sur son cœur. L'aïeule a poussé un cri rauque.

« — Keruel ! ne l'embrassez pas. »

Mais, avant que Barbe eût proféré cette

(1) Il était à la tête de l'élite gantoise, et combattait pour ses princes légitimes : il fut tué par Robert de Cassel. Sa mémoire est encore en grande vénération à Gand, où il a un tombeau magnifique. — *Guide des voyageurs à Gand*, Aug. Voisin, p. 272.

étrange défense, l'ancien soldat s'était jeté au cou de son hôte, et, les larmes aux yeux, cherchait sur le visage d'Urbin à retrouver les traits de son chef.

« — Quel bonheur pour moi! reprend-il. Un Wenemare dans ma ferme ! le fils de mon illustre maître ! Oh ! demeurez ici quelques jours !

» — Impossible, » interrompt la vieille.

Ce mot a été prononcé avec un de ces accens lugubres et décisifs qui restent sans réplique à la ferme, et contre lesquels on se garderait de protester.

« — Je n'ignorais pas, dit le prince, qu'Urbin devait le jour à l'un des sujets les plus dévoués du comte de Flandre. Je n'ai pu juger de la bravoure du père, mais je connais celle du fils : j'ai vu briller son œil de faucon dans des périls de plus d'un genre ;

et il m'a été prouvé que sa force était invincible. Quelque grand qu'ait été Guillaume, il est dépassé par Urbin. Son corps a des membres de fer; son âme a des pensées de feu. »

La centenaire s'est levée.

« — Oui, reprend-elle d'un air morne. *Des pensées de feu :* c'est certain. Mais dans ces pensées-là, il y a de l'abîme; dans ce feu-là, il y a du soufre. »

Et elle est sortie de la salle.

Le soldat d'Artevelle, par un geste involontaire, a comme ratifié sa sentence. Anne Mathys, consternée, suit machinalement son aïeule.

Un profond silence a suivi; le jeune exilé l'a rompu; et, s'adressant au laboureur, il reprend ainsi l'entretien.

« — Vous me refusez donc de la bière?

» — Il n'en paraît plus sur ma table ; j'ai pris en haine ce breuvage. La bière est aujourd'hui dégradée.

» — Par quelle raison ? depuis quand?

» — Depuis qu'un brasseur s'est fait roi.

» — Est-ce vraiment un roi?

» — Il croit l'être. Cependant, comme il voit que tout ce qu'il touche s'avilit, et que tout ce qu'il bâtit s'écroule, il appelle les Anglais à son secours ; et Édouard est attendu sur nos rives. L'usurpation sacrifie toujours à la peur, c'est d'usage. Au reste, Artevelle a la conscience assez large pour entasser chez lui les bassesses sans qu'elles y débordent par-dessus les crimes. Singulier vase d'iniquités ! plus on l'emplit, plus il est creux. »

Anne Mathys est revenue près des convives. Son front est pâle et soucieux.

« — Mon père ! dit-elle au fermier, le dominicain qui nous a demandé asile il y a quelques heures, et qui nous a paru si malade, est presque à ses derniers momens. Votre mère est auprès de lui ; elle assure qu'il va mourir.

» — En ce cas, ma fille, il est mort.

» — Que faut-il faire ?

» — Prier pour lui.

» — Barbe dit qu'il souffre beaucoup ; il a une soif dévorante.

» — Qu'a-t-il bu ?

» — Deux cruches de lait.

» — Et pas un mire en ces contrées !

» — Il a la fièvre et le délire. L'agitation de ses esprits est plus violente encore que celle de ses membres. Il ne voudrait pas rendre l'âme, dit-il, avant d'avoir révélé un secret important, dont dépend la vie d'une

femme. Il parle d'un dépôt sacré qui lui a été confié, de parchemins qu'il a à remettre ; et rien ne peut calmer le désordre de ses sens. Il y a là quelque noir mystère. J'ai peur de cet homme... Venez. »

Keruel a quitté la table.

« —Allons visiter le malade. »

Et ses hôtes ont monté avec lui l'escalier en bois qui conduit à la chambre du dominicain.

Le prêtre est étendu sur un lit : c'est le même, qui, peu d'heures avant, priait sous le hangar des pêcheurs. Les couleurs du trépas sont empreintes sur sa figure. Son haleine est brûlante et sèche. Un demi-évanouissement qui vient de succéder à des spasmes prolongés, a coupé le passage à ses plaintes ; mais il y a prière dans son silence ; et, à ses regards préoccupés d'un

fait étranger à ses souffrances, on dirait que ce n'est pas pour lui, au lit de mort, qu'il crie tacitement : « *Au secours!* »

Il est parvenu à se relever sur son séant à l'aspect de Keruel et de ses deux compagnons. Sa tête chauve et abattue s'est redressée avec effort. Un souffle pareil à celui de l'esprit de Job, a comme passé sur sa face; et, à l'instant même, un froid convulsif a paru faire craquer les jointures de ses os. Ses lèvres se sont entr'ouvertes.

« — Artevelle!... Jacque Artevelle. »

Puis il continue à voix basse.

« — Qu'il n'entre pas! tremblez qu'il n'écoute! »

La centenaire a posé sa froide main sur le crâne du moribond. Ce contact funèbre entre deux espèces de squelettes, a paru établir de l'un à l'autre, une sorte de com-

munication morale. La pensée de Barbe est comprise; et le prêtre y a obéi. Il se recouche, il s'est calmé.

« — Révérend père! dit le fermier; ouvrez-moi votre cœur sans crainte. En quoi puis-je vous être utile? »

Le religieux mourant porte alternativement ses regards sur les trois hommes qui l'entourent. La figure de Louis l'a frappé; on dirait qu'il l'a reconnu.

« — J'avais ici... murmure-t-il, un dépôt sacré... Sauvez-le. Puis-je choisir un d'entre vous?... »

Barbe lui montre Wenemare.

« — Prêtre! ne choisis pas cet homme!

» — Pourquoi? s'écrie le laboureur.

» — J'ai mes raisons, » répond la vieille.

Puis, d'un geste plein de terreur, indiquant le dominicain :

« — Il y a ici un meurtre passé. »

Et, croisant les bras, elle ajoute :

« — Il y a, non loin, un meurtre futur. »

Anne pousse un cri d'épouvante.

« — Homme d'église ! continue la centenaire, je vois au chevet de ton lit... un enfant de la Providence. Dieu te l'a sans doute envoyé ; remets en ses mains ton dépôt. »

Et, avec une dignité solennelle, Barbe lui présente le prince.

Le fermier s'incline, et se tait.

Le dominicain s'est encore une fois relevé de sa couche ; ses yeux s'attachent sur Louis, et de vagues souvenirs l'agitent.

« — Mon choix est fait, dit-il lentement.

Ce jeune homme aura mes secrets. Qu'on me laisse seul avec lui.»

Chacun se retire à ces mots. Le comte de Male s'est assis près du lit funéraire. Aucun témoin ne troublera l'entretien; et le ministre du Seigneur, dont les douleurs aiguës se sont suspendues un instant, semble avoir retrouvé ses forces.

« — Ton âge, mon fils ?

» — Dix-huit ans.

» — Ton nom ?

» — Je m'appelle Louis.

» — Grand Dieu ! dit le vieillard en joignant les mains; je ne m'étais point abusé. Son nom, ses traits, son âge, c'est lui !

» — Que voulez-vous dire, mon père?

» — O miraculeuse rencontre !... Mais seul, ici, dans ce costume! Vous! l'héritier des souverains !...

» — Paix ! interrompt le comte de Male, une ressemblance trompeuse...

» — Je vous ai connu dès l'enfance; point de feinte, elle est inutile. Mon dévoûment à votre cause...

» — Eh bien ! je cesse de nier; mais de grâce! modérez-vous. Ce n'est pas de mes destins qu'il s'agit en ce moment, nous y reviendrons... un peu plus tard ; vous avez d'abord une révélation importante à me faire, et je ne veux écouter qu'elle. Le temps presse, parlez !

» — Mon prince !

» — Pas ce titre, je le défends.

» — Mon fils !

» — A la bonne heure.

» — Écoutez ! »

Le vieux dominicain se recueille.

« — Bertrade vous est-elle connue ?

» — La noble veuve d'Éverghem ?

» — Justement.

» — J'ai ouï parler d'elle. »

Le prêtre a tiré de dessous son oreiller un sac de cuir cacheté.

« — Prenez ce dépôt, poursuit-il; l'existence de Bertrade est attachée aux écrits mystérieux qu'il renferme. Vous n'ignorez pas que cette femme extraordinaire, arrêtant Artevelle dans sa carrière de tyrannie, est en Flandre une providence pour le malheur et une barrière contre le crime ; eh bien! ses droits et sa puissance peuvent tomber détruits à jamais si ce dépôt s'anéantit. L'exécrable Jacque le sait..... Remettez ce sac à Bertrade.

» — Où la trouverai-je, mon père ?

» — A la maladrerie d'Oudenbourg.

» — J'irai demain.

» — Que Dieu vous protége ! »

Le vieillard s'est arrêté comme s'il étendait secrètement des paroles de bénédiction sur l'héritier des comtes de Flandre. Élevant ensuite la voix :

« — J'étais l'ancien ami de Bertrade, continua-t-il. Elle vint un jour déposer entre mes mains, au monastère que j'habitais, les papiers que je vous confie; et je vis qu'elle était perdue s'ils tombaient entre les mains d'Artevelle, ou s'il réussissait à les anéantir. Je jurai à la noble veuve de ne jamais m'en dessaisir, de les tenir secrètement à sa disposition jusqu'à l'heure de ma mort, et de les lui rendre, sans délai, aussitôt que je verrais quelque danger à les conserver moi-même.

» Plusieurs années s'écoulèrent. Artevelle, continuellement à la recherche de ces écrits,

n'avait aucun soupçon qu'ils fussent en mon pouvoir, lorsque, atteint d'une maladie grave, je fus obligé d'envoyer quérir le plus célèbre *mire* de Gand; et ce mire entra dans mon cloître.

» Hélas ! je prononçai, dans les accès de fièvre qui troublaient ma raison, quelques paroles sur Bertrade ; le docteur y prêta l'oreille........ C'était le médecin d'Artevelle.

» Que vous révélerai-je de plus ! Un soir on m'annonça le Reward. Le perfide employa, pour m'arracher l'aveu du dépôt, tous les artifices imaginables. Prières, menaces, séductions, rien ne me fut épargné. Je résistai avec courage; mais je vis ma perte certaine, et je songeai à fuir du couvent.

» Mes préparatifs de départ durèrent deux jours...... Ce fut trop. Je n'aurais pas dû

rester une heure de plus au monastère après la visite de Jacque. C'est hier que j'ai quitté Gand : j'étais empoisonné la veille (1).

» — Empoisonné !.... Comment ?

» — Je l'ignore.

» — Le monstre a donc partout des agens ?

» — N'a-t-il pas l'enfer à ses ordres (2) !

---

(1) Artevelle, dit Mézerai, prompt à toutes sortes de crimes, faisait tuer tous ceux qui le gênaient.— *Hist. de France*, in-fol., t. 1, p. 769.

Ce tyran insolent, dit le père Daniel, faisait massacrer à l'instant tout ce qui lui était suspect.—*Hist. de France*, in-4, t. 5, p. 313 et 325.

(2) Artevelle avait à sa solde soixante à quatre-vingts assassins formant sa garde, qui tuaient au moindre signe du maître les victimes désignées à leur poignard.—Mézerai, *Hist. de France*, in-fol., t. 1, p. 769.—Daniel, t. 5, p. 313.—Levesque, *la France sous les Valois*, t. 1, p. 434.—Froissard, ch. 3.

» — Mais il est des contrepoisons!........ l'art a des secrets! Au secours! »

Et le comte, saisi d'horreur, s'est élancé à la croisée. Il appelle à grands cris les habitans de la ferme.

« — Il est déjà trop tard, dit le prêtre. Mon corps est brûlé, je me meurs. Tout remède serait inutile. On vient : *discrétion et silence*. Cachez avec soin le dépôt..... »

Il n'a pu achever sa phrase. D'horribles douleurs l'ont repris. Ses membres se tordent, sa raison se perd, sa figure se décompose.

Anne est accourue la première. Urbin et le fermier l'accompagnent.

Louis a serré précieusement contre son sein le sac de cuir du religieux. Et s'adressant à Keruel :

« — On l'a empoisonné! s'écrie-t-il.

» — Grand Dieu! qui vous l'a dit?

» — Lui-même. »

Le laboureur s'approche du prêtre.

« — Quel est l'empoisonneur? nommez-le! »

Le révérend père a levé la tête. Il regarde avec égarement autour de lui. Puis, d'un accent qu'on eût dit sortir d'un sépulcre, il répond solennellement:

« — Artevelle, Jacque Artevelle. »

Cette accusation foudroyante, partie des portes de la mort, a pétrifié les témoins. Urbin s'est caché le visage. Artevelle, l'objet de sa constante admiration, son chef, son ami, son idole! Artevelle un lâche empoisonneur! ... Cette pensée inattendue s'est dressée tout à coup devant Wenemare

comme une hyène menaçante. Il tombe, effrayé, sur un siége.

Anne Mathys a fait appeler à son aide une béguine du voisinage, qu'on dit experte à neutraliser l'effet des poisons. Elle prépare des jus de plantes; elle a envoyé un homme à cheval quérir un *fisicien* à Bruges. Tout est en émoi à la ferme.

Barbe est auprès du lit funèbre.

« — Ministre du Très-Haut! dit-elle; tu es la victime d'aujourd'hui, mais où est celle de demain? »

Le religieux a tiré lentement hors du lit ses bras décharnés et livides; il les a levés vers le ciel. Des mots entrecoupés lui échappent; ils sont puissans et prophétiques. C'est déjà l'autre vie qui parle.

« — Artevelle! Jacque Artevelle!... tu

es la trahison incarnée..... tu es la destruction vivante... Malédiction sur ta tête ! »

Une longue pause. Il poursuit.

« — Usurpateur! ta fin est proche. Tu as dépouillé l'orphelin; tu seras sans pitié pour la veuve. Tu as égorgé le parent dont tu convoitais l'héritage; tu essaieras de dégrader les renommées qui pourront faire ombrage à ta couardise. Tu passes aujourd'hui sur les peuples, au milieu des contagions terrestres, comme une épidémie morale; ton règne infectera la pensée, comme la peste tue les corps (1). »

Le révérend père s'arrête ; son œil brille d'un feu étrange. Il reprend avec énergie :

---

(1) Mézerai, t. 1, in-fol., p. 769.—Daniel, t. 5, in-4, p. 313.

« — Mais Dieu ne t'a jeté sur le trône que comme une grande leçon pour les siècles. La couronne stygmatise le front qui l'usurpe. Il n'est de paix et de liberté qu'avec le droit et la justice. L'enfant auguste écrasera le serpent abject. Le passé fut gros de tempêtes, l'avenir est riche de beaux jours. »

Urbin s'est levé brusquement.

« — Sortons d'ici. »

Mais Barbe l'arrête.

« — Pourquoi faire !..... de quoi as-tu
» peur ?... Prendrais-tu fait et cause pour
» Jacque ? Ce ne serait peut-être pas la pre-
» mière fois. Veux-tu ta part de l'anathème?
» tu l'auras. »

Et la vieille a ri.

Le dominicain n'a plus fait entendre que des gémissemens inarticulés. Les potions que lui ont administrées Anne Mathys et la béguine n'ont pu éteindre le feu qui dévore ses entrailles. Le malheureux, à son arrivée à la ferme, ne soupçonnait point encore la véritable cause du mal qui le torturait. L'idée de son empoisonnement, par ordre d'Artevelle, ne lui était venue tout à coup, à l'heure suprême, que par une sorte de révélation d'en haut, et seulement au moment où il allait remettre à Louis le dépôt sacré de Bertrade. Sauver sa vie n'est plus possible.

Keruel, à l'approche de la nuit, a forcé le jeune prince à se retirer dans une des petites chambres de la ferme pour y prendre quelque repos. Le comte de Male a cédé à ses instances. Il va dormir paisiblement : en sera-t-il de même d'Urbin ?

L'aurore avait brillé depuis long-temps. Le fils de Flandre s'est levé. Il descend l'escalier de la ferme; Barbe et ses enfans l'attendaient. Wenemare, assis à l'écart, au fond de la salle basse du logis, et la tête appuyée sur sa main, ne voit, n'écoute ni n'entend.

« — Le prêtre est mort, dit Barbe à Louis.

» — Infortuné! répond le prince. A-t-il reçu les sacremens? Je n'ai pas ouï de cloche funèbre. »

La centenaire a souri dédaigneusement.

« — Jeune homme! où est votre mémoire? Les cloches sont parties des églises: leur tintement est défendu. C'est aujourd'hui vendredi-saint. »

Urbin, comme éveillé en sursaut, se redresse l'œil effaré.

« — *Vendredi-saint!* répète-t-il.

» — Oui, a répliqué l'aïeule, en se tournant du côté de Wenemare : jour où l'agneau fut immolé. Crois-tu à la victime sainte ?

» — Oh! dit Urbin d'une voix sourde, je crois en Dieu plus que jamais. Il y a ciel, car il y a enfer.

Un déjeuner vient d'être servi. Le bon laboureur ne veut laisser partir ses hôtes qu'après le repas du matin. L'héritier des rois est à table.

« — A la petite pointe du jour, dit le fermier aux deux voyageurs, il est entré ici des routiers à physionomie suspecte. Ils

m'ont demandé s'il n'était pas passé quelque naufragé sur ces rives ; je leur ai fait de vagues réponses, et je m'en suis débarrassé.

» — Vous avez eu tort, dit l'aïeule.

» — C'étaient peut-être, a repris Keruel, des larronneurs à la piste d'une proie. Je me fie peu à ces bandes aventurières qui exploitent de nuit les routes. Leur capitaine m'a dit être au service de la seigneurie d'Oudenbourg ; or, le seigneur est Artevelle.

» — Il ne l'est plus, dit Anne Mathys. On m'a assuré, hier même, que le domaine avait changé de maître, et qu'il appartenait maintenant à une femme.

» — Comment se nomme-t-elle ?

» — Bertrade. »

Wenemare a secoué la tête en signe d'in-

crédulité. La centenaire a repris la parole avec une gravité sentencieuse.

« — Je vous le répète, mon fils, vous avez fait une grande faute. Que n'étais-je là! Quelque chose en moi me l'affirme: ces routiers et leur capitaine... avaient une mission de salut.

» — Comment l'aurai-je deviné? Je ne suis pas né en Bohême. Et puis, d'ailleurs, j'étais si troublé par la mort de ce dominicain!.... Le physicien, venu de Bruges à mon appel, me demandait en ce moment son salaire pour le dérangement que je lui avais causé en pure perte; et je le renvoyais à la ville moyennant une pièce d'or. J'étais inquiet, tourmenté. Ces hommes d'armes m'effrayaient. Amis! qu'auriez-vous fait à ma place?.... Ai-je mérité des reproches?

» — Dieu me garde de vous en adres-

ser! répond vivement le comte de Male. Mon cœur, plein de reconnaissance, pourrait-il jamais oublier votre hospitalité généreuse! »

Le repas était achevé.

« — Adieu! » dit le prince à son hôte.

Il sortait déjà de la salle; Wenemare l'avait suivi. Tout à coup Barbe a tiré le prince par un des pans de son habit; et, levant un doigt prophétique:

« — Garde à toi! murmure la vieille; il y a un poignard sur la route. »

VIII

Le prince est déjà loin de la ferme. Son guide le devance; et, sans regarder ni de côté ni en arrière, il marche à grands pas comme obéissant à un mécanisme qui le pousse en avant sans consulter sa volonté.

Plus d'une fois le fils de Flandre lui a adressé quelques douces paroles : de froids monosyllabes ont coupé court à l'entretien.

Cependant aucune pensée défavorable à Wenemare n'est venue troubler ses esprits. Le comte attribue en partie les sombres agitations d'Urbin aux souvenirs poignans qui ont dû le ressaisir, en remettant le pied sur la terre natale où Néolie lui fut enlevée; il se persuade aussi qu'elles proviennent de l'inquiétude où doit le jeter la haute mission de confiance dont l'a investi le comte de Nevers. Le neveu de Gérard Denys, attaché depuis long-temps à sa personne, s'est emparé de lui tout entier. Louis de Male a connu sa bravoure dans les combats, son dévouement dans les périls, son énergie dans le malheur ; il s'est enthousiasmé, de toute l'ardeur de sa jeu-

nesse, pour cet être à formes athlétiques, à intelligence supérieure et à volonté invincible, qui s'est montré à lui sans modèle. Il a cherché à s'identifier au principe caché de cette puissance suprême de courage et de mystères, devant laquelle son imagination fascinée se prosterne; et, ne pouvant parvenir à le comprendre, il ne lui en paraît que plus merveilleux. Le culte que dans la personne de Wenemare il rend avec amour à l'audace, est devenu, à son insu même, une sorte de fanatisme instinctif. C'est une foi miraculeuse à un homme indéfinissable.

O destinée singulière! Cette même admiration passionnée que le comte de Male éprouvait pour Urbin, Urbin l'avait ressentie pour Artevelle. Le Brasseur Roi, s'élevant au-dessus de ses contemporains pour tout niveler

à ses pieds; s'appuyant sur la liberté pour imposer la tyrannie; s'armant des révolutions pour tuer les révolutionnaires; dégradant le moral des peuples pour usurper la pourpre des rois; attachant aux roues de son char la nation qui l'avait placé dessus, et la roulant, subjuguée, au gré de ses caprices, hors du chemin qu'elle eût voulu prendre : Jacque, quasi-roi, quasi-peuple, était apparu gigantesque à son imagination abusée. Les contrastes que présentait la vie de cet orgueilleux rebelle à son enthousiasme irréfléchi, ne s'étaient offerts à lui que sous leur beau côté; il n'avait pas regardé l'autre.

Ce n'est pas qu'au fond de sa conscience il ne s'étonnât parfois lui-même de sa passion pour le Reward; le héros du peuple et de la bourgeoisie, repoussant avec dédain

le vœu des bourgeois et du peuple, l'homme, choisi au nom du siècle, se jouant avec dédain du siècle et des hommes, Artevelle effrayait sa raison. Mais ce je ne sais quoi de grand et d'avili, d'audacieux et de lâche, de fort et d'impuissant, qui caractérisait l'usurpateur, ne s'était offert devant lui, à l'horizon politique, que sous son point de vue neuf, brillant, inexplicable et bizarre. Jacque lui semblait d'une nature à part au milieu de ses contemporains; et, l'ayant cru appelé à une mission de renversement dans des vues de régénération, il s'était laissé éblouir par les lâches violences du désordre, en les considérant comme moyens indispensables d'assurer le triomphe de l'indépendance. Le nain, grandi par la déception, lui avait fait l'effet d'un colosse couronné par le génie; et l'ascendant du chef démagogue sur l'aveugle Urbin We-

nemare était non moins irrésistible que celui d'Urbin Wenemare sur l'aveugle héritier des rois.

Le firmament qui s'était éclairci au lever de l'aurore et qui avait semblé promettre un beau jour, s'était obscurci vers midi. Le vent des mers s'était élevé de nouveau avec ses longs mugissemens ; l'horizon s'était chargé de grains menaçans ; les nuages s'épaississaient.

Le comte de Male, une main posée sur sa poitrine, y pressait avec un soin inquiet le dépôt du dominicain. Les sinistres paroles de la centenaire lui revenaient à la mémoire. Il n'avait rien dit à Wenemare des secrets du religieux. Les deux naufragés se taisaient.

La route était coupée par le déborde-

ment des rivières : les voyageurs ont été obligés de faire un énorme circuit pour se rendre à la maladrerie d'Oudenbourg. Il leur a fallu traverser un large marais, les pieds dans l'eau jusqu'aux genoux, puis gravir un mont escarpé. Wenemare pressait sa marche.

Le prince a ralenti ses pas.

« — Quelle pénible traversée ! dit-il à son guide muet. Je commence à croire que si j'échappe ici à toutes les menaces de la terre, c'est que Dieu mettra de l'obstination à me conserver la vie. Du reste, j'ai pris mon parti avec les souffrances; une familiarité douce et intime finira peut-être par s'établir entre elles et moi. N'osant en pleurer, j'en veux rire.

» — Rire! a répété Urbin d'une voix à éclat infernal, rire! qui, vous!... et devant

moi !... en tels lieux, à pareils momens !... Ce mot, c'est défi, c'est insulte. »

La figure et les paroles de Wenemare n'ont rien d'un état naturel. Il se passe en lui une de ces luttes dévorantes qui usent en quelques minutes de longues années d'existence. Ses traits expressifs sont désordonnés par un désespoir inconnu ; c'est moins morne que l'égarement, c'est plus actif que la douleur ; c'est quelque chose de poignant et d'impitoyable qui saisit au cœur et le brise.

Louis, pétrifié d'étonnement, regarde fixement son frère d'armes. Il s'est rappelé les efforts presque surnaturels d'Urbin, lorsqu'il luttait contre les vagues, et qu'il le sauvait du naufrage ; il se persuade que les fatigues du corps, jointes aux commotions de l'âme, et toutes portées à l'excès, ont

dérangé les esprits de Wenemare : son front pâlit d'inquiétude.

Il s'est rapproché de son guide.

« — Urbin, je t'ai causé bien du mal. Tu cherches à me cacher tes secrètes souffrances ; mais l'amitié ne se laisse point abuser. Tu as beau être patient avec les angoisses, et m'en vouloir éviter le partage, elles se communiquent à tout mon être. Oh ! je le pressens ; ce jour, dans notre destinée, sera un rude passage à franchir. Pourquoi te débattre en toi-même, et tout seul, contre une crise orageuse de la vie ! Un poids porté à deux est moins lourd. Urbin ! souffre tout haut, si tu m'aimes ! »

Wenemare s'est retourné brusquement vers l'auguste proscrit. Sa prunelle, noire comme l'aile d'un corbeau, a lancé des rayons

sinistres ; et, avec une sauvage ironie, il balbutie ces sombres paroles :

« — C'est donc vous, ici, qui avez pitié de moi !... C'est vous, ici, qui avez peur pour Urbin !... Me croyez-vous livré à un traître, et ma vie en votre puissance ?... vous crierai-je : « *miséricorde !* »

Et, repoussant le comte avec une émotion farouche, il continue d'un ton plus calme :

« — Mon printemps fut jadis sans tache ; mais cette année, cette année peut-être, dépareillant les précédentes, flétrira ma vie tout entière. »

Il s'est appuyé contre un arbre. Son accent est devenu tendre.

« — Oui, *pitié !* Vous avez raison : *pitié* pour moi ! Louis ! pour moi seul ! Vous me

croyez la tête perdue, l'âme l'est aussi... Bien davantage! Vous m'êtes pourtant plus cher que tous les biens de ce monde; je vous préfère à tout, à moi-même. Quand votre main pressait la mienne, que j'en étais fier et heureux! Hélas! le sort, qui veut ma perte, va nous séparer l'un de l'autre. C'est la fatalité qui l'ordonne. Mais je vous rejoindrai, oui, mon prince; je ne pourrais vivre sans vous; j'irai partout où vous serez... au champ funèbre, aux rives sombres... »

Il s'arrête : puis à voix basse :

« — Partout... Que dis-je!... hormis au ciel.

» — Pourquoi donc ces noires pensées? interrompt le comte de Male. Que vois-tu donc de si terrible dans l'avenir? Des obstacles! on les surmonte; des revers! ils

n'auront qu'un temps. J'ai plus de dangers à courir que toi, sur ce sol d'où je suis proscrit : Eh bien ! moi, si jeune et si frêle ! moi, près d'Urbin, je suis sans peur. »

La tempête redoublait; les branches des vieux arbres du bois se courbaient et se rompaient de côté et d'autre avec mille bruits confus et sinistres. Le soldat d'Artevelle, ne reconnaissant plus sa route, et doublement égaré, n'avançait, ni ne reculait. Des feux errans couraient sous la nue. Urbin montre du doigt à Louis le firmament bouleversé.

« — Regardez ! lui dit-il complétement hors de lui, regardez ce ciel crevassé d'éclairs! C'est une campagne brûlante à l'infini. Ce vent, c'est le hourra des damnés. Cet affreux chaos, c'est mon âme. Tout cela me crie : *Où vas-tu?* »

Le fils des rois recule effrayé. Les battemens de son cœur se paralysent. Il écoute les paroles d'Urbin tomber, et retentir dans sa pensée, comme pour essayer de les comprendre. Il reste muet et glacé.

Wenemare, la tête penchée sur sa poitrine, a pressé de nouveau ses pas. Le prince s'efforce de le suivre; mais, au milieu du désordre des élémens, il lui semble que l'horizon se ferme, que la nature court, que la terre fuit et qu'il se perd aux champs de l'espace. Il croit voir la forêt entière, tournant en cercle autour de lui, former une ronde magique; il n'a plus, ni l'idée véritable de ce qui lui advient, ni le sentiment positif de ce qu'il éprouve. Les choses des sens se croisent et se heurtent en lui, mêlées avec les choses de l'âme. Il va, tourbillonnant au hasard, dans une

sphère fantastique, à travers deux sortes de tempêtes, celle des cieux et celle du cœur.

Une voix soudaine a tonné.

« — C'est ici, nous voilà au but. »

Le soldat d'Artevelle est au pied d'une montagne au sommet de laquelle on aperçoit un vaste édifice.

« — Quel est ce bâtiment ? dit le prince.

» — La maladrerie d'Oudenbourg.

» — Et, à mi-côte, sur la gauche, quel est ce pieux monument?

» — La chapelle des Mariniers.

» — Allons-y prier.

» — Pas encore. »

Et ces mots étaient les mêmes qui retentissaient à l'oreille du comte de Male, au moment où la mort s'élevait du milieu des flots pour engloutir le naufragé.

Des gouttes de sueur froide coulaient du front de Wenemare. L'instant décisif était venu. La victime était arrivée au lieu du sacrifice. Urbin a senti se rompre les dernières fibres de son cœur. Il a semblé, par un geste suppliant, demander aux nuages apportés par l'ouragan la grâce d'un coup de tonnerre. Mais les nuées, passant inflexibles, ont dédaigné de le frapper.

Son cerveau est vide et bourdonne. Il jette autour de lui un de ces regards désespérés, devant lesquels toutes les volontés de la nature se briseraient, s'il y avait compassion chez elles.

« — Prince ! asseyez-vous là ! s'écrie-t-il, une pause au bord de l'abîme.

» — De l'abîme ! que veux-tu dire ?

» — Rien, je n'ai rien dit, rien encore. »

Mais l'auguste et malheureux proscrit

n'était plus en état de l'entendre. On dirait ses membres gelés, leurs jointures se sont raidies. Il s'est assis machinalement sur le tertre que lui indiquait Urbin, s'y étend avec un sourire de mort; et, fermant sa paupière comme si le sommeil l'appesantissait, il tombe dans un engourdissement léthargique, sans mouvement, sans douleur, sans vie. Ces derniers mots couraient sur ses lèvres.

« — Tu as dormi aussi sous ma garde. »

Et son repos est funéraire.

Le vent poussait les nuages avec trop de violence pour que la pluie pût s'ouvrir un passage. Le ciel était de couleur jaunâtre. L'orage était sec et brûlant. L'atmosphère était sulfureuse.

Urbin, aussi noir que l'esprit des sombres rives, semblait appeler les ténèbres comme son domaine futur, sa région dans l'éternité. Debout, près du prince endormi, il avait l'œil sur son poignard. Sa main, froide et convulsive, a redressé ses cheveux sur sa tête comme un diadême infernal.

« — Oh! mon serment fait devant Dieu! murmure-t-il avec épouvante; serait-ce un pacte avec le démon?.... N'importe! il faut qu'il s'accomplisse. »

Il a tiré son fer de l'étui.

« — Quelle figure gracieuse! poursuit-il d'une voix hachée. Quoi! égorger ainsi de sang-froid un être si tendre et si doux!.... Moi, qui dormais hier sous sa garde!.... et lui, lui qui m'a tant aimé!.... »

Il lève son bras vers le ciel.

« — Le tuer!.... O mon Dieu! mon

Dieu ! vous ne le souffrirez pas ; c'est trop horrible, n'est-il pas vrai ?... Point de réponse ! Où êtes-vous ? N'avez-vous pas la foudre à vos ordres ? N'êtes-vous pas le père des hommes ? la toute-puissance ? la justice ? Je suis là ; je tiens le poignard ! Regardez ! il est temps encore ! Montrez-vous donc : empêchez le crime. Si je frappe, il n'y a pas de Dieu ! »

La lame du fer homicide scintille à la lueur des éclairs. La tête égarée du soldat n'a plus de place que pour la pensée du meurtre.

« — Allons, finissons-en ! s'écrie-t-il ; allons ! lui d'abord, moi après ! »

Il se penche vers le jeune homme.

« — Comme il est pâle ! reprend-il, pauvre enfant ! je veux l'embrasser : cela est-

il permis au bourreau?... Eh! qui pourrait ici me le défendre! Donnons-nous le supplice de cette dernière étreinte du sentiment. Adieu, mon prince! adieu, Louis! C'est le baiser d'un monstre; c'est une souillure : mais tu ne le sens pas, tu reposes. O tortures inouïes! et la nature humaine y résiste!.... Mes membres, ma tête, mon cœur, rien ne plie.... Je suis donc de fer! »

Il se relève brusquement. Le coup mortel va être porté.... Une musique religieuse se fait entendre. Elle est descendue presque miraculeusement, du haut de la montagne, à travers les tourmentes de l'orage. Ce sont des cantiques lointains qu'accompagne un orgue sacré. Les accords se perdent en partie dans le vague des airs; mais il en arrive quelques sons mariés au bruit de la foudre, qui, composant une harmonie moitié du

ciel, moitié de la terre, courent empreintes des deux puissances.

Urbin jette au loin son poignard.

« — Secourez-moi, chants de David!.... *Le possédé* n'est pas *le maudit*. »

Et, dans un désordre frénétique, s'éloignant du prince à grands pas, il se crie cet ordre à lui-même.

« — Trahissons mes sermens!.... Qu'il vive! »

Son œil s'est tourné vers la chapelle des Mariniers.

« — Néolie!..... es-tu là? Réponds. Veux-tu, toi aussi, Néolie! veux-tu le sang du jeune martyr?.... Sais-tu à quel prix on t'a mise? T'a-t-on dit que pour arriver aux délices de l'amour il nous fallait passer par le meurtre? Je dis *nous*, Néolie, oui, *nous*;

car ta portion dans le bonheur.... ce sera une part dans le crime. »

Il erre çà et là au hasard. L'affaissement de ses membres robustes accusait le haut degré de ses souffrances. Ses organes, livrés à d'étranges vertiges, tournaient, de force et malgré eux, sur la pensée de l'homicide, comme le réprouvé dans un des cercles du Dante. Son imagination, se créant une fausse nature, ne voyait plus la véritable. Que d'illusions ! quel spectacle ! Les arbres, dont la tempête dispersait les feuilles, jonchent de poignards la bruyère.... La terre et ses ombres, les rochers et leurs buissons reculent devant lui comme des spectres, en poussant des rires moqueurs... Le mot *parjure*, en lettres de flamme, passe sur de noires vapeurs.... *parjure* est l'épithète terrible que lui soufflent les ouragans.... *parjure* est le cri des orages.

Il revient auprès du tertre où repose la victime. Il s'est repris à son fatal serment comme à un lien indissoluble. Les beaux cheveux blonds du jeune prince se jouaient gracieusement autour de son front blanc et pur. Le meurtrier rassemble en vain tout son courage pour être un misérable, réunit en vain toute sa puissance pour être un lâche : Urbin, pour la première fois, n'a plus qu'un vouloir incomplet, n'a plus qu'une force négative.

« — Insensé que je suis ! se dit-il. Artevelle, oubliant ses promesses, ne me dégage-t-il pas des miennes ?... Aujourd'hui est vendredi saint, le Reward devrait être ici : l'heure du rendez-vous a sonné. Où est-il ? Je n'ai vu personne. Puisque le chef manque au forfait, le forfait ne peut-il manquer au chef? Eh ! comment, élu d'une nation magnanime, a-t-il osé me prescrire

une iniquité monstrueuse? Comment aussi, moi ! ai-je pu être assez aveugle pour croire à ses vertus, quand il me poussait au crime! Et ce prêtre, à l'heure suprême, le déclarant empoisonneur !.... Non, Jacque n'est point un grand homme. Mes yeux se dessillent enfin. S'il est génie...... c'est de l'enfer. »

Les vents de l'orage s'apaisent. Urbin, moins agité, plus rêveur, continue à se raisonner.

« — Edouard d'Angleterre a dû débarquer ce matin sur les côtes de Flandre; Artevelle aura été forcé d'aller à sa rencontre. Son entrevue avec le monarque ayant peut-être lieu en ce moment, il a autre chose à penser qu'à moi, à Néolie, à son pacte. Jacque est enchaîné, je suis libre. »

Il dit; et son front se redresse avec une sorte de joie triomphante. O consternation! ô terreur! le portail de la chapelle de Notre-Dame-des-Mariniers vient de s'ouvrir à l'improviste. Plusieurs guerriers y apparaissent; le Brasseur Roi est à leur tête.

« — Malédiction! crie Urbin. »

Et les rides contractées de son front impriment à l'instant sur sa physionomie un caractère indéfinissable d'horreur et de férocité.

Artevelle a vu de loin Wenemare; il le salue d'un geste amical. Sa bannière souveraine s'est déployée sur le rocher. C'en est fait du comte de Flandre.

Mais, à la cime du mont où s'élève la maladrerie, une trompette a retenti: c'est un signal, c'est un appel. Plusieurs femmes se sont montrées: ce sont les sœurs du saint

hospice. Leurs robes se détachent en blanc des noires vapeurs du ciel. Tout à coup des hommes d'armes se réunissent autour des filles du monastère ; une d'entre elles les commande. Bertrade descend la montagne.

Hélas ! que devient Wenemare ! il n'a vu ni Bertrade, ni son escorte ; il n'a regardé qu'Artevelle. Pour le soldat du démagogue, Artevelle, c'est le destin ; pour l'enfant des rois, c'est la mort.

Urbin est sorti de son immobilité sinistre. Il a saisi le bras du prince. Il le secoue avec violence.

« — Louis ! s'écrie-t-il, lève-toi ! »

Et l'éclat de sa voix terrible roule de rochers en rochers.

Le comte entr'ouvre sa paupière. Une exclamation d'épouvante a pensé lui échap-

per : le meurtrier, à face livide, brandissait sur lui son poignard.

« — Qu'est-ce!... Urbin!... Que veux-tu?

» — Ton sang.

» — Toi m'assassiner!... O mon Dieu !

» — Dieu n'écoute point, tu mourras.

» — Le ciel...

» — Il n'est plus temps d'y croire.

» — Eh bien! frappe!

» — Non, défends-toi! n'as-tu pas le glaive des braves?

» — Un instant de répit, Urbin; mon épée serait-elle de force à résister à la tienne? laisse-moi recueillir mes pensées. Pourquoi me tuer? Que t'ai-je fait?

» — Pourquoi je te tue? que t'importe!

» — Qui t'a prescrit ce meurtre?

» — Artevelle. Il lui faut ici ton cadavre. Il vient le réclamer. Le voilà.

» — Horreur !... Quoi ! tombé dans un piége !...

» — Oui, malheureux ! je t'ai trahi. Je n'ai été m'enlacer à toi que pour te dévorer. Je ne t'ai entouré d'adorations que pour mieux arriver aux vengeances. Point de cris, Je suis sans pitié. Néolie doit m'être rendue dès que ton sang aura coulé ; j'ai fait serment sur l'hostie sainte de t'égorger ici aujourd'hui. C'est l'heure, le lieu, défends-toi. »

Urbin lui présentait son épée. Le comte de Male l'a prise machinalement, et la regarde d'un œil fixe. Puis, la cassant sur son genou, il en jette au loin les éclats.

« — Tue-moi, répond-il, je suis prêt. Tu viens déjà de m'ôter la plus chère moitié de ma vie en te brisant ici dans un meurtre; tu auras peu de peine à m'arracher l'autre, je n'en fais nul cas maintenant. Plus d'illu-

sions, plus de carrière. Le sentiment éteint, tout est mort. Allons! j'en ai assez de ce monde. Frappe! c'est toi seul que je plains.»

Mais la voix formidable de Wenemare a couvert ces derniers accens. Son regard est celui du tigre.

« — Tu refuses de te défendre! Ah! tu apaises mes remords! T'immoler n'est plus un si grand crime; la Flandre en toi perd peu de chose; tu n'étais, je le vois, qu'un lâche.

» — Qu'un lâche!... a répété le comte en relevant un front plein de majesté, d'indignation et d'audace. C'en est trop! un fer! combattons! »

Il a tiré précipitamment sa dague. Une horrible lutte s'engage. Louis y déploie l'adresse du gladiateur et l'intrépidité du héros. Le meurtrier s'est laissé atteindre

par le fer ennemi. Il a combattu mollement : il veut être blessé le premier.

Il l'est enfin. Un rugissement sauvage est aussitôt sorti de sa poitrine comme un signal d'extermination.

« — Louis ! s'écrie-t-il, mon sang coule. Il n'y a plus ici meurtre infâme, il y a légitime défense. A mon tour, attaque et succès ! »

Il a frappé de son poignard..., et le prince roule à ses pieds. L'auguste exilé, avant de fermer les yeux à la lumière, s'est rappelé les prédictions de Barbe et le sac de cuir du vieux prêtre. Sa main s'est portée sur sa poitrine, et y presse avec un mouvement de désespoir le dépôt sacré qui lui revient à la pensée au moment des derniers soupirs. Il veut proférer quelques mots,

mais sa langue reste glacée. Il ne donne plus signe de vie.

Le Brasseur Roi, témoin triomphant, a vu tomber le comte de Male. Il ordonne aux gens de sa suite de se tenir en arrière à peu de distance. Puis, seul, il s'avance à pas lents.

Le neveu de Gérard Denys, froid comme le plomb d'un sépulcre, est immobile au poste du meurtre, les cheveux hérissés sur sa tête, l'œil attaché sur sa victime, et son poignard sanglant à la main.

« — Approche, vautour, voici ta proie! dit l'assassin au démagogue. J'ai franchi pour toi d'un seul bond toutes les profondeurs de l'enfer. Bats des mains! le cadavre est beau. Ris! c'est l'holocauste à Satan.

» — Urbin ! a répondu le Reward avec une douceur affectée, tu as servi la sainte cause du pays, en y éteignant à jamais un brandon de guerre civile. Tu as accompli ton serment....

» — J'en vais avoir un autre à tenir, interrompt Urbin, essuyant son poignard avec un calme terrifiant. Sais-tu ce que je viens de jurer secrètement en moi-même ? Un autre assassinat... Ta mort.

» — Audacieux ! s'écrie Artevelle. »

Et le tyran recule effrayé.

« — Hypocrite ! a repris Wenemare, ne peux-tu jouer le courage ? Dissimule ta lâche peur, je ne te tuerai pas aujourd'hui : la main qui vient d'égorger l'innocence a besoin des purifications du remords pour pouvoir frapper l'infamie. »

Le Reward appelle sa troupe.

« — Garde-toi d'attenter à ma liberté! continue Urbin, les dents serrées avec une contraction nerveuse : ou, songes-y bien, je puis te perdre. Ceux qui viennent m'écouteront. Si tu déclares ce que je suis, je révèle ce que tu es.

» — Camarades! dit Jacque à ses archers, le hasard nous a rendus spectateurs d'un combat à outrance entre deux braves. Le jugement de Dieu a prononcé sur la querelle. Nous n'avons plus, au pied de ce roc, qu'une seule besogne à remplir; donnons la sépulture au vaincu. »

Les soldats, composant la garde du Reward, entourent l'auguste victime; ils examinent sa blessure.

Ils vont emporter le cadavre.

« — Arrêtez! » s'écrie une voix.

Bertrade est auprès d'Artevelle.

« —Vous, en ce lieu ! lui dit le Brasseur Roi ; qu'y venez-vous faire ?

« — Mon devoir. »

La noble veuve s'est tournée vers les religieuses qui l'accompagnent.

« — Prodiguez vos soins au blessé. Mes sœurs ! c'est votre saint ministère. Qu'on porte au couvent ce jeune homme.

» — De quel droit ? s'écrie Artevelle.

» — Reward ! je suis ici sur mes terres. Cette seigneurie m'appartient ; nul n'y doit commander que moi. »

Mais, tandis que les sœurs de la Maladrerie, penchées sur le corps de Louis, étanchent le sang qui coule de sa blessure, et achèvent d'y poser un premier appareil, Wenemare s'est élancé vers les hommes

d'armes de Bertrade. Sa voix sonore a retenti.

« — N'avez-vous pas entendu les paroles de votre dame? *qu'on porte au couvent ce jeune homme!* obéissez donc à ses ordres.

» — Non, crie le tyran furieux; non, ce corps ne peut m'être enlevé. Il m'appartient, il est à moi.

» — S'il est mort, lui répond Bertrade, il n'est point à toi, il est à Dieu. S'il peut revenir à la vie, il m'appartient : il est chez moi.

» — Arrière! interrompt Jacque hors de lui. Un caprice de femme ne saurait être une loi pour le souverain d'un royaume. Archers de la ville de Gand! saisissez-vous du corps de cet homme.

» —Gens de la seigneurie d'Oudenbourg! dit Bertrade avec énergie, défendez vos pri-

viléges méconnus. Ne nous laissons pas faire la loi sur notre territoire. C'est la vie d'un de vos semblables que j'ai mission de sauver : vous m'aiderez, l'honneur vous l'ordonne. Place au droit ! et haut ma bannière !

» — Femme insensée ! reprend le Reward, c'est un pot d'argile contre un pot de fer que ta volonté contre ma puissance. Je t'écraserai.

» — Tu ne l'oserais.

» — Que sont tes soldats devant moi ! si peu d'armes !...

» — J'ai d'autres foudres. »

Ces derniers mots, prononcés avec une gravité solennelle et une lenteur majestueuse, ont fait frissonner Artevelle. Il ne sait plus à quoi se résoudre. Cependant voir sa proie lui échapper, est une idée à laquelle

ne peut se résigner sa rage. Un moyen lui reste, il le tente.

« — Valeureux Flamands ! s'écrie-t-il, il faut ici tout vous apprendre. Ce blessé, c'est l'ennemi du pays, c'est le mien, c'est le vôtre à tous. C'est...

— Le fils du comte de Flandre, achève l'étonnante Bertrade, c'est votre prince légitime. »

Les archers du Brasseur Roi et les hommes d'armes de Bertrade, cédant à une première impulsion du cœur, ont tous courbé la tête devant la grande victime du sort, que le crime et la vengeance viennent de jeter soudainement à leurs pieds. Un mouvement d'horreur, de respect et de compassion a remué leurs âmes de braves. Des murmures se font entendre, on n'applaudit point le Reward.

Jacque saisit violemment le bras de Wenemare ; et, lui montrant la chapelle des Mariniers, il glisse ces mots à son oreille :

« — Néolie t'attend, elle est là. Mais aide-moi contre Bertrade, et fais-moi livrer ma victime.

» — Ta victime ! réplique Urbin ; tu ne l'auras pas, misérable ! Mon serment ne m'y force point.

» — En ce cas, Néolie...

» — Silence ! »

Le Reward s'adresse à Bertrade.

« — Oui, c'est le fils du comte de Flandre : un traître, appelé par des traîtres. Mais, descendue de la montagne, d'où saviez-vous qu'il fût ici ?

» — Et vous-même ! répond ironiquement la veuve, comment connaissiez-vous à l'avance, et l'homicide et la victime ?

Le hasard, si hasard il y a, vous amenant à point nommé, sert vos intérêts en ami. Ils sont bien choisis ceux qu'on frappe : vous avez bonne chance dans les meurtres. »

Les archers flamands, à ces mots, jettent sur leur chef un regard sombre.

« — Guerriers ! leur dit Bertrade avec force, on va transporter l'héritier des rois à la Maladrerie ; je l'y garderai en otage. Je réponds de lui à la Flandre. Laissez-moi d'abord, s'il se peut, le rendre à la lumière du jour ; puis, le pays et Dieu consultés, vous déciderez de son sort. »

Des acclamations spontanées ont accueilli ces sages paroles. Artevelle a jugé sa position. Il sent que, sur la fausse route où il se trouve, il ne lui est plus possible de s'emparer de sa proie. Il a contre lui le moment, l'opinion, la circonstance et les hommes. Ce

serait compromettre son autorité, ce serait même risquer de se perdre, que de vouloir lutter contre l'entraînement général qui pousse autour de lui les esprits vers le droit, l'innocence et le malheur. Il vaut mieux feindre la clémence. Ne pouvant abattre, il faut plier. Il cède aux volontés de Bertrade.

Mais son parti est pris en secret. Il enverra chercher dans la nuit quelques bandes féroces et dévouées, dont il dirigera les fers à son gré (1). Il fera, en attendant leur

(1) Une bande de meurtriers suivaient partout Jacque Artevelle. Il n'avait qu'un mot à dire, qu'un geste à faire, et à l'instant même ceux dont il voulait se défaire étaient assassinés : ils étaient quatre-vingts bien déterminés, qui s'éloignaient rarement du tyran. Le peuple avait cru que ce monstre, qui jouait le républicain, allait leur donner l'âge d'or de la liberté. Mézerai, in-fol., t. 1, p. 769.—Daniel, t. 5, in-4., p. 313. —Froissard, t. 3.—Anquetil, t. 2.—Levesque, *la France sous les Valois*, t. 1.

venue, garder soigneusement les portes du couvent, pour que le prince ne puisse être soustrait à sa fureur; et, le lendemain, vers l'aurore, Louis sera sous la pierre des tombes.

IX

Dès les premiers jours de la semaine sainte, Bertrade, tout entière à l'idée d'arracher le comte de Male au poignard assassin, avait couvert le pays de détachemens armés; et les chefs de ces petites troupes,

parmi lesquelles se distinguait *Cœur d'Acier*, avaient reçu l'injonction d'arrêter et de conduire à la maladrerie d'Oudenbourg tous les voyageurs inconnus.

Gérard Denys, de son côté, s'était rendu sur les côtes d'Ostende, et y faisait les mêmes perquisitions dans le même but. Hélas! la tempête qui avait dispersé les bâtimens en mer, ayant jeté le prince et Wenemare sur une plage écartée, les avait soustraits à tous les regards. Aucun des vassaux de la noble veuve ne s'était trouvé à même de remplir avec succès sa mission de salut. Les vents, le tonnerre et la pluie avaient rendu les routes désertes et impraticables. Bertrade ignorait le jour positif où le soldat d'Artevelle devait arriver à la chapelle funèbre; mais des sentinelles placées sous les murailles du monastère, avaient

ordre de sonner de la trompette à l'aspect de tout étranger se dirigeant vers le monument pieux de la montagne; et du moins, parmi les nombreuses mesures qu'elle avait prises pour empêcher le triomphe complet du Reward, une d'elles avait réussi.

Louis de Male, posé sur un brancard, est entré dans les cours de la Maladrerie. Le Brasseur Roi a posé des gardes à toutes les issues du saint édifice. Les sœurs précédaient le convoi.

Urbin, spectateur muet au cortége, ne s'est approché, pendant tout le trajet, ni de Jacque, ni du prince, ni de Bertrade. Il sent à peine sa blessure; elle est si légère en effet, qu'il l'a entièrement oubliée. On le dirait insouciant à ce qui se passe; il semble douter de ce qu'il regarde. Il y avait en lui,

par lui, et autour de lui, trop de désespoir véritable, trop de réalité déchirante, et trop d'horreurs accumulées, pour qu'il pût y croire lui-même.

Quelqu'un l'a appelé par son nom. Il s'est retourné brusquement. C'est le Reward qui vient à lui.

« — Ne m'approche pas! dit Urbin. Mon poignard est encore tout chaud; et le meurtre appelle le meurtre.

» — Écoute, insensé!

» — Tais-toi, fourbe! As-tu en vue quelque autre marché de chair humaine? Crois-tu ma dague à qui en veut? m'as-tu pris pour un exécuteur stupide aux gages d'un forfaiteur quotidien? Lâche, ôte-toi de ma route! Tu me verras un jour face à face, et tu seras à ta dernière heure, car je serai à mon dernier serment. »

Cette hardiesse de langage a étourdi le Brasseur Roi. Le geste méprisant de Wenemare mesurait l'homme tout entier pour l'insulter des pieds à la tête.

» — Néolie... » reprend Artevelle.

Mais Urbin l'a interrompu.

« — Ce nom n'est plus magique pour moi. Ta bouche impure en rompt le charme. Mon amour, qui eût pu être une vertu, n'est plus, grâce à toi, qu'un remords.

» — Le fils du comte de Nevers...

» — Dis, *notre prince*, misérable ! Mon cœur était à lui : le sais-tu ?

» — J'ai vu ton poignard le frapper.

» — J'avais mon serment à remplir. Mais il ne mourra pas, *notre prince;* le ciel ne saurait le permettre. Fils de la révolte ! tu as beau être le père de la destruction : tu dé-

grades en vain nation, puissance, hommes et siècle : il est des arrêts éternels! *Place au plus fort!* fut le principe de ton élévation : Reward! il le sera de ta chute. Tu as proclamé les brigands *héros* : on les verra, marchant dans tes voies, traiter leur héros en *brigand*. Tu as fait du crime la gloire pour monter à la tyrannie : on fera des vengeances la justice, pour te replonger au néant. »

Il dit, et repoussant Artevelle, il a redescendu la montagne.

Il est aux portes de la chapelle de Notre-Dame-des-Mariniers. Va-t-il y pénétrer? Il s'arrête.

Le ciel avait repris son azur; les vents avaient cessé de souffler. Le soleil avait reparu; et ses derniers feux, s'éteignant à l'horizon, resplendissaient d'or et de pourpre.

Wenemare, succombant à l'orage de ses passions, s'indigne du calme rétabli dans la nature; il en trouve le charme insultant et la sérénité moqueuse. Rien des beaux ouvrages du ciel n'est plus en harmonie avec ses sens. Hélas! entre la terre et son cœur, il y a désaccord et rupture.

Le voilà sous la voûte sainte. Il se dirige en tremblant vers le sanctuaire. Il regarde à l'entour: personne. Il prête l'oreille: aucun bruit.

A la droite du chœur est une sacristie entr'ouverte; elle est faiblement éclairée. Wenemare poursuit ses recherches. Une plainte sourde s'est fait entendre. Quelqu'un est là, quelqu'un l'attend.

Il avance. Les plis d'une robe blanche se sont agités au fond de l'enceinte. Une femme

est assise; elle est seule. Urbin a reconnu Néolie.

Son premier mouvement avait été de se précipiter à ses pieds. Pourquoi est-il resté immobile?...

La nièce d'Hamstède, pâle comme une fleur privée de soleil, a d'abord tendu les bras vers lui avec un transport de bonheur, puis les a laissés retomber sur son sein avec un geste d'épouvante.

Urbin n'eût peut-être pas tremblé devant la parole de Néolie, il a frémi devant son silence. Qu'elle était belle pourtant au milieu des agitations de son âme et du désordre de ses sens!... Mais la femme, créée à côté du cœur de l'homme pour l'aider à porter la vie, doit être plus que l'ange qui charme, doit être le génie qui console.

La frayeur même de l'orpheline ajoutait encore à ses attraits. Il y avait de l'enchantement jusque dans les pénibles mouvemens de sa poitrine; la blancheur de sa peau était transparente. L'amour, éclair à double effet qui non-seulement brille mais brûle, l'amour a repris sur Wenemare toute l'étendue de son empire. Son regard, comme un trait de flamme, a passé sur la jeune fille, semblable au rayon du soleil traversant la glace. Il respirait pour ainsi dire son haleine, il sentait sa voix à venir, il écoutait sa pensée secrète. De noirs pressentimens lui parlaient. La dilatation extraordinaire de tout son être, en ce moment de joie et d'alarmes, donnait quelque chose de diabolique à son inquisition passionnée: il y avait là horreur et amour.

« — Néolie! s'écrie-t-il enfin, n'avons-

nous pas un mot à nous dire? L'absence est-elle pire que la mort?... Regarde-moi : un peu de pitié ! Vois, j'ai vieilli... j'ai tant souffert! Toi, tu es restée toujours belle : tu n'as donc pas pleuré, Néolie? »

La nièce d'Hamstède a posé sa main brûlante sur son front, comme pour isoler ses pensées, et comme redoutant une communication secrète entre elles et Wenemare.

« — D'où venez-vous, Urbin? répond-elle. Pardon! je ne sais plus où je suis. J'ai peur... j'ai froid... je me sens mal. N'avez-vous pas du sang à vos mains?

» — Du sang!... quel mot affreux! Néolie. Vous saviez donc que notre réunion dépendait d'un assassinat?... Vous étiez donc initiée au crime?...

» — Est-il mort? dit la jeune fille.

» — Je l'ai frappé, répond Wenemare, mais il vivra, Dieu veille sur lui.

» — Vous l'avez frappé!...

» — Tu frémis. Je t'épouvante, n'est-ce pas? Tu n'as jamais approuvé, toi! ni mon serment ni mes fureurs? j'en étais sûre, Néolie. Toi, tu es sans tache!... oh! tant mieux! »

L'orpheline a courbé la tête. Hélas! les scènes brûlantes où l'homme passionné s'éprend de plus en plus pour une femme, sont des espèces de gouffre où s'engloutit la raison humaine.

Le fougueux Urbin continue.

« — Repousse-moi! tu auras raison. C'est pour toi seule, cependant, que j'ai dégradé ma carrière! c'est pour toi que je me suis fait ce que je suis, un lâche, un assas-

sin, un damné!... Oh! pourquoi, ange d'innocence? ne m'as-tu pas couvert de tes ailes? Et si tu savais tout, Néolie! combien je te paraîtrais plus odieux encore!... Sache-le, vois quel monstre je suis : ce Louis, cet enfant des rois, je l'aimais avec adoration, je possédais son cœur tout entier : eh bien! cette main l'a poignardé : oui, l'a poignardé tout à l'heure. Comment? je ne puis le comprendre; pour qui? je ne le sais que trop. Oh! ne m'en parle plus, Néolie! je te haïrais, je le sens. C'est un amour qui coûte trop cher; le prix s'anéantit dans le crime. »

La nièce d'Hamstède n'a rien répondu; mais il y avait du désordre et de la passion dans son silence. Sa physionomie, morne et rêveuse, était comme empreinte d'un sceau fatal; ses longs cils recourbés

voilaient son regard abattu ; ses traits n'avaient plus l'innocence virginale du temps des premières amours. On eût dit Ève auprès du serpent, ou Madeleine après le péché.

« — Ainsi donc, a repris Urbin d'un ton amer, tu me laisses seul à mes remords!... sans un mot de consolation. J'espérais un refuge dans ton cœur; et c'est un désert sans abri, une première pierre de sépulcre. C'est juste : méritais-je autre chose!

» — Urbin! murmure la jeune fille à voix basse, et avec une sorte d'égarement : séparons-nous : que vous dirais-je? Notre position à tous deux, est plus grave que vous ne le pensez. Tout ce qui charme et ennoblit, tout ce qui captive et rend heureux, tout ce qui console et purifie, je l'ai connu, je l'ai aimé : j'aurais voulu m'ar-

rêter là... j'ai passé outre, avez-vous compris?

» — Non! s'écrie le soldat farouche; non, je ne comprends pas. Je suis glacé de terreur, ma tête se perd : voilà tout.

» — Je sais d'où vous venez, reprend-elle. Demandez-moi donc d'où j'arrive. »

Sa voix était tremblante et lugubre.

« — Eh! pourquoi te ferais-je cette question? interrompt Wenemare avec un effroi sauvage. N'es-tu pas la vierge sans tache dont j'adorais la pureté?... N'es-tu pas la compagne angélique que rêvait mon adolescence?... Oh! te rappelles-tu les temps où, même allant au précipice, nous marchions si doucement heureux, à côté l'un de l'autre? Je m'aimais alors avec ton cœur, je priais Dieu avec ton nom. Pour-

quoi demanderais-je d'où tu viens? tu n'émanas jamais que du ciel. »

L'orpheline tombe à genoux.

« — Reprends ton fer! dit-elle; tue-moi! Il n'y a rien ici de céleste. Sois sans pardon, sois sans pitié : je ne suis plus digne de toi. »

Puis, se tordant les mains, elle ajoute :

« — La vierge sans tache est flétrie. »

Wenemare, éperdu, s'était baissé vers elle pour la relever... mais à ces derniers mots il recule. Son teint, déjà naturellement basané, a pris des teintes africaines : c'est le Maure aux gestes féroces.

« — Flétrie! répète-t-il, et par qui?

» — Par le fils de Jacque Artevelle. »

Qui peindrait la rage d'Urbin! Tout ce que l'horreur et le désespoir a de plus poignant et de plus atroce se peint sur sa figure décomposée. Trois fois sa main a retiré le poignard de sa ceinture, trois fois il a rugi sans frapper. Il court çà et là autour de l'infortunée, demi-morte à ses pieds. Ses lèvres sèches n'ont point de paroles; ses paupières rouges n'ont point de larmes.

« — Urbin! dit tout bas Néolie, souviens-toi des dernières paroles que tu m'adressas à Ridervode : *Si tu cessais de m'être fidèle, je jurerais de t'immoler, et alors...... alors tu mourrais !* »

Wenemare, de son bras de fer, a saisi la nièce d'Hamstède; il l'a relevée violemment; il l'a rejetée sur un siége; puis debout, et vis-à-vis d'elle, il a repris avec dédain.

« — Quand j'irais maintenant fouiller

ton être avec ma dague, quelle flamme pure y trouverais-je à éteindre! quel sentiment tendre y trouverais-je à étouffer! Je ne m'abaisserai point à frapper de l'ignoble; il faut à mes coups de l'infâme: je ne veux tuer que les Artevelle. Toi, tu vivras! je te fais grâce. »

L'orpheline est sans mouvement.

« — Misérable! continue-t-il en promenant un regard de compassion sur les charmes de la jeune fille dont la touchante pâleur, les lèvres vermeilles et les blanches épaules brillaient d'un éclat enchanteur : misérable! être restée belle!...... »

Il s'était éloigné, il revient.

« — Non, je ne me prendrai pas à te plaindre. O Néolie! Néolie! une compagne

aimante et fidèle était tout pour moi sur la terre : asile, bonheur, trésors et patrie; tu m'as ravi ma fortune de cœur ; tu as dévasté, dans leur carrière, et mon avenir d'espérances, et mon présent d'illusions ; tu viens de tuer en moi jusqu'à la puissance d'aimer; tu m'as jeté, flétri comme toi, hors des sphères du sentiment. Malheureux, que me reste-t-il?...... le remords? non, je n'en ai pas. Le remords! ce serait une vertu : la porte en est fermée devant moi. Me voici venu à ne rien sentir; je crois même que je ne souffre plus. J'ai déjà un pied au néant.»

Néolie relève sa tête; elle a repris quelque courage.

« — Je croyais être son épouse. Philippe Artevelle m'avait conduite à un semblant d'autel, devant un simulacre de prêtre ; l'hymen me parut solennel......

» — Et vous consentiez à l'hymen?...

» — La violence...

» — La violence!... point d'inutiles mensonges ! Vous auriez pu résister à quelque puissance vulgaire: mais le fils d'une sorte de roi ! une espèce de prince lui-même ! oh ! la violence fut douce. Les infâmes! quel tissu d'horreurs ! Le père, en récompense d'un meurtre, me gardait une prostituée. La concubine de son héritier pour l'assassin du fils de son prince : Satan n'eût pas mieux combiné. Femme! je t'abhorre; va-t'en !

» — Ainsi donc nulle miséricorde ! a répliqué Néolie d'une voix étouffée par les sanglots. Ah ! je n'ai pas le droit de m'en plaindre. Je ne suis pourtant pas tombée si bas que je ne puisse essayer de me justifier. Urbin, j'aurais pu vous tromper ;

j'aurais pu vous cacher ma honte; l'ai-je fait? je vous ai tout dit. Le monde ignorait mes malheurs, Artevelle m'avait ordonné de les taire : j'ai mieux aimé les dégradations avec la vérité, que le bonheur avec les mensonges.

» — Il te commandait le silence! s'écrie Wenemare; et il me persuadait à moi que ceux qui t'avaient enlevée étaient d'illustres favoris du comte de Flandre. Machinations diaboliques! Ah! les ravisseurs de Ridevorde étaient ses vils agens sans nul doute? et sous une fausse bannière?...

» — C'étaient les soldats de Philippe. Hamstède, Artevelle et son fils avaient ourdi l'indigne trame...

» — Artevelle! monstre exécrable!...

» — Son triomphe est-il donc complet? demande en tremblant l'orpheline. N'est-il donc plus d'espoir pour le prince?...

» — Non, je te l'ai dit, il se meurt : je l'ai tué... là bas... de ma main. Mais pourquoi cette horrible question ? n'y avais-je pas déjà répondu ? C'est donc pour torturer que tu parles ? Crois-tu donc qu'à force de bouleverser mes esprits, tu parviendras à me faire tomber entre tes bras, fou de regrets, d'horreur et de désespoir ? qu'oublieux de tout honneur, et pressé contre ton sein, je puisse ici pleurer sous tes larmes ?... Non, cette flamme éthérée et pure qui jadis m'entraînait vers toi, ce n'est plus qu'une passion à dards incisifs : c'est devenu un amour de nature meurtrière et suicide, j'en suis possédé comme d'un démon. Te plaît-il ainsi ? jouis-en ! »

Sa parole était toute rage ; son regard était de ceux qui arrêtent le sang dans les veines. Il montre du doigt Néolie, à je ne

sais quelle figure invisible que sa démence lui présente. . . . .

« — La voilà ! poursuit-il avec un rire satanique ; la voilà celle que j'aimais ! C'est la maîtresse d'un Artevelle, d'un des fils de la lâcheté ! Ne lui demandez plus les délices du sentiment : elle n'a désormais à offrir que les rebuts de la séduction. Honte à exploiter : qui en veut ? »

La nièce d'Hamstède s'est relevée avec indignation ; cet excès d'outrage a réveillé ses sens accablés ; l'énergie revient à son âme.

« — Qui parle ici de lâcheté? en est-il de plus odieuse que celle d'insulter au malheur d'une femme! Se croit-il donc un brave, l'être sans commisération et sans générosité, qui vient appuyer avec des mépris sur le

désespoir du coupable ? Que dis-je, *du coupable !* ai-je en effet mérité ce nom ? Philippe Artevelle, en me trompant, n'a deshonoré que ma vie ; ma conscience est restée sans tache ; mon âme est pure encore devant Dieu.

« — Eh bien ! s'écrie le neveu de Gérard Denys, hâte-toi de disparaître de ce monde qui, assez peu crédule pour ne pas croire sur parole aux puretés invisibles, a établi des lois qui élèvent entre toi et lui une clôture éternelle ; va rejoindre ce Dieu facile qui se contente là-haut, dans l'espace, d'une innocence intérieure dont le contact ici-bas, à l'autel, déshonorerait le nom d'un homme ! Il est des cas, penses-y bien, où la mort est une nécessité : comme il en est, et j'y ai réfléchi, où la vengeance est un devoir.

» — La vengeance est le ciel de ceux qui n'ont plus foi qu'à la terre, répond Néolie avec feu. Il te sied bien, homme de sang! de condamner les erreurs d'autrui! Fussé-je une prostituée, je vaudrais bien un assassin.

» — Aussi, interrompt Wenemare, Artevelle nous unissait l'un à l'autre; il nous trouvait dignement assortis : c'étaient deux opprobres ensemble. La mission du roi né des révoltes, mission reçue du dieu des ténèbres, est de marier les infamies. »

Néolie, pâle et chancelante, a fait quelques pas pour sortir..... Urbin l'arrête avec violence.

« —Dis donc adieu! *Adieu pour jamais!*

» — Non. Pourquoi ce mot dans ma bouche! Si c'est comme expression de désespoir, il s'en est assez prononcé; si c'est

comme parole d'amour, il ne peut plus y en avoir entre nous.

»—Tu l'as décidé, toi! parjure! je n'avais pas encore osé le dire : *plus rien entre nous!* C'est bien, pars ; mais garde-toi de jamais te rencontrer sur mon passage; le doigt levé, je crie à la foule : « *La concubine d'Artevelle !* »

» — Et moi, te montrant à mon tour, a répliqué la jeune fille, n'ai-je pas ma réponse prête : « *L'assassin du comte de Flandre!* »

L'infortunée avait réuni toutes ses facultés pour articuler ces derniers mots. Elle a succombé à l'effort; elle est tombée d'une seule pièce et toute froide sur les degrés qui descendaient de la sacristie à la chapelle. Urbin se précipitait vers elle en ce moment avec je ne sais quelle intention féroce, car

sa main était sur sa dague ; il la voit étendue sur le sol : son corps lui barre le passage.

Urbin, l'œil sec, le front hagard, remue du pied la jeune fille.

« — Ce n'est pas moi qui l'ai tuée, murmure froidement le barbare. Je suis vengé. Morte ! tant mieux ! »

Et, détournant la tête, il s'enfuit.

—

X

De nombreuses voix retentissaient au milieu d'un des carrefours de la forêt d'Oudenbourg; un détachement de routiers se reposait, sous les arbres, des fatigues de la journée.

Le firmament scintillait d'étoiles ; la nuit, belle du combat mystérieux de ses ombres et de ses lumières, couvrait les vallons et la plaine.

Les hommes d'armes murmuraient.

« — Cœur-d'Acier! disait l'un d'entre eux, quand finirons-nous donc de battre la campagne en pure perte? Par les reliques de St-Macaire, qui sauvent les Gantois de la peste (1)! nous faisons besogne chétive. Piétinage sans estocade, est-ce là métier d'hommes de guerre!

» — Gérard Denys, reprend un autre,

---

(1) Au onzième siècle, il régna à Gand une peste affreuse qui enleva plus de 600 personnes par jour. On rapporte que cette ville fut délivrée de ce fléau par les prières et par l'intercession de saint Macaire, dont les reliques furent déposées dans une chapelle qui existe encore au milieu du château des Espagnols.

c'est assez fatrouiller ici et là en manière de ribleurs de nuit. Croix de Dieu! j'en suis échiné. Jamais de lit, point de banquet, et nulle bataille! c'est triste. Si le soc de mes dents continuait ainsi à ne plus labourer pour le maître, l'herbe me pousserait aux mâchoires.

» — Piaulards! répond Cœur-d'Acier: ne finirez-vous oncques de geindre? J'engage ma part de paradis que vous aurez demain meilleur gîte; mais pas de fâcheries, point de gabes. Ne faisons pas d'un brave un truand.

» — Faites-nous donc sacquer l'épée! riposte un des mutins de la troupe. Je crève de honte à ne ferrailler que contre la pluie et le vent. Où se sont donc tapis, sur ces côtes, les deux chevaliers invisibles?... »

Le capitaine en chef interrompt.

» — Compaings ! le roi Édouard est débarqué près d'ici sur les rives d'Ostende; ce n'est pas le cas de rester coi, et encore moins de nous disjoindre. Tâchons à la fois, en trouvant ceux que nous cherchons, que ceux qui ne nous cherchent pas nous trouvent. *Le marchand de laines* (1) vient fraterniser avec le brasseur de bière pour déconfire à son profit les corps et métiers du royaume, mais nous avons dague et rapière : il sera mal venu, l'étranger. La navette du Flamand est à la fois

---

(1) Surnom donné au roi Edouard par le roi de France. L'Angleterre seule fournissait alors des laines à la Flandre : or, la fabrication de drap étant l'objet important du pays, Edouard dictait souvent des lois aux Flamands en les menaçant de ne plus vendre de laines.—*Hist. de Flandre*, Van Praet, t. 2, p. 59.—*Hist. générale de la Belgique*, t. 3.—Meyer.—Oudegherst.

de l'or et du fer; elle est instrument et bannière : c'est bois qui tissé et glaive qui tue.

» — Bien dit! ont clamé les routiers. Quoi! Londres ferait la loi à Gand! Il n'a donc pas d'épée, Artevelle!

» — Quand il y met la main, dit Gérard, ce n'est jamais pour la tirer, c'est pour l'enfoncer au fourreau.

» — A bas les traficans de nations! s'écrie la cohorte indignée. A bas les ladreries couronnées! cardons la laine au dos de l'Anglais : puis, à la cuve le brasseur! »

Une exclamation de Gérard Denys a interrompu l'entretien. Le chef vient d'apercevoir à travers les arbres du bois un homme errant à peu de distance. Cet homme marche à pas démesurés. Il paraît à demi

privé de ses facultés mentales; on dirait un condamné à l'échafaud, que poursuit la justice armée. Il n'a ni regards ni paroles. C'est plus que l'animal, moins que l'homme.

Denys a reconnu Wenemare.

Il s'élance vers son neveu.

« — Serait-il bien possible !... est-ce Urbin?... »

Le malheureux amant de Néolie se jette entre les bras de son oncle.

« — Quoi ! murmure-t-il d'une voix sourde, quelqu'un me reconnaît encore !

» — Urbin ! c'est toi que je cherchais. Mais tu n'es pas seul?... Où est l'autre?...

» — L'autre !... qui ?

» — Tu me fais frémir. Dieu ! serait-il déjà trop tard ! Ton vaisseau?...

» — Il a fait naufrage.

» — Ton compagnon ?...

» — Je l'ai poignardé.

» — O infâme !... et je l'embrassais ! »

Il a repoussé Wenemare avec un geste d'exécration.

« — Monstre ! l'héritier de tes rois ! quel démon te guidait ?

» — Artevelle.

» — Que t'avait fait le comte de Male ?

» — Il m'aimait.

» — Prends garde, maudit ! J'ai un poignard aussi sous ma main.

» — Ne me tue pas encore aujourd'hui ! répond froidement l'insensé : je veux savoir, avant, s'il est mort.

» — Qui ?

» — Mon compagnon, ma victime,

» — Il serait donc possible encore de le sauver! Où est-il?

» — A la maladrerie d'Oudenbourg. Bertrade est près de lui.

» — Bertrade!

» — Laisse-moi achever et t'instruire. J'avait fait un serment impie; ce serment.... Brisons sur ce point. Il y avait dans tout cela une femme, et quelle femme!... C'est horrible; ne parlons pas d'elle, Gérard. Nous en étions au fils de Flandre. Je l'ai frappé, ce jeune prince; oh! c'était un être angélique... et je l'aimais, moi, misérable, je l'aimais à l'idolâtrie. Son dernier cri, je l'entends encore.... écoute! Et cette affreuse chapelle! et cette femme dégradée!... Pardon! ma raison n'y est plus. Que te disais-je? Ah! m'y voici!... Je l'éveillai, il tomba mort; et c'était aux pieds d'Artevelle.

» — D'Artevelle! interrompt Gérard; il était là : tout est perdu.

» — Non, tout n'est pas désespéré : le ciel nous envoya Bertrade; elle descendit la montagne; elle réclama la victime.

» — Et le vautour lâcha sa proie?

» — Bertrade et Dieu le voulaient ainsi.

» — Le tyran n'avait donc point de soldats?

» — Ses gardes dévoués l'escortaient. ils entourent en ce moment, par ses ordres, la Maladrerie où l'on a transporté l'enfant des rois : l'hospice est devenu prison.

» — Il faut en arracher le prince; il faut, mort ou vivant, qu'il en sorte.

» — Je m'en charge.

» — Et quand?

» — Cette nuit.

» — Comment y réussir, Wenemare?

» — Donne-moi quelques-uns de tes hommes d'armes. Reste ici une heure à m'attendre; je reviendrai avec Louis avant le retour de l'aurore. S'il peut être sauvé, il le sera. Que la fortune me seconde, et je le remets entre tes mains; j'en prends à témoin l'Éternel.

» — Me fierais-je à un assassin!

» — Tu le peux.

» — Je ne l'oserais.

» — Préfères-tu laisser égorger le prince par les satellites du Reward ?..... Apprends qu'Artevelle a envoyé quérir cette nuit des meurtriers de race étrangère qu'il a enrôlés dans sa garde; ils sont déjà en marche, ils arrivent. Hésite encore!

» — Pars : je t'attends. »

Gérard Denys, tantôt chef de manufac-

ture, tantôt capitaine d'armée, avait l'habitude de ses semblables : il savait lire au fond des cœurs. Un instant, un regard, un mot, lui suffisaient pour comprendre un homme. Wenemare lui était connu ; et, pénétrant dans ses remords, il se fie à lui sans alarmes.

Urbin, suivi de Cœur-d'Acier et d'une vingtaine de braves, s'est dirigé vers Oudenbourg. Son plan, adroitement combiné, a l'assentiment de sa troupe. En voici l'esquisse rapide :

Cœur-d'Acier fondra à l'improviste sur les gardes du Brasseur Roi à l'une des portes du cloître ; et tandis que les soldats du tyran se réuniront au lieu de l'attaque, Urbin se glissera dans l'intérieur de la Maladrerie

par une des issues abandonnées, pénétrera jusqu'à la chambre du comte de Male, et, le saisissant dans ses bras, l'enlevera pendant la bataille; puis, Cœur-d'Acier battra en retraite, et, à la faveur des ténèbres, échappera à l'ennemi. Le carrefour de Gérard Denys devra les revoir tous avant l'aube.

Wenemare et les routiers sont arrivés en peu d'instans à l'hospice religieux. Cœur-d'Acier s'est précipité sur les premières sentinelles qu'il a rencontrées sur son passage ; son détachement a fait retentir les airs du *houra* des hordes sauvages. Les soldats du Reward accourent ; et bientôt un combat s'engage.

Urbin, protégé par les ombres, a fait le tour du monastère. Une fenêtre ouverte, à

peu d'élévation du sol, s'est présentée à ses regards : il se cramponne à la muraille, et, le pied dans les trous des pierres, il monte : il s'est glissé dans le cloître.

Il traverse un dortoir désert : les clameurs de la bataille imprévue ont jeté l'alarme parmi les saintes filles ; elles se sont toutes réunies sous le grand vestibule de leur chapelle ; et les malades en état de marcher se sont réfugiés dans le sanctuaire.

Le neveu de Gérard Denys franchit au hasard plusieurs enceintes que de pâles lampes éclairent. Quelques soupirs partis de diverses couches funèbres frappent çà et là son oreille. Il court à chaque lit, il regarde. Ici, c'est un soldat amputé ; plus loin, une femme hydropique ; de ce côté, une jeune fille aveugle ; de l'autre, un en-

fant paralytique. Où trouver le comte de Flandre?

Il s'approche d'un vieil infirme; il le questionne, aucune réponse; il s'irrite, même silence : le malheureux était sourd et muet.

Le temps s'écoule. Urbin n'a point encore découvert la chambre où repose Louis. Il prend un parti décisif; il appelle à grands cris le prince.

« — Comte de Male! comte de Male! »

Et l'écho des dortoirs funèbres répète au loin : *Comte de Male*!

Une sœur accourt à sa voix.

« — Où est-il? s'écrie Wenemare.

» — Qui êtes-vous? dit la sainte fille.

» — Jacque reviendra vers l'aurore ; des gens à poignard le suivront, et le fils des rois périra. »

» — Grand Dieu !

» — Sauvons Louis cette nuit. Ma sœur ! soyez mon guide : où est-il ?

» — Un mot encore. Quels sont les gens de guerre qui viennent d'attaquer le cloître?

» — Les soldats de Gérard Denys, les vassaux armés de Bertrade, vos amis, les miens, ceux du comte.

» — Et vous êtes ?

» — Un de leurs chefs : n'importe qui. Le prince ! le prince !

» — Ce corridor..... à droite..... Il est là ! »

Urbin est à la porte indiquée. Il ouvre ; il aperçoit sa victime. A ses côtés est une

femme : c'est Bertrade. Mais l'impétueux soldat n'a regardé que Louis de Male.

« — Mon prince, ouvrez les yeux ! s'écrie-t-il ; un sauveur vous vient, et c'est moi. »

Mais l'auguste blessé, atteint d'une fièvre brûlante, est privé de toute faculté morale. Sa langue est desséchée, son œil est éteint. Sa tombe est à moitié entr'ouverte.

Wenemare, l'enveloppant de ses draps, le saisit de ses bras nerveux, et déjà l'enlève à sa couche. Une main puissante l'arrête ; une voix ferme l'interroge.

« — Soldat ! qui t'envoie ?

» — Un Dieu juste.

» — Quel but ?....

» — Le salut de la Flandre.

» — Mais c'est un assassin qui me parle!

» — Oui, mais qui vient laver ses forfaits.

» — La preuve?....

» — Elle est dans mes remords.

» — Qui me le prouvera?

» — L'avenir.

» — Mais aujourd'hui?....

» — Gare! Bertrade. Gérard Denys m'attend, l'heure presse. Tout délai serait criminel; toute explication, meurtrière. Femme! rangez-vous, je l'emporte!

» — De quel droit?

» — Arrière! ou je frappe. »

Et, repoussant la noble veuve avec emportement, Urbin l'a presque renversée à quelques pas de lui. Puis, serrant contre son

sein le dépôt précieux dont il s'est emparé, il fend les airs, et fuit comme un trait.

Il ne connaît aucune des issues de la Maladrerie, mais il entend les clameurs des routiers assiégeans; et c'est du côté opposé qu'il dirige au hasard sa course.

Il a descendu plusieurs marches. Il suit une allée longue et voûtée qui le conduit à des cuisines. Là une espèce de porte basse communique à une buanderie. Tous ces passages sont déserts. Il franchit une dernière porte s'ouvrant sur un verger solitaire; et le voilà hors de l'hospice.

Il a regagné la forêt. Il se glisse entre les arbres avec la légèreté du fantôme quand il s'enfonce sous la brume, ou qu'il se fond aux clartés de l'aube. Le ravisseur, que rien n'arrête, semble porté par les vents. Son

fardeau ne lui pèse rien. Le dévouement, l'espoir, le remords, ont fait trois géans d'un seul homme, trois courages d'un même cœur.

Ses yeux reluisaient dans les bois comme deux flambeaux phosphoriques. Ses pas, sans se tromper et se perdre, se choisissaient les sentiers inconnus avec un instinct tenant de la magie. Un souffle enflammé, s'exhalant de sa poitrine haletante, semblait l'envelopper d'une émanation vivifiante. On eût dit à voir ce brûlant courrier identifié à cette froide dépouille, que les deux choses n'étant plus qu'une, formaient un être double et complexe, moitié salamandre, moitié gnome, moitié vie et moitié néant.

Il est aux deux tiers de sa route. Une

idée soudaine l'arrête : Louis respire-t-il encore ? Il l'assied doucement à terre, l'appuie contre le tronc d'un vieux chêne, s'est agenouillé devant lui ; et, débarrassant son visage du drap qui le recouvrait, il l'appelle d'une voix tremblante.

« — Louis ! cher Louis ! m'entends-tu ? »

Le prince a entr'ouvert sa paupière. Il a vaguement reconnu l'accent de son compagnon d'armes. Il le regarde, à la clarté scintillante des étoiles, avec une surprise mêlée d'égarement ; et sa bouche essaie quelques mots.

« — Une forêt !... tout nu !... Wenemare !

» — Dieu ! je te remercie ! crie Urbin. Il me nomme, et n'a pas frémi. Ah ! c'est le pardon commencé.

» — Wenemare !... répète le comte. Où suis-je ?

» — Hors de péril.

» — Qui es-tu? »

Urbin pousse un cri de détresse.

« — Ah! il ne m'avait pas reconnu. »

L'héritier des rois se soulève avec effort. Il porte la main à son front, et la mémoire lui revient. Le soldat d'Artevelle épiait sa première pensée avec une terreur convulsive. Le comte a recueilli ses esprits.

« — N'ai-je pas reçu un coup de poignard?... Oui, je me le rappelle, je crois... j'avais, pour guide, un meurtrier. C'était...

» — Oh! ne le nomme pas. Cette fois, mon nom me tuerait. Grâce! grâce pour l'assassin! »

Urbin se roulait à ses pieds ; son angoisse était frénétique.

« — Le ciel t'a vengé, poursuit-il. On devait, pour prix de ton sang, me rendre à mes premières amours. Eh bien ! ces premières amours, je les ai vues tomber à mes pieds ; et moi je me baissais... On parla. C'était une prostituée... que je ramassais dans le meurtre. »

Louis de Male a tressailli.

« — Une maîtresse d'Artevelle ! a continué Wenemare. Il y a là justice suprême. La femme flétrie, jetée au soldat homicide !... quel anathème !... As-tu compris ? »

Le fils de Flandre a écouté. Mais, trop faible pour supporter le poids de tant d'émotions, il n'est déjà plus aux révélations

du coupable. S'il y revient, ce sera plus tard. Il n'oubliera point cette scène.

Il a porté la main sur sa blessure.

« — Urbin ! dit-il, d'une voix lente, tu ne m'avais pas bien tué. »

Ces froides paroles ont anéanti le meurtrier. Il reste sans mouvement sous leur coup, comme sous le plomb d'une massue. Le comte de Male a repris.

« — Ce bois, est-il un cimetière ? Suis-je ici pour être achevé ?

» — O torture ! s'écrie Wenemare. Dieu vengeur ! C'est bien : continue.

» — Tu parais souffrir ! dit le prince. Moi aussi, je souffre beaucoup. Mais pourquoi te mettre à genoux ? De qui as-tu peur ?... Lève-toi.

— « Non, Louis, je ne me leverai pas. Le front du lâche meurtrier restera couché dans la poussière, à moins que ta bouche n'exhale... un souffle de miséricorde.

» — Urbin, je me meurs !

» — Impossible ! L'Éternel ne saurait le permettre. Il te garde, au pays flamand, pour la récompense des bons, et la confusion des pervers. Tu régneras, il faut que tu règnes. Hélas ! me pourras-tu pardonner ?

» — Ta main, Wenemare !

» — Oh ! pas encore. »

L'infortuné pleurait à genoux.

Le comte s'est évanoui.

Minuit sonnait à la grande horloge de la maladrerie d'Oudenbourg. Les combats

avaient cessé depuis quelques instans; et les soldats du Reward se croyaient vainqueurs. Les routiers avaient disparu.

Le carrefour de la forêt retentissait alors d'actions de grâces. Cœur-d'Acier venait d'y ramener ses braves; pas un d'entre eux n'avait péri; et si plusieurs étaient blessés, à peine s'en occupaient-ils, tant les plaies étaient peu profondes!

Un brancard a été construit à la hâte pour le fils de Flandre, qu'Urbin a confié au dévouement de Gérard Denys. La litière s'est mise en marche.

Les routiers avaient parcouru un espace immense avant que l'aube ait pu reparaître. Ils ont gravi de hautes montagnes, ils ont

franchi de larges vallées. Leur ardeur est infatigable.

Gérard Denys, pendant le trajet, est parvenu par degrés à arracher au farouche Wenemare le récit de ses infortunes. Instruit de toutes les scènes qui précédèrent et suivirent le naufrage, hormis de celle où figura Néolie à la chapelle d'Oudenbourg, il l'interroge et le console; il l'écoute et ne frémit plus. Il compatit aux douleurs de cette âme de feu, qui, se faisant une nécessité du crime et comprenant à faux le devoir, s'était précipitée dans le meurtre pour ne pas tomber dans le parjure. Les remords d'Urbin le désarment ; nul reproche ne lui échappe.

Le jour pointait à l'orient. Les routiers

et leur chef se concertent sur le meilleur parti à prendre pour dérober aux regards curieux le fils des souverains légitimes, l'espérance de la nation, le salut futur de la Flandre.

Un vaste établissement industriel s'élevait, du côté de Bruges, au fond d'une riche vallée. Des lampes y brûlaient à l'intérieur; et leurs clartés mourantes luttaient avec les premiers rayons du matin. Les routiers y portent leurs pas.

Ce lieu se nommait Réthelsée. On entendait de loin le bruit des marteaux, des roues et des mécaniques que l'eau y faisait mouvoir jour et nuit. Il y avait là moulins à foulons, tisserands et teinturiers.

Gérard Denys est arrivé au pied d'un énorme poteau, au sommet duquel est une

lanterne allumée. Une palissade, semblable aux retranchemens d'un camp, ferme le passage aux voyageurs à cheval. L'entrée est permise aux piétons.

Le brancard où repose le prince est arrêté par la barrière. Gérard Denys écarte sa troupe, pour que l'aspect inopiné des enfans de la guerre n'alarme point les fils du commerce. Puis, laissant Louis de Male à la garde d'Urbin, il s'introduit à Réthelsée.

Le comte a poussé un long soupir. La cessation de tout mouvement et l'interruption de toute marche le tirent de son repos funèbre. Il s'est redressé sur son séant; et, jetant çà et là un regard inquiet, il aperçoit Urbin appuyé contre la palissade, seul, immobile, en face de lui.

La clarté du fanal solitaire se reflétait sur le pâle visage de Wenemare. Il avait la tête découverte. Le vent du matin, écartant ses cheveux noirs, laissait voir en entier son large front, où les rides, nées de la souffrance et comme narguant sa jeunesse, venaient protester de la haute violation d'une noble nature, de la chute d'une grande âme. Il semblait à la fois un monument et une ruine. Il tenait de l'homme et du spectre.

Le fils des rois a rassemblé ses souvenirs. Une pensée jaillit de son âme.

« — Wenemare ! à moi ! » s'écrie-t-il.

C'était son appel d'autrefois quand tous deux guerroyaient ensemble. Urbin a tressailli joyeusement. Le son a vibré dans son cœur ; c'est un retentissement, pour lui, des jours d'honneur, d'amour et de gloire.

Il s'élance vers le brancard.

« — Te rappelles-tu, dit Louis, la ferme de Keruel et de Barbe? Là, un dépôt sacré me fut confié par un prêtre mourant. Je jurai de ne jamais m'en séparer. C'était un sac de cuir : où est-il?

» — Comment le saurais-je, mon prince? vous n'en aviez rien dit à personne. Il sera resté chez Bertrade; et, caché dans vos vêtemens, ce dépôt....

» — Dieu! s'il s'égarait! s'il tombait entre les mains d'Artevelle, Bertrade....

» — Eh bien!

» — Serait perdue.

» — Perdue!

» — Et elle m'a sauvé.

» — Qu'entends-je!

» — Horrible catastrophe! J'ai trahi la

confiance du prêtre au lit de mort. Le sang de Bertrade retombera sur ma tête. Oh! c'est pis qu'un coup de poignard.

» — Calmez-vous : je cours au couvent. Je puis sauver encore le dépôt. J'ai un bras, des forces; je pars.

» — Si le Reward est à l'hospice!.... s'il a déjà saisi le dépôt!.... Pars à l'instant! pars! O Bertrade! »

Gérard Denys revenait en ce moment vers le poteau de la lanterne. Urbin lui a expliqué en peu de mots ce qui venait de se passer entre le comte et lui. Puis, après un rapide adieu, il tire son oncle à l'écart.

« — A qui appartiennent ces lieux?

» — Chut! répond Gérard à voix basse; au vieux tuteur de Néolie.

» — Au perfide Hamstède?

» — A lui-même.

» — L'avez-vous vu ?

» — Je lui ai parlé. C'est maintenant un ennemi d'Artevelle, un appui des rois légitimes. Louis de Male sera en sûreté chez lui. Je n'ai pas dit quel était le blessé pour qui je demandais asile. Nous y réfléchirons plus tard.

» — Est-il parti ? murmure le prince. »

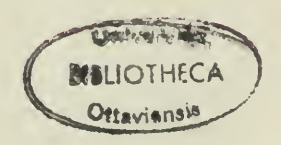
Wenemare était déjà loin.

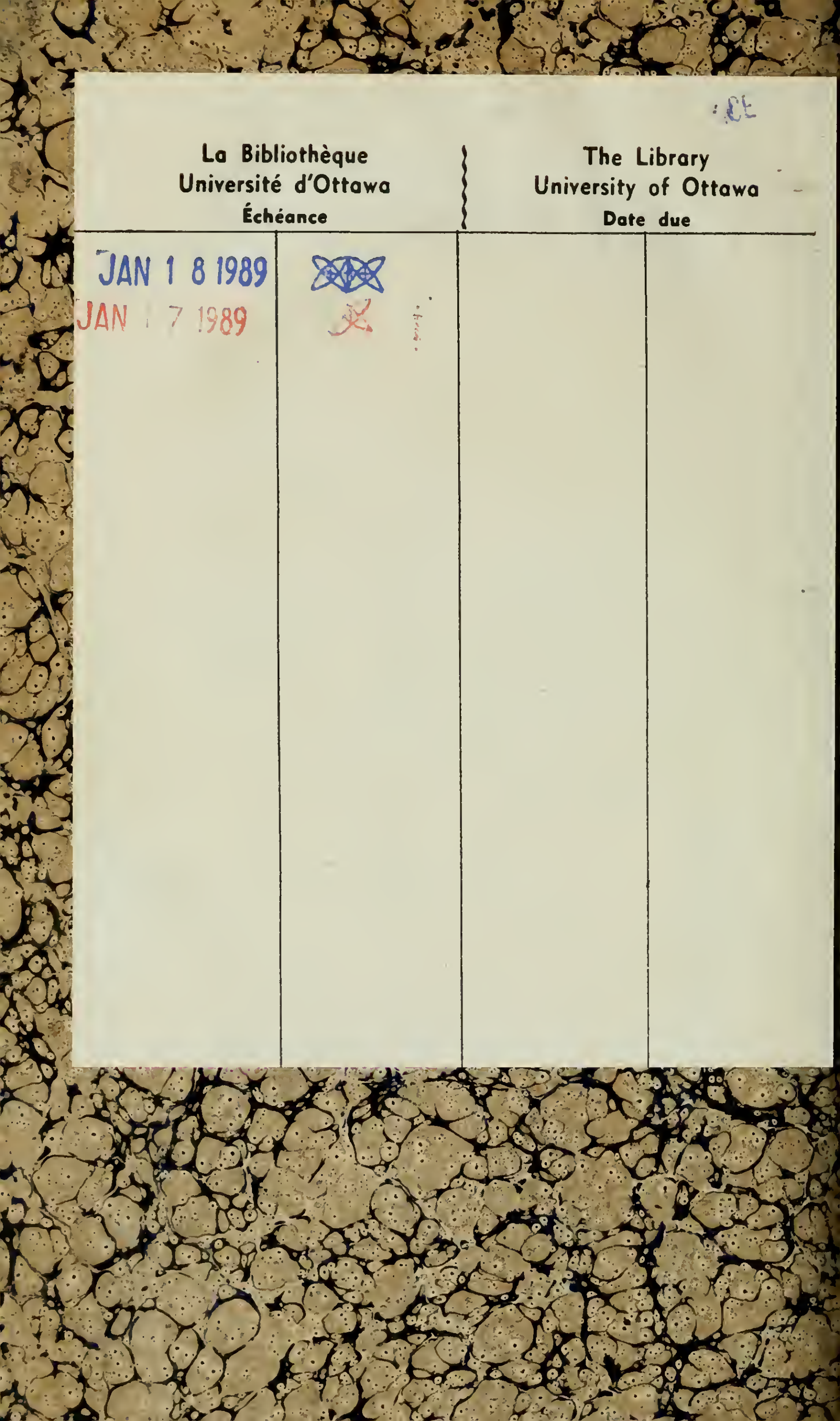
FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE.





La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance
The Library
University of Ottawa
Date due
JAN 18 1989
JAN 17 1989

